

Azur

HARLEQUIN

L'héritage des
CHATSFIELD

LUCY MONROE

**Scandaleuse
nuit d'amour**

LUCY MONROE

Scandaleuse
nuit d'amour

Azur

 HARLEQUIN

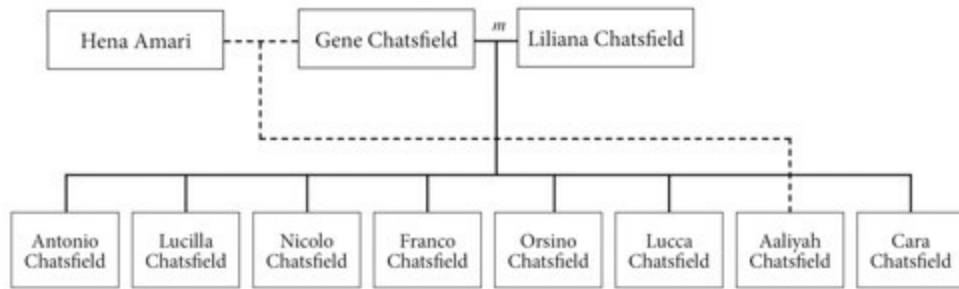
L'héritage des Chatsfield

Derrière les somptueuses portes des hôtels Chatsfield existe un monde fait de luxe, de glamour et de volupté, réservé aux élites, aux riches et aux puissants. Et depuis des décennies, Gene Chatsfield, le patriarche, est aux commandes de cet empire hors du commun, tandis que ses héritiers parcourent le monde pour s'adonner à leurs plus scandaleux plaisirs.

Aujourd'hui pourtant, tout est sur le point de changer : Gene a nommé un nouveau P.-D.G. Un homme qu'on dit froid et impitoyable. Un homme qui n'a jamais connu l'échec et dont la mission est de faire rentrer les héritiers Chatsfield dans le rang.

Passez les portes de l'hôtel, installez-vous confortablement dans la luxueuse suite qui vous a été réservée et assistez aux bouleversements qui vont secouer cet univers de scandale et de passion...

Les Chatsfield



1.

Pourtant difficile à impressionner, Liyah Amari retint une exclamation de surprise lorsqu'elle pénétra dans l'hôtel Chatsfield de Londres pour la première fois.

Etablissement phare de l'empire hôtelier de la famille Chatsfield, la résidence préférée de l'élite européenne était grandiose. L'hôtel de San Francisco où sa mère avait travaillé presque toute sa vie était certes magnifique, mais il n'y avait aucune comparaison possible. Entre les portiers en livrée et le hall somptueux de la taille d'une salle de bal, elle avait l'impression d'avoir remonté le temps jusqu'à une époque de faste révolue. Cependant, il régnait dans le hall une effervescence qui tranchait avec la majesté du cadre. Une femme de chambre le traversait en courant — ce qui était sûrement inhabituel — tandis qu'une autre polissait avec énergie la rampe en noyer du grand escalier. Une réunion impromptue était apparemment en cours à proximité du comptoir du concierge. Quant aux deux réceptionnistes, armés respectivement d'un téléphone et d'un ordinateur, ils s'affairaient à accueillir un couple d'un certain âge.

— Bienvenue au Chatsfield de Londres, monsieur et madame Michaels. Voici votre clé, ainsi que nos offres privilèges. Nous vous souhaitons un excellent séjour.

Les deux employés étaient trop occupés pour prêter attention aux gens qui entraient dans l'établissement. Derrière le comptoir de la réception s'alignaient les photos du personnel. Liyah eut un pincement au cœur à la vue du portrait de Lucilla Chatsfield. Elle admirait profondément la fille de Gene Chatsfield et aurait tant voulu faire sa connaissance. Cependant, Lucilla occupait un poste beaucoup trop élevé pour que ce rêve ait une chance de se réaliser. Un bruit derrière elle attira son attention. Un employé remplaçait une ampoule sur l'un des imposants lustres de cristal qui éclairaient d'une lumière subtile les murs safran. Les moulures du plafond et les colonnes de marbre ajoutaient à la splendeur du lieu, tandis qu'une faible mais persistante odeur de peinture fraîche trahissait une rénovation toute récente. Les chaussures plates de Liyah ne firent aucun bruit sur le sol de marbre noir et blanc tandis qu'elle se dirigeait vers l'ascenseur, conformément aux instructions qu'elle avait reçues. Un homme s'avança vers elle.

— Puis-je vous aider ?

Son ton était courtois, mais il avait sans doute compris à son tailleur strict qu'elle n'était pas une cliente.

— J'ai rendez-vous avec Mme Miller.

Comme à son habitude elle était en avance. La gouvernante générale ne l'attendait qu'un quart d'heure plus tard.

Le visage de l'homme s'éclaira.

— Vous devez être la femme de chambre zeena sahrienne.

Liyah tressaillit. Non. Ça, c'était sa mère.

Elle, elle avait été engagée comme gouvernante d'étage. Responsable des suites présidentielles, situées juste en dessous des suites royales du dernier étage, elle ne se contenterait pas d'encadrer l'équipe d'entretien, mais assumerait également des fonctions d'accueil. Elle travaillerait donc en étroite collaboration avec la conciergerie, selon une initiative récente destinée à accroître la satisfaction de la clientèle.

Ce serait un emploi beaucoup plus gratifiant que celui qu'avait occupé sa mère pendant presque trois décennies, et Hena aurait été ravie pour elle.

* * *

— La culture du Zeena Sahra m'est familière, mais je suis née aux Etats-Unis, répondit-elle sobrement.

— Oui, bien sûr. Si vous voulez bien me suivre jusqu'à l'ascenseur. Je vais vous débloquent l'accès au sous-sol.

— Merci.

Liyah avait encore quelques minutes d'avance lorsqu'elle frappa à la porte de la gouvernante générale. Grande et mince, Mme Miller portait un tailleur plus strict encore que le sien, avec un corsage blanc boutonné jusqu'en haut.

— Mademoiselle Amari, je suis heureuse de vous voir et j'espère que vous êtes prête à commencer immédiatement, déclara-t-elle après l'échange de civilités.

— Oui, bien sûr.

— Parfait. Votre étage a été réservé pour le harem du cheikh, annonça Mme Miller en ponctuant le mot « harem » d'une moue dédaigneuse.

— Un cheikh du Zeena Sahra doit séjourner à l'hôtel ?

« Et il a besoin d'un étage entier pour son harem ? »

Pas étonnant que le Chatsfield de Londres ait demandé le transfert de sa mère depuis San Francisco...

— Oui, nous allons accueillir pendant quinze jours le cheikh ben Falah, qui sera rejoint par sa fiancée la deuxième semaine.

— Il faut l'appeler Cheikh al Zeena, ou bien Cheikh ben Falah al Zeena, mais pas Cheikh ben Falah. Ce serait une offense, précisa Liyah d'un ton neutre.

Peut-être était-il mal venu de sa part de corriger sa supérieure, mais après tout c'était pour sa familiarité avec la culture zeena sahrienne qu'elle avait été engagée. Et, à présent, elle comprenait mieux pourquoi la direction de l'hôtel attachait une telle importance à ses connaissances dans ce domaine. Le Chatsfield de Londres ne s'apprêtait pas à accueillir n'importe quel cheikh, mais le prince héritier du Zeena Sahra.

Considéré comme l'un des célibataires les plus séduisants de la planète, Cheikh ben Falah al Zeena aurait pu mener une vie de play-boy entouré d'une foule de top-modèles. Cependant, il avait au contraire la réputation d'être traditionaliste et de se consacrer exclusivement aux responsabilités qui lui incombaient.

— J'en prends note, répliqua la gouvernante générale. Je suppose que « Votre Altesse » est acceptable ?

— Oui, mais d'après ce que j'ai lu, le Zeena Sahra étant un émirat, il préfère le titre d'émir.

Mme Miller eut une moue contrariée.

— Pourquoi l'ignorions-nous ?

— Ce n'est qu'un détail, en réalité.

— Aucun détail ne doit être négligé ! Sinon, des erreurs se produisent. La semaine dernière, quelqu'un voulait envoyer au Chatsfield de Preitalle des serviettes de table de soie marquées « Princesse Maddie ». Pour un mariage royal ! Vous vous rendez compte ? En ce qui concerne le séjour du cheikh, il est hors de question de commettre le moindre impair.

— Je ferai de mon mieux.

— En plus de l'entretien de votre étage, vous superviserez personnellement celui de la suite du cheikh et des chambres adjacentes, occupées par sa garde personnelle.

C'était ce qui s'appelait être jetée d'entrée dans le grand bain, songea Liyah avec dérision. Mais ce n'était pas un problème. Elle aimait les défis. Néanmoins, celui-là serait de taille. Heureusement qu'elle avait un master de gestion hôtelière et qu'elle avait travaillé comme femme de chambre au Chatsfield de San Francisco pendant les vacances d'été tout au long de sa scolarité. Non que sa mère l'y ait encouragée. Bien au contraire. Hena avait poussé des hauts cris lorsqu'elle avait manifesté cette intention. Aujourd'hui, après ce qu'elle avait appris tout récemment, elle comprenait mieux ces réticences.

A la fin d'une première journée épuisante — les membres du personnel l'avaient assaillie de questions sur le Zeena Sahra, tandis qu'elle-même essayait de se familiariser avec l'hôtel —, Liyah regagna la chambre meublée qu'elle avait louée. A peine plus grande qu'une chambre de résidence universitaire, dotée d'une kitchenette et d'une minuscule salle d'eau, celle-ci était bien différente du deux pièces avec balcon qu'elle avait partagé avec sa mère à San Francisco. Un appartement qu'elle n'avait été que trop heureuse de quitter quand elle avait obtenu le poste de gouvernante d'étage au Chatsfield de Londres. Cette offre d'emploi était une coïncidence extraordinaire que sa mère aurait sans doute considérée comme un signe du destin. Liyah n'avait pas hérité de la personnalité romanesque de cette dernière. Et pourtant, après avoir ouvert le coffre de sa mère et lu la lettre qu'elle lui avait laissée, Liyah n'avait pas hésité : elle avait décidé de partir en Angleterre. Ce nouvel emploi lui avait juste permis de le faire sans trop puiser dans ce qui restait de l'assurance-vie de Hena Amari. Un argent aussi bienvenu qu'inattendu. Enfin... la police d'assurance n'était qu'une des nombreuses surprises que Liyah avait trouvées dans le coffre de sa mère. Des surprises qui expliquaient qu'elle n'ait pas hésité une seule seconde à se faire engager au Chatsfield de Londres lorsque l'opportunité s'était par miracle présentée.

A la recherche d'une personne familière de la culture zeena sahrienne, l'établissement avait pris contact avec la gouvernante générale de l'hôtel de San Francisco, Stephanie Carter, dans l'espoir d'obtenir le transfert de Hena Amari. Hena étant morte subitement, Stephanie avait pensé à Liyah. Même si elle n'avait pas travaillé pour le Chatsfield de San Francisco, depuis l'été précédant sa dernière année d'études, sa formation et son expérience faisaient d'elle la candidate idéale pour ce poste. Or, par une ironie du sort qui ne lui avait pas échappé, malgré son esprit pragmatique, il se trouvait que cette offre d'emploi lui offrait justement la possibilité d'accomplir la dernière volonté de sa mère.

Au souvenir des jours qui avaient suivi la mort de sa mère, Liyah poussa un long soupir. Elle ne lui en voulait pas de son silence, mais seul le sang-froid qu'elle cultivait depuis toujours lui avait permis de supporter ses révélations posthumes les unes après les autres sans craquer. Du moins en apparence.

La révélation la plus stupéfiante étant bien sûr celle concernant l'identité de son père biologique. Le richissime Gene Chatsfield, propriétaire de l'empire hôtelier du même nom. Après avoir entendu parler pendant des années des frasques de ses enfants légitimes, abondamment commentées par la presse people, Liyah ne parvenait pas à croire qu'elle était du même sang que lui. Elle qui avait dû travailler avec acharnement pour obtenir ce qu'elle désirait, que pouvait-elle avoir de commun avec cette famille de nantis ?

Cet homme éveillait chez elle une curiosité un peu malsaine. Comment avait-il pu n'accorder à Hena qu'une pension misérable pour la fille qu'elle avait eue de lui, tout en inculquant à ses enfants légitimes le goût du luxe et de l'excès ?

C'était seulement après qu'il eut quitté San Francisco, alors qu'elle était enceinte, que Hena avait découvert l'existence de son épouse et sa propension à séduire les femmes de chambres de ses hôtels. Toute l'histoire était relatée dans sa lettre posthume. Hena n'avait jamais révélé à personne l'identité du père de Liyah. La honte qui l'avait accablée en apprenant qu'il était marié l'avait poursuivie toute sa vie. Malgré tout, sans le nommer elle avait toujours dit à Liyah que son père n'était pas un homme malintentionné, mais qu'il traversait à l'époque une période très difficile. Et dans sa lettre, elle lui demandait de se rendre à Londres pour se présenter à lui.

Il était hors de question de ne pas respecter la dernière volonté de sa mère. Toutefois, elle était heureuse d'avoir la possibilité d'approcher l'homme incognito, en tant qu'employée et non comme la fille qu'il n'avait jamais reconnue.

* * *

Vêtue de son uniforme, ses longs cheveux noirs relevés en un chignon impeccable, Liyah se dissimulait dans un coin discret, à proximité du grand escalier. Il y avait deux semaines qu'elle était arrivée à Londres et dix jours qu'elle travaillait au Chatsfield, mais elle n'avait pas encore aperçu son père. Apparemment, Gene Chatsfield résidait actuellement au Chatsfield de New York, laissant son nouveau directeur général, le redouté Christos Giatrakos, gérer le groupe depuis Londres. Cependant, l'Honorable Cheikh Sayed ben Falah al Zeena arrivait aujourd'hui et Gene Chatsfield tenait à l'accueillir en personne. De toute évidence, le séjour du cheikh revêtait une importance primordiale pour l'hôtel et son propriétaire. Une raison supplémentaire pour Liyah de se montrer à la hauteur de sa tâche. Le jour où elle se présenterait à Gene Chatsfield comme sa fille, il était hors de question qu'il puisse lui reprocher quoi que ce soit sur le plan professionnel. Son étage était fin prêt pour l'arrivée du harem du cheikh. Une jatte de fruits et un vase en cristal garni de jasmin attendaient les occupantes de chaque chambre. Elle avait par ailleurs fait installer un paravent au niveau des ascenseurs, afin de soustraire le couloir du harem aux regards indiscrets. Un homme d'un certain âge qui traversait le hall d'une démarche altière attira son attention. Promenant autour de lui un regard de propriétaire, il répondit aux nombreux saluts des employés par un signe de tête majestueux. Son père.

Les cheveux argentés, le regard vif, il mesurait environ un mètre quatre-vingt-cinq et n'était qu'imperceptiblement voûté par les années. Avec son costume Pierre Cardin et ses chaussures

visiblement faites main, il avait la même élégance raffinée que la clientèle fortunée de son hôtel. Il s'arrêta devant le comptoir et s'adressa au chef réceptionniste en souriant. Liyah eut le souffle coupé. Ce sourire elle l'avait vu toute sa vie dans le miroir, même si les lèvres de Gene Chatsfield étaient plus minces que les siennes. Quant à ses yeux, ils étaient bleus et non pas verts comme les siens. Ils avaient toutefois la même forme, ce qu'elle n'avait pas remarqué sur les photos qu'elle avait vues dans la presse.

Liyah avait hérité de la peau couleur miel, du visage ovale, du petit nez et des sourcils arqués de sa mère. Sans parler de son épaisse chevelure brune et de son mètre soixante-cinq. Leur lien de parenté avait toujours sauté aux yeux des gens qui les voyaient ensemble.

Mais il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'elle pouvait également tenir de son père. La ressemblance n'était pas frappante, mais ce sourire... Il n'y avait aucun doute.

Cet homme était bien son père.

Beaucoup plus émue qu'elle ne l'aurait voulu, Liyah vacilla sur ses jambes et dut poser la main contre le mur pour garder son équilibre.

Rejetée avant même sa naissance par les Amari, elle n'avait eu pour toute famille que sa mère. Depuis la mort de celle-ci elle n'avait plus personne, mais si cet homme acceptait de lui faire une place — même marginale — dans sa vie, elle ne serait plus seule au monde.

Gene Chatsfield tourna soudain la tête et redressa les épaules. Liyah suivit son regard, et pour la seconde fois en l'espace de quelques minutes, elle sentit ses genoux se dérober sous elle.

Accompagné d'une escorte impressionnante et vêtu de l'habit traditionnel des cheikhs du Zeena Sahra, venait de faire son entrée dans le hall l'homme le plus splendide qu'elle avait jamais vu. Connu pour son machisme, il n'apprécierait sans doute pas ce qualificatif. Mais malgré... ou peut-être « à cause de » sa grande taille et de sa mâchoire carrée recouverte d'une barbe impeccablement taillée, le cheikh était d'une beauté saisissante, qui n'enlevait rien à la virilité qui émanait de tout son être. Elle le savait séduisant pour l'avoir vu en photo dans la presse, mais aucun cliché n'aurait pu rendre compte dans toute sa force de la présence de Cheikh Sayed ben Falah al Zeena. Ni de son pouvoir de séduction, qui semblait faire vibrer l'air autour de lui. Il était vêtu d'une dishdasha noire et coiffé d'un keffieh bordeaux, maintenu en place par un agal noir à trois rangs. La couleur du keffieh, qui était celle de la monarchie zeena sahrienne, et les trois rangs de l'agal, qui n'en comportait d'ordinaire que deux, indiquaient son rang d'émir.

Irrésistiblement attirée malgré elle par le nouvel arrivant, Liyah se dirigea vers lui sans même en avoir conscience. Ce fut seulement lorsqu'elle se retrouva à un mètre de lui qu'elle s'immobilisa, au comble de la confusion.

Mais il était trop tard.

Les yeux couleur café du cheikh se posèrent sur elle et il arqua les sourcils d'un air interrogateur.

Liyah, dont le sang-froid impressionnait pourtant tous ceux qui la connaissaient, fut incapable de trouver la moindre chose à dire. L'esprit subitement vide, il ne lui vint même pas à l'esprit de souhaiter la bienvenue au cheikh. Elle resta là, muette, immobile, en proie à un trouble contre lequel sa mère l'avait souvent mise en garde, mais qu'elle n'avait encore jamais éprouvé. Elle était vaguement consciente de la présence d'autres personnes, mais elle ne voyait que le cheikh, et les propos qui s'échangeaient autour d'eux n'étaient à ses oreilles qu'un murmure confus. La senteur subtile qui embaumait habituellement le hall — un mélange de cèdre, de cuir et de rose avec une

pointe de lavande — s'était estompée. Elle ne sentait plus rien d'autre que le parfum épicé du cheikh, qui se mariait avec son odeur masculine. Ses seins soudain très sensibles se dressaient sous le fin tissu de son corsage, tandis que son cœur battait aussi vite qu'après un exercice physique éprouvant. L'expression du cheikh ne changea pas, mais quelque chose dans son regard lui indiqua qu'elle n'était pas la seule à être troublée.

— Cheikh al Zeena, je vous présente Amari, la gouvernante responsable de l'étage du harem et de votre suite, intervint le chef réceptionniste.

Etre appelée par son nom de famille était habituel pour Liyah. Rencontrer un prince héritier ne l'était pas du tout. Son cerveau se remit malgré tout à fonctionner et elle parvint à refermer la main droite sur son poignet gauche puis à presser ceux-ci sur son cœur, selon la coutume zeena sahrienne. Inclinant légèrement la tête, elle déclara :

— Emir, c'est un honneur pour moi de me mettre à votre service et à celui de vos compagnons de voyage.

* * *

Les paroles de la ravissante gouvernante provoquèrent chez Sayed une réaction sans précédent et tout à fait inacceptable.

Sa virilité s'éveilla et son esprit fut assailli par des images érotiques illustrant de quelle manière exactement il aimerait que la jeune femme se mette à son service. Depuis quand avait-il ce genre de fantasmes ? En tout cas, à en juger par la lueur qui dansait dans ces beaux yeux émeraude, ces fantasmes n'étaient pas impossibles à réaliser... Cette pensée décupla le désir incongru qui dévorait Sayed. Il serra les dents. Son statut de futur marié et surtout de prince héritier lui imposait de chasser ces images de son esprit et d'ignorer les réactions intempestives de son corps. Même si cela demandait un effort considérable.

— Merci, mademoiselle Amari, répliqua-t-il avec une brusquerie destinée à masquer son trouble.

Il indiqua sa gouvernante personnelle, qui se tenait à quelques pas.

— Je vous présente Abdullah-Hasiba. Si nous avons besoin de quelque chose elle vous en informera. De votre côté, si vous avez des questions vous vous adresserez directement à elle.

Les yeux émeraude de Mlle Amari perdirent leur éclat et ses lèvres pulpeuses se pincèrent légèrement. Mais à part ça, rien dans son expression n'indiqua qu'elle était affectée par cette attitude glaciale.

— Merci, Votre Altesse.

Elle inclina de nouveau la tête avant de se tourner vers Abdullah-Hasiba.

— Je suis enchantée de travailler avec vous Miz Abdullah-Hasiba.

Puis elle fit ce à quoi excellaient les domestiques bien formés. Elle sembla se fondre dans le décor.

A son grand dam, Sayed eut toutes les peines du monde à surmonter l'envie de la rappeler.

2.

Furieuse contre elle-même, Liyah frappa à la porte de Miz Abdullah-Hasiba. Dire qu'elle avait complètement oublié son père en présence de l'émir ! Elle n'avait même pas essayé de croiser son regard pour la première fois. Comment avait-elle pu laisser passer une telle occasion ? Elle était venue au Chatsfield de Londres pour observer son père, puis se faire connaître à lui. Pas pour reluquer un prince zeena sahrien ! La porte s'ouvrit et elle tressaillit. Pas de doute, elle n'était vraiment pas dans son état normal. Elle n'avait aucune raison d'être surprise, puisque c'était elle qui venait de frapper. Vêtue d'une abaya orange sombre brodée de jaune pâle à l'encolure et aux poignets, la gouvernante de l'émir joignit les mains et inclina la tête.

— Mademoiselle Amari, en quoi puis-je vous être utile ?

— Je voulais savoir si vous et les autres compagnes de voyage de l'émir étiez satisfaites de vos chambres.

— Absolument, répondit la gouvernante en s'effaçant. Entrez, je vous en prie.

— Je ne voudrais pas vous distraire de vos devoirs.

— Pas du tout. Venez prendre une tasse de thé avec moi.

Comment refuser sans paraître impolie ? Et de toute façon, elle avait très envie d'accepter... Liyah suivit la gouvernante jusqu'au canapé, de l'autre côté de la pièce. Même si c'était contrariant, elle était fascinée par l'émir. Impossible de le nier. Le service à thé oriental que Liyah avait acheté sur le compte de l'hôtel — en même temps que deux autres pour les suites du cheikh et de sa fiancée — se trouvait sur la table basse ovale. Miz Abdullah-Hasiba prit la théière en cuivre et verre et versa le liquide fumant dans deux tasses sans anses.

— C'est un grand plaisir d'avoir ce service dans la chambre. Le Chatsfield est le premier hôtel de la tournée européenne de l'émir à avoir pensé au service à thé traditionnel.

— L'émir est en voyage d'affaires ?

Très peu de précisions avaient été données dans les médias sur la nature de la tournée européenne de l'émir.

— En grande partie, oui. Le roi Falah a souhaité que l'émir Sayed fasse ce voyage en Europe avant de prendre pleinement en main le gouvernement de notre pays.

— Le roi a l'intention d'abdiquer en faveur de son fils ?

Cette éventualité avait été vaguement évoquée dans la presse, mais elle n'y avait jamais vraiment cru.

— C'est une possibilité qui n'est pas à exclure après le mariage royal, répliqua la gouvernante avec diplomatie.

Inutile d'insister, ce serait malvenu. Liyah but une gorgée de thé avant de déclarer :

— Notre gouvernante générale était scandalisée à l'idée de réserver un étage au harem d'un cheikh.

— Ah. Elle imaginait sans doute qu'il viendrait avec une troupe de danseuses du ventre chargées de satisfaire ses pulsions.

— Sans doute, oui.

La gouvernante eut un petit rire amusé.

— Rien d'aussi spectaculaire. L'émir n'oublie jamais qu'il est fiancé.

Dubitative, Liyah n'en laissa rien paraître. Après tout, elle n'avait aucune expérience des hommes et encore moins de leurs pulsions sexuelles. Cependant, les chambres qu'elle avait préparées pour ce jour étaient toutes destinées à des femmes faisant partie du personnel du cheikh. Le reste des chambres serait occupé par la fiancée de l'émir et ses compagnes de voyage. Son frère devait également l'accompagner et avait réservé une suite au dernier étage. Située à proximité de celle de l'émir elle n'était pas aussi somptueuse, mais restait tout de même très luxueuse. Liyah passa un moment étonnamment agréable avec la gouvernante, qui insista pour qu'elle l'appelle Hasiba et parvint à exprimer sans les formuler ses réserves au sujet de la future reine de Zeena Sahra. Au bout d'un moment, elle prit congé pour se rendre à une réunion avec le concierge et son équipe, qui voulaient son avis sur les distractions à proposer au cheikh au cours des deux semaines de son séjour.

* * *

Liyah sortit de la suite royale satisfaite du soin avec lequel la femme de chambre l'avait préparée. Les iris mauves — la fleur emblématique du Zeena Sahra — qu'elle avait commandés avaient été arrangés avec goût dans différents vases. Quant aux fleurs de jasmin qui flottaient dans des coupes disposées de chaque côté du candélabre sur la grande table, elles étaient d'une fraîcheur admirable. Les lits étaient tous faits au cordeau et le service à thé attendait le prince sur la table basse. Liyah se dirigea vers l'ascenseur. Contrairement au reste du personnel, elle n'était pas astreinte à utiliser l'ascenseur de service. Comme elle en avait pris l'habitude à San Francisco elle utilisait donc l'ascenseur principal, sauf quand elle avait des serviettes dans les bras ou un chariot à pousser, ce qui en tant que gouvernante d'étage ne lui arrivait qu'exceptionnellement. Les portes s'ouvrirent et son regard fut happé par deux yeux couleur café. Des yeux qui exprimaient la surprise, mais aussi autre chose, qu'elle ne sut pas interpréter.

— Mademoiselle Amari ?

— Emir Sayed.

Elle inclina la tête.

— J'étais venue vérifier si tout était en ordre dans votre suite.

— Le service est irréprochable.

— Je suis heureuse que vous en soyez satisfait. Je transmettrai votre appréciation au personnel d'entretien.

Elle attendit qu'il sorte de l'ascenseur, mais il ne bougea pas. Les membres de son équipe de sécurité avaient quitté la cabine dès l'ouverture des portes, suivis par son assistant personnel et sa

secrétaire. Comme elle, ils attendaient tous que l'émir sorte à son tour. Mais il restait immobile. Il pressa un bouton et les portes commencèrent à se refermer.

— Vous venez ? demanda-t-il d'un ton où perçait l'impatience.

Elle s'efforça de masquer la confusion qui régnait dans son esprit. Pourquoi restait-il dans l'ascenseur ? S'il avait décidé de redescendre, ses gardes du corps n'auraient-ils pas dû rester avec lui ? Une chose était certaine, cependant. Elle n'allait pas commettre le faux pas de le suivre.

— Oh ! non. Je vais prendre l'ascenseur de service.

— Ne soyez pas ridicule.

Il la saisit par le poignet, arrachant un juron étouffé à son garde du corps personnel. Liyah se retrouva dans la cabine juste avant que les portes se referment derrière elle sur un nouveau juron beaucoup plus sonore.

— Votre Altesse ?

— Il n'y a pas de raison que vous preniez un autre ascenseur.

— Mais vos gardes du corps... vous n'auriez pas dû les attendre ?

Les longs doigts de l'émir étaient toujours refermés sur son poignet et il ne semblait pas avoir l'intention de la lâcher.

— Je n'ai pas l'habitude que les domestiques me fassent des observations.

Le ton de l'émir était arrogant et même froid, mais son regard était brûlant. Assez brûlant pour lui dessécher les poumons et l'empêcher de respirer... Mais pas question de le laisser paraître et encore moins de se montrer servile. Liyah affecta un calme olympien, comme elle avait appris à le faire très jeune.

— Et moi, je n'ai pas l'habitude d'être brutalisée par les clients de l'hôtel, répliqua-t-elle avec un regard appuyé sur les doigts qui emprisonnaient son poignet.

Comment l'émir pouvait-il se comporter de la sorte ? Selon les traditions du Zeena Sahra, il était inacceptable qu'il touche une femme célibataire ne faisant pas partie de sa famille proche. Ce qui excluait ses cousines et à plus forte raison une parfaite étrangère. Au grand dam de Liyah, l'émir ne la lâcha pas.

— On peut difficilement considérer que je vous brutalise.

Il lui caressa l'intérieur du poignet du bout du pouce et elle fut parcourue d'un frisson irrésistible.

— Je ne comprends pas ce qui se passe, murmura-t-il dans sa langue maternelle, visiblement aussi perplexe qu'elle.

Liyah ne répondit pas. L'émir ne pouvait pas deviner qu'elle comprenait l'arabe et elle n'avait aucune intention de le lui faire savoir. De toute façon, même si elle le voulait elle serait incapable d'émettre le moindre son... Envahie par des sensations inconnues, elle n'avait plus aucune envie que l'émir la lâche.

Il se rapprocha encore d'elle et le bruissement d'étoffe de son costume traditionnel sembla résonner dans le silence de la cabine. Ce silence... Elle crut que son cœur cessait de battre. On n'entendait plus le bruit discret du moteur ! L'émir avait-il appuyé sur le bouton d'arrêt sans qu'elle s'en rende compte ?

— Emir ?

— Sayed. Je m'appelle Sayed.

Pas question de l'appeler par son prénom ! Elle savait que c'était une erreur. Mais ce fut plus fort qu'elle.

— Sayed.

Une lueur de satisfaction s'alluma dans les yeux couleur café.

— Quel est votre prénom ?

— Aaliyah.

— Ravissant. Vos parents sont traditionalistes ?

— Pas exactement.

Liyah réprima une moue de dérision. Sa mère avait décidé d'élever seule sa fille illégitime. Ça n'avait rien de traditionaliste ! Hena avait simplement voulu lui transmettre quelques liens avec son pays natal. Quant à Gene Chatsfield, il était sans doute étranger au choix de son prénom.

— Vous avez l'accent américain, déclara Sayed.

— Vous aussi.

— J'ai été élevé aux Etats-Unis à partir de treize ans. Je ne suis retourné vivre au Zeena Sahra qu'après avoir terminé mes études.

Liyah connaissait ce détail. La mort tragique de son frère aîné dans un attentat avait changé le cours de sa vie et l'avenir de son pays. Le climat politique agité des pays voisins et leurs craintes pour la sécurité de leur unique fils survivant avaient poussé le roi et la reine à envoyer Sayed en pension.

Tout à coup, Liyah sentit la paroi de la cabine contre son dos. Comment était-elle arrivée là ? Sayed effleura sa lèvre inférieure du bout du doigt.

— Votre bouche est pulpeuse.

— C'est une mauvaise idée.

— Vraiment ?

Il inclina la tête vers elle.

— Oui.

Elle déglutit péniblement. Etait-ce ainsi que ça avait commencé entre sa mère et son père ? Pas étonnant que sa mère ait tenu à la mettre en garde contre le pouvoir de séduction des hommes !

— Je ne fais pas partie des offres privilèges.

— Je sais.

— Je n'accorde pas de faveurs sexuelles dans les ascenseurs, précisa-t-elle, au cas où il n'aurait pas compris.

Un éclair jaillit dans les yeux bruns de Sayed et il s'écarta d'elle en secouant la tête.

— Je vous présente mes excuses, mademoiselle Amari. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Vous avez sans doute l'habitude que les femmes vous tombent dans les bras.

Il plissa le front.

— Cette réflexion est-elle censée flatter mon amour-propre ou bien le blesser ?

— Ni l'un ni l'autre.

Il secoua de nouveau la tête, comme pour s'éclaircir les idées. Etait-ce efficace ? se demanda-t-elle avec dérision. Elle aurait beaucoup aimé connaître une méthode lui permettant de délivrer son esprit de ce désir inconnu qui l'embrumait... A cet instant, le téléphone de la cabine sonna. Elle ouvrit le panneau derrière lequel se trouvait l'appareil et décrocha.

— Amari, j'écoute.

— L'émir est-il avec vous ? demanda une voix inconnue.

Une voix d'homme d'un certain âge... Elle déglutit péniblement. Serait-elle en train de parler à son père pour la première fois ?

— Oui, en effet.

— Passez-le moi.

— Oui, monsieur.

Elle se tourna vers Sayed.

— M. Chatsfield souhaite vous parler.

Il saisit le combiné en prenant soin de ne pas la toucher et elle s'éloigna à l'autre bout de la cabine. La conversation fut très brève, le cheikh se contentant d'assurer qu'il n'y avait aucun problème et qu'ils étaient sur le point d'arriver au rez-de-chaussée. Quelques secondes plus tard, les portes s'ouvrirent sur le hall, où les attendaient le garde du corps personnel de l'émir et le père de Liyah. L'absence notable d'autres personnes était révélatrice. Ce qui s'était passé dans l'ascenseur arrêté ne faisait visiblement de doute pour personne. Offensée qu'on puisse avoir d'elle une image aussi éloignée de la réalité, Liyah sortit de la cabine la tête haute en masquant son humiliation sous un air impassible. Sans prendre la peine de clarifier la situation aux yeux de Gene Chatsfield, l'émir prêta à peine attention à ce dernier et se contenta d'intimer à son garde du corps de le rejoindre dans l'ascenseur.

— Viens, Yusuf.

— Dans mon bureau, déclara Gene Chatsfield d'un ton glacial dès que les portes se furent refermées.

Liyah le suivit, mortifiée. Jamais elle n'aurait pu imaginer pire circonstances pour sa première entrevue avec son père... Dieu merci, elle n'était restée que quelques minutes seule avec l'émir dans l'ascenseur ! Par ailleurs, sa tenue impeccable — aucun pli à son tailleur, aucune mèche folle — indiquait qu'il ne s'était rien passé. Malgré tout, elle eut droit à un rappel à l'ordre cinglant. En aucun cas, elle ne devait enfreindre la règle qui interdisait au personnel de l'hôtel d'emprunter l'ascenseur principal en même temps que les clients. Pas le moment idéal pour se présenter à Gene Chatsfield comme la fille qu'il n'avait jamais vue...

* * *

Sayed se réveilla en sursaut après un rêve pénétrant, en proie à un désir implacable et le cœur battant à tout rompre. Ce n'était pas de sa fiancée qu'il avait rêvé, mais cela n'avait rien de surprenant. Il connaissait Tahira, la fille d'un cheikh voisin, depuis leurs fiançailles alors qu'elle était encore une enfant. A l'époque il n'avait lui-même que treize ans et il était sur le point de partir en pension aux Etats-Unis. Ses sentiments envers elle n'avaient pas sensiblement évolué depuis.

Non, malheureusement, mais sans surprise, celle qui tenait la vedette dans son rêve était la belle Aaliyah Amari, qu'il avait rencontrée le jour de son arrivée à Londres. Et à laquelle il ne cessait plus de penser. Il l'avait croisée deux fois en dehors de l'incident de l'ascenseur. La première avant ce dernier, la seconde après. A chacune de ces rencontres son attention avait été irrésistiblement attirée par elle, mais la dernière fois elle avait feint de l'ignorer. Ce qui se comprenait aisément. Néanmoins, son regard avait croisé brièvement celui de ses yeux émeraude. Ce contact n'avait duré

qu'une demi-seconde, mais cela avait suffi à éveiller instantanément son désir. Et il avait même failli trébucher. Lui !

Ne lui avait-on reproché plus d'une fois d'être un bloc de glace ? Comment expliquer les réactions que déclenchait en lui cette femme ? C'était insensé ! Il n'y avait aucune place pour elle dans sa vie. Et que dire de l'incident de l'ascenseur ? Malgré tous ses efforts pour essayer de comprendre ce qui lui avait pris, il le plongeait toujours dans une profonde perplexité. Les cheikhs ne couraient pas après les femmes de chambre, même celles qui occupaient un poste à responsabilité. Aaliyah appartenait à la classe des domestiques. Lui-même était émir. Il ne pouvait même pas se permettre d'envisager une aventure avec elle. Il y avait trois ans qu'il menait une vie chaste et cela ne lui avait jamais pesé autant qu'en cet instant. Dès que Tahira avait atteint la majorité et que leurs fiançailles avaient été annoncées officiellement, son honneur lui avait imposé de cesser toute activité sexuelle avec d'autres femmes. Personne d'autre ne semblait attendre de lui qu'il se conforme à une règle aussi stricte, mais l'opinion des autres ne l'intéressait pas. Seuls ses propres principes régissaient sa vie. Il réprima un soupir. C'était sans doute cette longue période de chasteté qui expliquait le réalisme et la force de ses rêves érotiques. Trois ans c'était très long pour un homme de trente-six ans dont la vie sexuelle avait commencé dès l'adolescence. Et savoir qu'il sortirait de ce désert sexuel dans quelques semaines, en épousant Tahira, ne suffisait pas à le réconforter. Il semblait aussi inconcevable de coucher avec la femme qu'il considérait toujours comme une petite fille malgré ses vingt-quatre ans, que de céder au désir croissant que lui inspirait Aaliyah Amari.

3.

Liyah observait son père, qui se trouvait à l'autre bout de l'immense hall. Quand elle ne jetait pas des coups d'œil furtifs à l'émir, elle épiait Gene Chatsfield pour tenter de se faire une idée sur lui. C'était ridicule.

Incapable de surmonter son attirance pour Sayed, elle évitait tout contact direct avec lui. Quant à son père, elle n'osait pas davantage l'approcher.

Quelle lâcheté !

Dire que sa mère avait l'habitude de s'extasier sur la nature intrépide et résolue de sa fille... Jamais elle ne s'était sentie aussi peu digne de ces compliments. Il fallait absolument qu'elle se présente une fois pour toutes à Gene Chatsfield. Ne serait-ce que pour lui annoncer la mort de sa mère.

Il était peu probable qu'il en ait été informé. Ce n'était certainement pas le genre de nouvelle que la direction des ressources humaines transmettait au propriétaire de la chaîne hôtelière.

Certes, le Chatsfield de San Francisco avait envoyé un superbe bouquet d'iris mauves aux funérailles. Cependant, c'était sans doute Stephanie Carter qui en avait pris l'initiative et cela ne signifiait pas que Gene Chatsfield était au courant du décès de sa femme de chambre.

Liyah regarda Gene monter dans l'ascenseur. Sans doute se rendait-il dans la suite du dernier étage qu'il occupait, lorsqu'il séjournait à Londres. Une suite qui était vide. Parce que sa fiancée était sortie faire du shopping et ne devait rentrer qu'après l'heure du thé.

Ce serait le moment idéal pour se présenter à lui. Il n'y avait pas eu le moindre problème depuis l'incident de l'ascenseur et le séjour du cheikh se passait très bien.

Il ne pouvait rien lui reprocher sur le plan professionnel et si elle était là c'était bien pour accomplir la dernière volonté de sa mère, non ?

Contrairement à sa demi-sœur Lucilla Chatsfield, Liyah n'avait pas envie de faire carrière dans la chaîne familiale. De toute façon, Gene Chatsfield n'avait pas exactement soutenu Lucilla, la seule de ses enfants à avoir manifesté de l'intérêt pour les hôtels et à démontrer sa motivation en travaillant dur. Alors que pour tout le monde elle était son successeur tout trouvé, elle avait au contraire engagé un directeur général réputé pour son inflexibilité, qui d'après la rumeur se montrait particulièrement impitoyable avec tous les enfants Chatsfield.

Non, elle ne s'attendait pas à ce que leur lien de parenté ne l'aide dans sa carrière et elle n'espérait pas non plus que Gene Chatsfield la reconnaisse publiquement comme sa fille. Pas après avoir fait comme si elle n'existait pas pendant toutes ces années.

Leur relation devrait rester confidentielle. Le nom des Chatsfield avait trop souvent fait la une de la presse à sensation. Nul doute que Gene Chatsfield voulait éviter de donner de nouveau du grain à moudre aux médias.

Mais cela ne signifiait pas qu'il n'avait pas envie de rencontrer sa fille. La pension, bien que modeste, qu'il avait payée jusqu'à la fin de ses études, indiquait qu'il ne se désintéressait pas complètement de son sort. Ne serait-ce que par devoir.

Tout comme de son côté, elle se faisait un devoir de respecter la dernière volonté de sa mère.

Pas de doute. Le moment était venu.

Prenant une profonde inspiration, Liyah dégagea le médaillon caché sous son corsage. Elle le portait chaque jour depuis que Hena le lui avait donné sur son lit de mort.

Refermant les doigts dessus, Liyah chercha du courage dans l'amour et les souvenirs qu'il évoquerait toujours pour elle et prit l'ascenseur pour le dernier étage.

Quelques minutes plus tard, Gene Chatsfield ouvrit la porte de sa suite, un téléphone portable à la main. Il arqua les sourcils, manifestement surpris.

— Oui, Amari ?

En l'entendant l'appeler par son nom de famille, Liyah sentit son cœur se serrer ? Mais de quelle autre manière pourrait-il l'appeler ? Il ne connaissait sans doute même pas son prénom.

Ça n'allait pas tarder à changer.

Liyah s'efforça d'ignorer sa nervosité et de prendre son air impassible habituel.

— Monsieur Chatsfield, je vous serais reconnaissante de bien vouloir m'accorder quelques instants.

— Si c'est à propos de votre poste, sachez que je me repose entièrement sur le directeur des ressources humaines et la gouvernante générale. Il est inutile de chercher à obtenir des faveurs particulières en vous adressant à moi. Et très franchement, je trouve ça de très mauvais goût.

— Ce n'est pas du tout ça. S'il vous plaît, monsieur Chatsfield.

Après un instant d'hésitation, Gene Chatsfield déclara :

— Entrez et asseyez-vous. Je suis à vous dans deux minutes.

Il indiqua le canapé du salon d'un signe de tête, puis il s'immobilisa sur le seuil de la pièce voisine et reprit sa conversation téléphonique.

— J'en ai plus qu'assez, Lucca.

Au comble de l'embarras, Liyah promena son regard autour d'elle. Sur une table basse, située à côté d'un gros fauteuil confortable, étaient posés un verre qui devait contenir du whisky et un journal. Le titre en une proclamait « *LUCCA CHATSFIELD RECOMMENCE !* »

Si autrefois, les extravagances du play-boy célèbre dans le monde entier avaient pu lui paraître amusantes, aujourd'hui qu'elle connaissait les liens qui l'unissaient à ce play-boy, elles lui étaient insupportables. Elle s'était désabonnée du compte twitter de Lucca Chatsfield, préférant ne plus rien savoir de ses exploits.

— Pour l'amour du ciel, arrête de te répandre sur Twitter, gronda Gene dans son portable.

Puis il coupa la communication et se tourna vers Liyah, visiblement prêt à régler de manière expéditive ce qu'il considérait comme un problème de plus.

— Je veux bien croire que j'ai une certaine réputation parmi les femmes de chambre, mais il y a longtemps que j'ai arrêté ce genre de distractions.

Profondément choquée, Liyah ne parvint pas à cacher son indignation.

— Ce n'est pas du tout le but de ma visite !

A sa grande surprise, Gene sourit.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire. Ma fiancée est très possessive.

Elle serra les dents. Et lui, il n'était qu'un ancien don Juan qui préférait que son passé reste enfoui...

— En fait, c'était une mauvaise idée de venir vous voir. Excusez-moi de vous avoir dérangé.

Impossible de promettre que ça ne se reproduirait pas, mais il y avait quand même des chances pour qu'elle ne revienne plus...

Quoi qu'ait souhaité Hena.

— C'est ridicule. Si vous êtes venue ici c'est que vous aviez une raison. Entrez, intima Gene avec un geste impérieux, en lui désignant l'entrée de son bureau.

— Aussi despotique qu'un émir, murmura-t-elle pour elle-même en le suivant.

Il l'entendit et contre toute attente sembla amusé.

— Vous n'avez pas froid aux yeux, Amari.

— Mon prénom est Aaliyah, mais on m'appelle le plus souvent Liyah.

Ça lui donnait une consonance américaine, même si l'orthographe indiquait que c'était un prénom oriental.

— Il n'est pas question de nous appeler par nos prénoms, rétorqua Gene en retrouvant toute son arrogance, teintée de méfiance.

Elle se contenta de hocher la tête. Impossible d'approuver verbalement. C'était son père. Ils avaient toutes les raisons de s'appeler par leurs prénoms.

Les murs autour d'elle étaient crème et jaune safran, comme ceux d'une grande partie de l'hôtel. Des spots encastrés dans le plafond voûté baignaient la pièce d'une lumière douce et un feu brûlait dans la cheminée de marbre blanc.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Gene indiqua un fauteuil situé près de la cheminée et s'installa dans celui qui lui faisait face. Liyah posa les mains sur ses cuisses et crispa nerveusement les poings.

— Je ne sais pas par où commencer.

— Par le début, c'est en général la meilleure solution.

Elle hocha la tête et une idée lui vint à l'esprit. Enlevant le médaillon de son cou, elle le tendit à Gene.

— C'est un joli bijou ancien. Vous souhaitez le vendre ?

— Non. S'il vous plaît ouvrez-le et regardez les photos qu'il contient.

Il y en avait une d'elle à seize ans et une de Hena Amari au même âge. Celle-ci ne devait pas avoir beaucoup changé à dix-huit ans, lorsqu'elle avait eu sa brève aventure avec Gene Chatsfield.

Il regarda les photos, le front plissé.

— Vous étiez mignonne et votre sœur également, mais à part ça, je ne vois pas...

— L'autre jeune fille n'est pas ma sœur. C'était ma mère.

Il leva la tête.

— Elle est morte ?

Liyah hocha la tête en s'efforçant de contenir son émotion.

— Je suis désolé.

— Merci. Elle ne m'a parlé de vous que dans une lettre posthume.

L'expression de Gene devint circonspecte.

— Peut-être devriez-vous me dire qui elle est et quelle raison elle aurait eue de vous parler de moi.

— Vous ne la reconnaissez pas ? Même après avoir eu le temps de bien regarder la photo ? Petite, certes, mais très ressemblante.

— Non.

— C'est...

Liyah faillit dire « obscène », mais se rattrapa juste à temps.

— ... décevant.

— J'imagine, si la raison de votre présence ici est celle à laquelle je pense.

— Vous savez pourquoi je suis ici ?

— Ce n'est pas la première fois que ça arrive.

— Quoi donc ?

— Vous allez prétendre que je suis votre père, n'est-ce pas ?

— Ça vous arrive souvent ? s'exclama-t-elle avec consternation. Combien de femmes de chambre innocentes avez-vous donc séduites ?

— Cela ne vous regarde pas.

Non, en effet... Liyah plissa les yeux.

— Je trouve déplorable que vous n'ayez jamais pris la peine de demander mon prénom à ma mère, mais n'essayez pas de me faire croire que vous ignoriez mon existence. Elle m'a parlé de l'aide financière que vous lui avez apportée.

— Le nom de votre mère ? demanda-t-il d'une voix glaciale.

— Hena Amari.

Voilà qui devrait au moins clarifier les choses, songea Liyah. Même si elle ne comprenait pas pourquoi il n'avait pas encore fait le rapprochement avec son nom de famille...

— Et je suis censé avoir eu un enfant avec cette Hena Amari. Travaillait-elle dans un de mes hôtels, elle aussi ? Sans doute. Je n'allais jamais très loin de chez moi pour mes aventures extraconjugales, à l'époque.

— Elle était femme de chambre au Chatsfield de San Francisco.

— En quelle année ?

Liyah répondit à la question et il secoua la tête.

— Je ne suis pas fier de cette période de ma vie, mais ce n'est pas pour ça que je suis prêt à céder au chantage.

— Je ne suis pas en train de vous faire chanter !

— Vous avez parlé d'une aide financière.

— Que vous avez apportée à ma mère jusqu'à la fin de mes études. Les versements étaient modestes mais réguliers.

— Ah, nous y voilà.

— Nous voilà où ?

— Vous voulez de l'argent.

— Pas du tout.

— Alors pourquoi mentionner ces versements ?

— Parce qu'ils sont la preuve que vous connaissiez mon existence.

Liyah était au comble de la perplexité. Ou bien il était particulièrement obtus, ou bien quelque chose clochait...

— Je n'ai jamais effectué ces versements.

— C'est impossible !

Liyah secoua vigoureusement la tête. Il mentait. Il n'y avait pas d'autre explication.

— Maman m'a dit que vous n'étiez pas un homme malintentionné, mais que vous traversiez une période difficile à l'époque.

De son vivant, Hena avait toujours refusé de révéler à Liyah l'identité de son père, mais elle avait fait de son mieux pour donner de lui une image positive. Aussi positive que possible en tout cas, étant donné qu'il était marié et beaucoup plus âgé que Hena, qui venait d'arriver aux Etats-Unis. Jeune et innocente, elle était à l'époque une proie facile.

— Elle disait que votre soutien financier prouvait que vous teniez à moi, même si vous ne pouviez pas être présent dans ma vie.

Mais après tout, c'était lui qui avait choisi de ne pas l'être, songea Liyah avec amertume. Il avait des liaisons secrètes. Il aurait pu également entretenir une relation secrète avec sa fille illégitime, non ?

— J'ai l'impression que votre mère vous a raconté beaucoup d'histoires.

Gene Chatsfield semblait très sûr de lui et parfaitement serein. Liyah eut l'impression de manquer d'air. C'était comme si elle se noyait... Sa mère lui avait menti.

La seule personne au monde en qui elle avait une confiance aveugle lui avait menti. Elle avait tenu à accomplir la dernière volonté de sa mère, mais cette démarche reposait sur un leurre. Son père n'avait jamais été au courant de son existence et il ne voulait rien avoir affaire avec elle.

— Je ne peux que vous répéter ce que je viens de vous dire, ajouta Gene. Je n'ai jamais effectué ces versements.

Il n'y avait pas la moindre compassion dans ses yeux froids.

— Si vous étiez réellement ma fille et si j'avais décidé de participer financièrement à votre éducation, je peux vous assurer que cette contribution n'aurait pas été modeste.

Liyah se leva. Son cœur pesait une tonne dans sa poitrine et ses jambes la portaient à peine. Mais pas question de laisser paraître son désarroi.

— Excusez-moi de vous avoir dérangé. Ça ne se reproduira pas.

— Il vaudrait mieux pour vous. Vous le regretteriez amèrement.

Gene Chatsfield se leva à son tour.

— Si vous tentez de tirer profit de notre soi-disant relation par quelque moyen que ce soit, je n'hésiterai pas à vous traîner devant les tribunaux.

Elle eut l'impression de recevoir une gifle.

— Ma mère se trompait.

— Elle a eu tort en tout cas de vous envoyer ici. Est-elle vraiment morte, d'ailleurs ? Je dois avouer que j'en doute.

— Oui, elle était ma seule famille et elle est morte il y a quatre mois.

— Et vous avez attendu tout ce temps pour venir trouver votre soi-disant père ? Non, vous l'avez sans doute employé à mettre au point la stratégie qui vous paraissait la meilleure.

Faisant appel à tout son sang-froid, Liyah releva le menton et darda sur Gene Chatsfield un regard méprisant.

— Je n'ai pu venir jusqu'ici que parce que votre hôtel m'a engagée et a payé mon voyage.

— Vous êtes priée de donner votre démission dès demain. Je ne veux pas d'un maître chanteur en puissance parmi mon personnel.

— Je serais prête à partir dès maintenant, mais contrairement à certains des enfants que vous avez élevés, j'ai une conscience professionnelle.

Sur ces mots, Liyah pivota sur elle-même et quitta la suite sur des jambes qui la portaient à peine. Mais Dieu merci, elle avait réussi à masquer sa détresse devant cet homme.

Ce fut seulement dans l'ascenseur qu'elle se rappela qu'elle avait laissé le médaillon de sa mère à Gene Chatsfield. Mais quand les portes s'ouvrirent sur le hall, elle ne trouva pas le courage d'appuyer sur le bouton du dernier étage. Elle resta immobile, complètement désespérée. Deux hommes entrèrent dans la cabine, mais elle ne tourna même pas la tête vers eux, et ne songea pas non plus à descendre, conformément au règlement, qui lui interdisait d'utiliser l'ascenseur en même temps que les clients. Lorsque l'un d'eux appuya sur le bouton du dernier étage, elle reprit ses esprits et s'empressa d'appuyer sur celui de l'étage dont elle était responsable. Qu'allait-elle y faire ? Elle n'en avait aucune idée. Une seule chose était certaine. Elle ne réclamerait pas le médaillon à Gene Chatsfield. Elle ne demanderait plus jamais rien à cet homme. Sans doute lui ferait-il parvenir son bijou par l'intermédiaire du service des ressources humaines. Et s'il ne prenait pas cette peine, elle renoncerait à ce souvenir. Comme elle devait renoncer à la conviction que sa mère ne lui avait jamais menti.

Toute son enfance avait été bercée par l'illusion que son père connaissait son existence et se préoccupait au moins un peu de son sort. Pourquoi était-elle aussi bouleversée de découvrir que c'était faux ? Sans qu'elle en ait vraiment conscience, il avait toujours été très important pour elle de croire qu'elle avait un père, même distant et anonyme, comprit-elle à cet instant. Mais en fait, sa vie n'était pas différente aujourd'hui de ce qu'elle était hier. Gene Chatsfield n'avait jamais été autre chose qu'un rêve éphémère. Il niait être son père ? Et alors ? Quelle importance ? Elle réprima un soupir. Comme elle aimerait que ça n'en ait aucune ! Malheureusement, elle n'avait jamais été douée pour se mentir à elle-même... Et à vrai dire, elle ne se sentait pas très bien. L'esprit embrumé, les mains moites et le cœur battant à tout rompre, elle était même au bord du malaise. Les sons ne lui parvenaient qu'assourdis et elle avait l'impression que si elle s'appuyait contre la paroi de la cabine, sa main passerait au travers... De toute évidence, elle était en état de choc. Savoir que sa mère lui avait menti était trop déstabilisant. Elle avait perdu tous ses repères et le monde autour d'elle était devenu une terre inconnue...

Malgré l'état second dans lequel se trouvait Liyah, une voix crispée finit par attirer son attention. Sans doute parce qu'elle appartenait au seul homme capable d'occuper davantage ses pensées que son père biologique. Sayed parlait en arabe à son garde du corps personnel, Yusuf. Visiblement furieux, il ne semblait même pas conscient de sa présence. Et ça n'avait rien d'étonnant, songea-t-elle en prenant conscience de ce qu'il disait. Apparemment, elle n'était pas la seule à être confrontée à la trahison aujourd'hui. Il semblerait que la future épouse de l'émir se soit enfuie avec un employé du palais... Comment était-ce possible ? Quelle femme sensée renoncerait à se marier avec un homme comme Sayed ?

Les portes s'ouvrirent et elle descendit à l'étage qui avait été réservé au harem. La suite de l'ex-future épouse de l'émir ne serait jamais occupée... Ni demain ni les autres jours de la semaine. Et ça tombait très bien ! Elle qui avait tant besoin de se retrouver seule, loin de tout regard indiscret, elle

avait un refuge idéal à sa disposition. Dieu merci, le hall était vide. Elle appréciait beaucoup Abdullah-Hasiba, mais elle n'avait aucune envie de la rencontrer. Elle était trop perturbée par ses propres problèmes pour trouver l'énergie de discuter de ceux de l'émir avec sa gouvernante dévouée.

Retenant à grand-peine ses larmes, Liyah entra dans la suite de l'ex-fiancée de l'émir à l'aide de son passe. Le décor raffiné — murs vert menthe et mobilier blanc — ne retint pas son attention, car son regard fut tout de suite attiré par le bar abondamment garni, niché dans l'alcôve située entre le salon et la salle à manger. L'assortiment d'alcools avait été fourni à la demande du personnel de Tahira. Liyah avait été surprise, mais son rôle consistait à satisfaire les requêtes des clients, pas à juger de leur opportunité. Aucun alcool n'ayant été réclamé pour la suite de Sayed ni pour les chambres de son personnel, elle en avait déduit qu'il ne connaissait pas ce penchant de sa fiancée. Mais à en juger par les derniers événements, ce n'était pas la seule chose que Tahira avait cachée à l'émir.

Liyah en était à son troisième verre de whisky pur malt sans glace, lorsqu'elle entendit le bruit caractéristique d'une carte magnétique glissée dans la serrure. Incapable du moindre mouvement, elle regarda la lourde porte de bois s'ouvrir.

Cheikh Sayed ben Falah al Zeena apparut sur le seuil, vêtu comme à son habitude de la traditionnelle dishdasha noire, et plus séduisant que jamais malgré son visage fermé.

Son regard se posa sur elle et ses yeux couleur café s'écarquillèrent.

4.

Sayed ne se mentait pas quant aux raisons qui l'attiraient vers la suite de son ex-fiancée. Il n'y avait aucun sentimentalisme dans cette démarche. Ce qui l'intéressait, c'était le bar abondamment garni dans lequel il pourrait puiser sans témoin.

Il ouvrit la porte et se figea, stupéfait, en même temps qu'une bouffée de désir le submergeait.

Affalée sur le canapé, un verre à la main, Aaliyah Amari le fixait de ses grands yeux vert émeraude. L'arôme de whisky pur malt, qui flottait dans l'atmosphère, indiquait qu'elle était venue dans la suite de Tahira pour la même raison que lui.

Pour boire.

En d'autres circonstances, il aurait écumé de rage et il aurait immédiatement exigé des explications pour cette conduite intolérable. Mais aujourd'hui, toute sa fureur avait été épuisée par la trahison de la femme qu'il aurait dû épouser.

— Elle n'est pas ici, déclara Aaliyah d'une voix légèrement pâteuse.

— Je sais.

Elle lui adressa un regard confus.

— Vous vous demandez probablement pourquoi moi je suis ici.

— Apparemment vous aviez besoin d'un verre et d'un endroit tranquille où le boire.

— Comment avez-vous deviné ? Vous avez parlé à mon père ?

Il arqua les sourcils. Si elle s'imaginait que l'émir du Zeena Sahra avait décidé de bavarder avec son père, elle devait être complètement ivre...

— Si j'ai rencontré M. Amari, c'est sans le savoir.

Elle étouffa un bâillement et il faillit pouffer.

— Vous êtes ivre.

— Je ne crois pas. Je n'ai bu que trois verres. Est-ce que ça suffit pour s'enivrer ?

— Vous avez bu trois verres ? s'exclama-t-il, effaré.

— Pas pleins. Je n'ai pas l'habitude de boire, mais je sais comment servir un whisky. Je n'en ai versé que jusque-là.

Elle indiqua un niveau sur le verre.

— Alors vous avez bu six doses de whisky.

— Oh... C'est grave ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De la raison pour laquelle vous buvez.

— J'ai découvert que quelqu'un en qui j'avais une confiance aveugle m'avait menti toute ma vie.

Sayed réprima une moue de dérision. Voilà qui lui rappelait quelque chose...

— Je suis désolé.

Elle haussa les épaules et faillit laisser tomber son verre presque vide.

— Elle m'avait dit que mon père n'était pas un homme malintentionné.

— Elle ?

— Ma mère.

— Vous ne connaissiez pas votre père ?

Pour sa part, il n'avait pas eu une vie aussi facile que le pensaient certains, mais il avait grandi auprès de son père, songea Sayed. Falah al Zeena était un homme bon, qui avait joué son rôle de père quand il était enfant et qui était devenu son plus proche confident.

— J'ai fait sa connaissance aujourd'hui.

— Vraiment ?

Aaliyah eut une moue amère.

— Je pense que maman avait tort.

— C'est un homme malintentionné ?

Sayed secoua la tête. Cette conversation était complètement surréaliste ! Et sans doute était-ce pour cela qu'elle semblait cadrer parfaitement avec la journée inouïe qu'il venait de vivre...

Aaliyah poussa un soupir attendrissant.

— Je ne sais pas, mais en tout cas il n'est pas sympathique.

— Je pense qu'on pourrait en dire autant de moi.

— Sans doute.

Sayed s'esclaffa.

— Vous êtes censée protester.

— Oh ! pourquoi ? Je pense que c'est la vérité. Vous êtes trop arrogant et autoritaire pour être considéré comme sympathique.

— Je suis émir.

— Exactement.

— Vous ne pensez pas qu'un chef d'Etat puisse être bienveillant ?

— Bienveillant et sympathique ce n'est pas la même chose. Et vous n'êtes pas encore chef d'Etat, il me semble.

— J'assume déjà de nombreuses responsabilités.

Et il aurait dû accéder au pouvoir après son mariage avec Tahira... Un mariage qui ne serait jamais célébré, puisqu'elle venait de s'enfuir avec un homme ayant un an de moins qu'elle et qui était d'un rang inférieur.

— D'accord.

— D'accord, quoi ?

— Je ne sais pas...

Aaliyah le regarda comme si elle attendait qu'il lui explique ce qu'elle pensait.

— Vous êtes soûle.

— Et vous, vous avez envie de l'être.

— C'est vous qui le dites.

— Mon cerveau est peut-être un peu embrumé, mais il continue à fonctionner.

— Vraiment ?

— Oui. Si vous avez deviné que j'avais besoin d'un endroit tranquille pour boire, c'est parce que vous êtes dans le même cas.

— C'est un raisonnement qui se tient, pour une femme sans doute incapable de marcher droit.

— Je préférerais éviter de marcher pour l'instant, merci.

— Dans ce cas, je vais me servir moi-même.

Aaliyah laissa échapper un petit rire étranglé.

— Vous attendiez que je vous serve ?

— Bien sûr.

Il n'y avait rien de drôle à cela...

Comme pour prouver à Sayed qu'il avait tort, Aaliyah éclata d'un rire sonore.

— Vous croyez vraiment que tout vous est dû, n'est-ce pas ?

— Me servir ne fait-il pas partie de vos attributions ?

Sayed mit des glaçons dans un verre puis versa dessus une dose d'ouzo.

— Vous voulez que cet « apéritif » soit officiel ?

— Non, bien sûr que non.

Il se surprit à s'asseoir sur le canapé à côté d'Aaliyah au lieu de s'installer dans un fauteuil.

— Vous n'en parlerez à personne.

Elle leva les yeux au ciel.

— Pourquoi éprouvez-vous le besoin de me le préciser ? Vous croyez que j'ai envie qu'on sache que j'ai été surprise complètement ivre dans une suite ?

— Tahira n'en aura pas besoin.

Ni de la suite ni des alcools qu'elle avait commandés... Et il n'en éprouvait aucune amertume, constata Sayed. Certes, il était furieux contre elle pour son manquement à sa parole mais à part ça, il fallait bien reconnaître que sa fuite le laissait indifférent.

— Ça nous arrange l'un et l'autre, commenta Aaliyah.

— Je ne serais pas ici si elle avait respecté ses engagements.

— Elle s'est enfuie avec un autre homme, n'est-ce pas ?

— Il y a déjà eu des fuites dans la presse ?

Sayed secoua la tête. Le scandale allait être retentissant, mais à cet instant précis il s'en moquait éperdument. Il avait perdu son frère et sa propre enfance à cause de la politique et de la violence qu'elle pouvait générer. Depuis des années il assumait toutes les responsabilités qu'on lui imposait, renonçant à ses rêves personnels pour se mettre au service de son pays. Depuis des années, il faisait passer le devoir et l'honneur avant son propre bonheur, s'efforçant de remplacer un frère aîné dont il n'aurait jamais dû prendre la place. Il était fatigué. A cran. Saturé. Le temps d'une soirée, il n'était plus émir. Il était simplement un homme. Un homme qui venait de retrouver la liberté.

— Toute ma vie j'ai joué le rôle que j'étais censé jouer, s'entendit-il déclarer.

Pourquoi éprouvait-il le besoin de faire des confidences à cette femme ? Et pourquoi était-il convaincu qu'elle les garderait pour elle ?

— Je n'étais pas attiré par Tahira. Épouser une femme que je considérais comme une petite sœur n'était pas une perspective réjouissante.

Aaliyah but d'un trait le fond de son verre.

— Mais vous n'avez jamais envisagé de revenir sur votre engagement.

— Bien sûr que non.

— Et vous êtes furieux qu'elle ait choisi la liberté.

— Vous êtes sûre que vous avez bu trois whiskys doubles ? Vous avez des moments de lucidité surprenants.

Aaliyah pouffa, puis fit des yeux ronds, comme si elle ne parvenait pas à croire que c'était elle qui venait d'émettre ce bruit. Il se surprit à sourire. Décidément, cette femme avait le don de provoquer chez lui des réactions inattendues... Dix minutes plus tôt, il aurait jugé impossible que quiconque puisse lui arracher un sourire avant plusieurs semaines. Mais il fallait bien reconnaître que le désir qu'elle lui inspirait était en train d'éclipser sa colère.

Elle lui rendit son sourire.

— C'est mieux pour vous deux.

— C'est une vision très naïve de la situation.

— Peut-être. Ma mère était une femme fantastique qui a renoncé à tout pour m'élever. Pas une reine.

— Ma mère est une femme fantastique, protesta-t-il, étrangement blessé.

— Je sais. J'ai lu des articles sur elle. La reine Durrah est une femme bienveillante.

— Pas « sympathique » ? plaisanta-t-il.

— Je ne peux pas le savoir. Je ne l'ai jamais rencontrée.

— Elle l'est. Beaucoup plus que son mari ou son fils. C'est une femme d'une grande gentillesse.

— La gentillesse n'est pas toujours une qualité.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Ma mère était trop gentille. Si elle s'était fâchée contre les gens qui l'ont fait souffrir, elle aurait eu une vie meilleure.

— Peut-être préférait-elle la paix du pardon.

— Peut-être. Je crois que je vais en prendre un autre.

Aaliyah se leva et chancela. Se relevant d'un bond, Sayed la fit rasseoir.

— Pas avant d'avoir bu de l'eau.

— Je n'ai pas envie d'eau.

— Si. C'est juste que vous ne le savez pas, insista-t-il.

Sans doute était-il trop tard pour lui éviter un réveil difficile le lendemain, mais il fallait de toute façon qu'elle s'hydrate...

— Vous êtes un vrai despote.

Secouant la tête, il se dirigea vers le bar et remplit deux verres de glaçons, puis il prit la bouteille d'ouzo et deux petites bouteilles d'eau. Il posa le tout sur la table basse et remplit les deux verres d'eau avant de se resservir un ouzo.

— Comment saviez-vous que la princesse Tahira avait de l'alcool dans sa suite.

— Je sais tout sur les gens qui m'entoure.

Il réprima une moue de dérision. A une exception près...

— Pas tout, répondit Aaliyah comme si elle lisait dans ses pensées.

Il soupira. Le fait que sa fiancée avait une liaison avec un employé du palais lui avait malheureusement échappé...

— Non, pas tout. Mais il aurait été diplomatique de votre part de ne pas le souligner.

Aaliyah haussa les épaules.

— Je suis femme de chambre en chef, pas politicienne.

— Vous ne vous comportez pas comme les femmes de chambre que j'ai rencontrées.

— Vous en avez connu beaucoup ? demanda-t-elle d'un ton soudain soupçonneux.

— Non, en réalité. C'est sans doute pour ça que je vous trouve si différente.

— D'habitude, je ne travaille pas comme femme de chambre. Mon précédent poste était directrice adjointe de réception.

— Pourquoi travaillez-vous comme femme de chambre à présent ?

— Ils voulaient faire appel à ma mère, mais elle est morte.

— Votre mère est morte ?

Sayed eut un élan de compassion, ce qui lui arrivait pourtant très rarement.

— Oui. Elle était née au Zeena Sahra.

— Etes-vous venue à Londres pour rejoindre le reste de votre famille ?

Il y avait une petite communauté de zeena sahriens dans la capitale britannique.

— Les Amari m'ont rejetée dès ma naissance.

— Mais c'est impossible !

Dans la culture zeena sahrienne, la famille était sacrée.

— Maman a refusé qu'un autre membre de la famille m'adopte et m'élève. Les Amari refusent de reconnaître une bâtarde.

— N'utilisez pas ce mot pour parler de vous. C'est inconvenant.

— Il est inconvenant également de me proposer de l'argent pour que je change de nom.

— Ils ont fait ça ? s'exclama Sayed avec incrédulité.

Aaliyah hochait la tête, la mine sombre.

— Contrairement à ce que maman espérait, ils ne m'accepteront jamais. Elle est enterrée dans le caveau familial. Moi, je n'aurai pas cet honneur.

— Ce sont eux les perdants.

— C'est ce que je me répète, mais par moments c'est difficile à croire.

— Vous pouvez le croire.

— Ils ne sont pas seuls. Moi si et je n'aime pas ça.

Elle mit la main sur sa bouche et darda un regard soupçonneux sur Sayed, comme si c'était lui qui lui avait soutiré cet aveu et pas elle qui l'avait fait de son plein gré.

— Personne ne devrait être abandonné par sa famille.

Elle s'efforça, sans succès, de prendre un air désinvolte. Pourtant, il se garda bien de le lui faire remarquer. Curieusement, il était heureux de voir ce qu'elle cachait sûrement à tout le monde en temps ordinaire.

La vraie Aaliyah Amari.

— Pourtant ça arrive.

Elle haussa les épaules et renversa presque tout le contenu de son verre d'eau sur la veste de son uniforme. Sans même tressaillir, elle baissa les yeux sur sa veste.

— Oups.

— Vous êtes trempée.

— En effet.

Inclinant la tête sur le côté, elle l'observa un instant avant de déclarer :

— Vous pourriez me proposer d'aller chercher une serviette.

Puis sans attendre de réponse, elle déboutonna sa veste et commença à la faire glisser sur ses épaules.

Transpercé par une flèche de désir, Sayed demanda d'une voix étranglée :

— Que faites-vous ?

— Ne vous inquiétez pas, j'ai un corsage. Mais si je n'enlève pas ma veste, il va être trempé lui aussi.

Mais il était trop tard et Sayed déglutit péniblement. Le corsage de coton blanc était mouillé et il collait aux seins d'Aaliyah, laissant voir par transparence la dentelle champagne de son soutien-gorge.

Elle eut une moue dépitée.

— Trop tard.

— En effet.

— Je crois qu'il vaut mieux que j'enlève ça aussi.

Il fallait l'en dissuader, se dit Sayed. Mais il resta silencieux et la regarda avec fascination dénouer la cravate de son uniforme puis déboutonner son corsage.

— Vous aimez la lingerie sexy, s'entendit-il commenter.

Que lui prenait-il ? Comment pouvait-il se montrer aussi désinvolte dans une situation aussi délicate ? L'ouzo lui ferait-il déjà de l'effet ?

Elle hocha la tête.

— Oui, pourquoi pas ? Je suis obligée de travailler en uniforme, mais ça ne veut pas dire que dessous je ne peux pas être aussi féminine que j'en ai envie.

— Votre uniforme ne vous enlève rien de votre féminité.

— Vous êtes sûr ? demanda-t-elle le plus sérieusement du monde. J'ai toujours pensé le contraire.

— Absolument certain.

— Mais cette tenue n'est pas très décente, dit-elle d'un ton indiquant que son esprit embrumé avait du mal à suivre les conséquences de ses actions.

— Ça va.

— Bien sûr, vous ne pouvez pas dire autre chose. Vous êtes un homme.

— En effet.

— Je sais ce que je vais faire.

Alors qu'il s'attendait à ce qu'elle remette sa veste, elle dénoua son chignon et d'épaisses boucles soyeuses ruisselèrent sur ses épaules et sa poitrine. Elle les arrangea de façon à ce que ce rideau de jais masque complètement ses seins.

— Vous croyez que vous êtes plus décente comme ça ? s'exclama-t-il d'une voix étranglée.

Elle baissa les yeux sur sa poitrine d'un air perplexe.

— Ça cache les endroits stratégiques.

— Certes.

D'une manière qui la rendait encore cent fois plus sexy... Comment allait-il faire pour garder son sang-froid ?

Elle se servit un autre verre d'eau et réussit par miracle à ne pas renverser une seule goutte. Après avoir bu une gorgée, elle le regarda d'un air interrogateur.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est votre tour.

— De renverser mon verre sur moi ? Pas question.

— Vous n'êtes pas obligé de renverser votre verre, mais vous êtes censé enlever votre vêtement de dessus.

— Pardon ?

— Ça nous placerait sur un pied d'égalité.

Il fallait reconnaître que le raisonnement se tenait... Sayed se mit debout avec beaucoup plus de difficulté qu'il ne s'y attendait.

— Ce vêtement s'appelle une dishdasha.

— Je sais.

Il la fit glisser sur ses épaules et la posa sur le dossier du canapé.

— Le galon doré autour de l'encolure et les broderies bordeaux indiquent que vous êtes une huile au Zeena Sahra.

— Oui.

— Votre agal également. Et vous devriez l'enlever.

— Pourquoi ?

Il n'enlevait jamais son keffieh ni son agal devant des étrangers. Ils faisaient partie de lui.

— Je pense que vous pourriez vous octroyer quelques heures pendant lesquelles vous ne seriez pas émir.

Il resta interdit. N'était-ce pas ce qu'il avait décidé lui-même quelques minutes plus tôt ?

— Je crois que vous avez raison.

Elle hocha la tête, faisant bouger ses cheveux qui révélèrent des parcelles de peau couleur miel. L'envie de la toucher fut si forte qu'il dut faire appel à toute sa volonté pour y résister.

— Les pensées que j'ai en ce moment ne sont pas dignes d'un émir, reconnut-il.

— Alors enlevez votre agal.

— Ça ne m'enlèvera pas ma qualité de prince héritier.

— Nous ferons comme si.

Il fallait reconnaître que l'idée était séduisante... Sayed enleva d'un seul mouvement son keffieh et son agal.

— Maintenant, la veste du costume.

— Vous essayez de m'inciter à me mettre entièrement nu ?

— Je ne crois pas...

— Vous ne semblez pas convaincue.

Et elle avait un air confus absolument adorable...

5.

— Vous êtes censé vous retrouver sur un pied d'égalité avec moi.

— Ça ne marche pas comme ça.

— Si.

Il y avait quelque chose qui clochait dans son raisonnement, mais quoi ? Sayed secoua la tête. Pour l'instant, il ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Et puis pourquoi le nier ? Il avait envie d'éliminer une couche supplémentaire de ces vêtements qui le séparaient de cette femme. Avec des doigts étrangement tremblants, il ôta sa veste sur mesure, sa cravate de soie bordeaux et sa chemise à fines rayures.

Visiblement inconsciente de son trouble, Aaliyah le dévorait d'un regard très flatteur. Après les heures qu'il avait passées à s'entraîner au combat, comme c'était la tradition dans sa famille, il n'avait aucune fausse modestie : il savait que son corps musclé et bien dessiné plaisait aux femmes. Mais le regard d'Aaliyah n'était pas seulement celui d'une femme éblouie par son corps d'athlète. Il brillait d'un désir ardent qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

— Vos cheveux sont trop courts pour couvrir quoi que ce soit, commenta-t-elle.

— Ça ne semble pas vous contrarier.

Elle secoua la tête.

— Vous avez peut-être remarqué que mon torse est couvert de poils.

Il avait hérité de ses ancêtres une toison pas trop épaisse, mais suffisamment pour qu'il n'ait pas l'air d'un jeune garçon.

— Oui, répliqua-t-elle d'une voix étranglée. Vos mamelons sont hérissés.

— Les vôtres aussi, je suis sûr.

— Oui.

Il réprima un grognement.

— Buvez encore de l'eau. Je vais prendre un autre ouzo.

Il buvait rarement et il n'avait pas envie d'un autre verre, mais il n'était pas question qu'elle soit plus ivre que lui.

Ils vidèrent tous les deux leur verre d'un trait, puis ils se regardèrent en silence pendant un long moment.

— Vous aviez envie de moi, finit-elle par déclarer d'un air songeur. L'autre jour, dans l'ascenseur.

Il réprima une moue de dérision. Comme si elle avait besoin de préciser où et quand... Il ne risquait pas de l'avoir oublié. Le désir le taraudait depuis le premier instant où il l'avait vue.

— Oui.

Et en ce moment même son désir était si intense qu'il en devenait douloureux...

— Je n'ai jamais fait l'amour dans un ascenseur, reconnut-elle comme si c'était un secret honteux.

— Moi non plus.

— Oh.

— Je ne suis pas sûr que ce soit aussi fréquent que pourraient le faire croire les comédies romantiques.

— Vous regardez des comédies romantiques ?

— Ma mère aime ça. Mon père et moi nous lui laissons en général le choix quand nous avons l'occasion de regarder un film en famille.

— C'est mignon.

Mignon ? C'était bien la première fois qu'on utilisait ce qualificatif pour le décrire ! Mais mieux valait ne pas s'y attarder...

— J'ai l'impression que Gene Chatsfield aurait été furieux si nous étions sortis de l'ascenseur tout débraillé.

Aaliyah haussa les épaules.

— Il n'était pas ravi.

— Ça ne semble pas trop vous inquiéter.

— Non. Je quitte le Chatsfield.

Sayed voulut demander pourquoi, mais elle se pencha pour poser son verre sur la table basse et ses cheveux s'écartèrent, révélant un sein. La gorge sèche, il regarda avec fascination le mamelon durci nettement visible sous la dentelle champagne.

Comme un automate, il se servit un nouveau verre d'ouzo.

— Trois ans c'est très long.

Aaliyah le considéra d'un air perplexe.

— Trois ans sans sexe, précisa-t-il. C'est très long.

— Sans doute. Je suis mal placée pour en juger.

— Vraiment ?

Elle avait une vie sexuelle ? C'était une bonne nouvelle, vu l'effet redoutable qu'elle lui faisait...

— Oui.

Elle pouffa.

— Désolée.

— Ce n'est rien.

— Vous disiez que vous viviez dans la chasteté depuis trois ans ?

— En effet.

Sayed réprima une nouvelle moue de dérision. Il y avait peu de chances pour que Tahira puisse en dire autant...

Aaliyah fixa sur lui un regard pénétrant.

— Vous me dites la vérité ?

— Pourquoi mentirais-je ?

— Parce que vous envisagez de coucher avec moi.

— Je n'ai pas besoin de faire appel à sa compassion pour coucher avec une femme.

— Non, sans doute pas. Il y a sûrement des tas de femmes qui rêvent de partager votre lit.

— Je n'en sais rien. J'ai fréquenté très peu de femmes célibataires ces derniers temps.

— Pourquoi ?

— J'étais fiancé. Je ne suis pas parfait, mais une fois les fiançailles annoncées officiellement il n'aurait pas été correct que je continue à avoir des maîtresses.

— Oh. Et en trois ans, vous n'avez jamais envisagé de coucher avec elle ?

— Non.

— Et de son côté elle ne vous y a jamais encouragé ?

— Non plus.

— Vous n'étiez donc pas attirés l'un par l'autre ?

— Non.

— Et vous ne considériez pas ça comme un problème ?

— Dans les familles royales, les raisons pour lesquelles on se marie ne sont pas les mêmes que dans votre monde.

— « Votre monde » ? D'accord... Non seulement vous êtes aussi arrogant que vous en avez l'air, mais en plus vous avez des préjugés de classe !

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Oh ! vous ne pouvez pas comprendre. Nos deux mondes sont trop différents l'un de l'autre.

Ignorant le ton sarcastique d'Aaliyah, Sayed déclara :

— Mais en ce moment, nous partageons le même espace.

Et à vrai dire, c'était stupéfiant. Il se trouvait seul dans une suite avec une femme qui était une simple employée, mais qui lui inspirait un désir bien plus intense que n'importe laquelle des maîtresses dont il gardait le souvenir...

Inclinant la tête, elle le regarda avec une sensualité folle doublée d'une troublante innocence.

— En effet.

— C'est un moment hors du temps.

Elle pouffa.

— Arrogant et ringard ! Pourquoi ai-je quand même envie de vous embrasser ?

Qu'avait-il dit de si drôle ? Oui, c'était un moment hors du temps. Un moment qui ne pourrait jamais se répéter.

— Pourquoi n'auriez-vous pas envie de m'embrasser ?

Lui-même en avait suffisamment envie pour deux, mais il ne se permettrait pas de céder à cette envie si elle ne la partageait pas.

— Parce que vous ne me trouvez pas assez bien pour vous.

— Je n'ai jamais dit ça ! s'exclama-t-il, effaré.

— Et la différence entre nos deux mondes ?

— Oh ! ça... C'est juste une réalité. Ça n'implique aucun jugement de valeur sur les êtres humains que nous sommes. Il y a des émirs dans les pays voisins du mien avec qui je n'entretiendrais pas de relations si je n'y étais pas obligé.

— Vraiment ?

— Bien sûr.

— Et moi ?

— J'aimerais beaucoup pouvoir passer plus de temps avec vous, répliqua-t-il avec une sincérité qui le surprit lui-même.

— Mais ?

— Mais un émir ne peut pas avoir une relation durable avec une femme de chambre. Même si on peut le regretter, la vie n'est pas un conte de fées.

— Et vous, vous n'êtes pas le prince charmant.

Il sursauta comme s'il venait de recevoir une gifle. Pourquoi cette remarque le contrariait-elle ? se demanda-t-il, de plus en plus perplexe.

— Je n'ai jamais prétendu être autre chose qu'un homme.

— Un homme qui appartient à une famille royale.

— Exactement.

Aaliyah l'enveloppa d'un regard étrange.

— Vous ne faites pas exprès d'être arrogant, n'est-ce pas ?

— Non.

— Mais vous l'êtes. Je le précise juste au cas où vous auriez des doutes, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux.

Il pouffa malgré lui.

— C'est noté.

— Vous n'êtes pas offensé ?

— Pourquoi devrais-je l'être ?

— L'opinion d'une simple femme de chambre n'a pas d'importance, c'est ça ?

— Au contraire, ce que vous pensez est important pour moi.

Et même plus importante qu'il ne le souhaiterait...

— Vous parlez comme un homme politique.

— Je suis un homme politique.

Qui ne pouvait pas être chassé du pouvoir par des élections, mais qui devait néanmoins faire preuve d'une grande diplomatie dans l'exercice de ses fonctions. Cependant, avec elle il était tout simplement sincère.

— Vous êtes très sexy pour un homme politique.

Incapable de contenir son désir plus longtemps, il se pencha vers elle.

— Je suis heureux que vous le pensiez.

— Vous allez m'embrasser...

Il posa ses lèvres sur les siennes. Elle resta parfaitement immobile, comme si elle hésitait. Avait-elle des réticences à cause du caractère éphémère de cette aventure ? D'ailleurs, avait-il été assez clair à ce sujet ? Mieux valait remettre les points sur les *i*. Même si ça lui coûtait beaucoup, il restait un homme d'honneur.

— Nous ne pourrons partager qu'une seule nuit, vous savez.

— Je sais, répliqua Liyah.

Et ça lui était égal. Toute sa vie elle avait écouté les mises en garde de sa mère contre les aventures faciles. Elle n'avait eu aucun flirt au lycée et seulement quelques-uns à l'Université. Jamais elle n'avait accordé à ses petits amis autre chose que des baisers. Elle avait gardé sa vertu par égard

pour sa mère. Pour prouver, envers et contre tout, que sa fille méritait d'être reconnue par la famille Amari. Elle n'obtiendrait jamais cette reconnaissance, mais elle était digne de porter le nom Amari. Plus digne que ceux qui avaient tourné le dos à Hena parce qu'elle aimait trop sa fille pour s'en séparer. Elle était restée vierge pour prouver à toute la famille, et avant tout à sa mère elle-même, qu'elle lui avait donné la meilleure éducation possible. Mais aujourd'hui, il semblait ridicule de vouloir prouver quelque chose à une mère qui n'était plus ou à des gens qui ne méritaient pas qu'elle leur accorde la moindre attention.

Une vie entière de solitude l'attendait, mais cette nuit elle allait faire l'expérience de ces relations intimes qu'elle s'était toujours interdites et qu'elle ne revivrait peut-être jamais plus ensuite. Peut-être se racontait-elle des histoires, mais elle avait l'intuition qu'après cet homme aucun autre ne serait à la hauteur. Le coup de foudre existait-il ou bien était-elle seulement en proie au désir ? Elle n'en savait rien, mais ce qu'elle éprouvait pour ce cheikh arrogant dépassait tout ce qu'elle avait connu jusque-là. Elle avait toujours cru que si sa mère n'avait plus fréquenté aucun homme après sa naissance c'était pour se punir. Mais l'explication était peut-être beaucoup plus simple. Hena Amari n'avait peut-être jamais cessé d'aimer Gene Chatsfield. Un homme qui ne l'avait même pas reconnue sur la photo...

Chassant ces pensées déstabilisantes de son esprit, Liyah se concentra sur l'homme qui faisait naître en elle un trouble qu'elle n'aurait jamais pu imaginer.

— J'ai envie de t'embrasser, murmura-t-il contre ses lèvres.

— J'ai envie aussi.

Refermant une main sur sa nuque, il lui donna un nouveau baiser, plus enflammé que le premier. Lorsque sa langue se fraya un passage entre ses lèvres, Liyah fut assaillie par des sensations extraordinaires. Jamais un baiser ne l'avait grisée à ce point. Et ce n'était pas parce qu'il avait un goût d'ouzo...

Elle sentit la main de Sayed se poser sur son sein et elle fut électrisée. C'était comme si la fine dentelle de son soutien-gorge s'était dissoute. Elle croyait sentir les doigts brûlants de Sayed sur sa peau, et son corps était parcouru de frissons délicieux qui convergeaient tous vers le même point entre ses cuisses. Était-ce normal ? Était-il possible d'atteindre aussi facilement le plaisir ? D'après ce qu'elle avait pu lire dans les magazines féminins, c'était beaucoup plus compliqué...

Sans cesser de l'embrasser, Sayed pinça doucement le mamelon hérissé entre ses doigts. Elle laissa échapper un gémissement étouffé. Les sensations déclenchées par les caresses de Sayed allaient crescendo. Et si ce qui la faisait vibrer n'était pas encore le point culminant du plaisir, elle n'était pas certaine de survivre à ce dernier.

Mais elle mourait d'envie d'essayer !

— Tu es certaine de vouloir continuer ? demanda Sayed en interrompant leur baiser.

Incapable d'émettre le moindre son, elle hocha la tête.

— Tu es consciente que demain je redeviendrai l'émir du Zeena Sahra ?

— Oui, mais ce soir tu es juste un homme, rappela-t-elle dans un souffle.

Il s'empara de sa bouche avec une passion redoublée, tout en continuant de caresser son sein. S'enhardissant, elle promena les doigts sur son torse. Sa peau était d'une douceur qui contrastait de manière saisissante avec ses muscles d'acier. Avec des gestes habiles, il dégrafa le soutien-gorge et le lui enleva. Les pointes de ses seins se hérissèrent de plus belle, tandis qu'une chaleur liquide se répandait entre ses cuisses. Ses reins se creusèrent d'eux-mêmes dans l'attente de caresses plus

intimes encore. Sans doute devrait-elle être embarrassée, songea-t-elle confusément. Mais elle ne l'était pas le moins du monde... Les deux mains de Sayed se refermèrent sur ses seins.

— Splendides, murmura-t-il d'une voix admirative en effleurant les deux pointes hérissées du bout des pouces.

Dire que tout à l'heure, elle avait eu l'impression que la fine barrière de son soutien-gorge ne modifiait pas la perception de ces caresses... Quelle erreur ! Quittant ses seins, les mains de Sayed se promenèrent sur son ventre, remontèrent jusqu'aux aisselles et s'y attardèrent un instant avant de redescendre lentement, puis de se refermer sur sa taille. Dévorée par une fièvre de plus en plus forte, elle poussa un long gémissement.

— Comme tu es sensible...

Il traça un sillon de baisers le long de son cou avant d'ajouter :

— Tu es beaucoup plus enivrante que l'ouzo.

— Toi aussi.

Elle aimerait bien trouver quelque chose de plus original à dire, mais elle n'avait pas l'habitude de ce genre de conversation...

Et de toute façon, à en juger par les nouvelles caresses dont la couvrait Sayed, son manque d'éloquence ne semblait pas le gêner...

6.

Sayed se redressa et scruta le visage de Liyah.

— Tu n'es pas ivre.

C'était une affirmation, mais son regard était malgré tout interrogateur. Liyah hésita. Elle était encore un peu grise, mais si elle lui avouait que non seulement elle n'avait pas l'habitude de boire, mais qu'elle n'avait jamais couché avec un homme, il s'arrêterait immédiatement, elle le devinait. Cet homme semblait avoir un sens démesuré de l'honneur. Et puis, elle avait beau être éméchée elle savait ce qu'elle voulait. Qu'il ne s'arrête sous aucun prétexte.

— Non, répondit-elle en effleurant sa mâchoire du bout des lèvres. Je ne suis pas ivre et je ne veux surtout pas que tu t'arrêtes.

— Alors je crois qu'il est temps de nous débarrasser des derniers éléments liés aux vies que nous avons décidé d'oublier pour cette nuit, déclara-t-il en descendant la fermeture Eclair de sa jupe.

— Oui.

Elle ne voulait rien qui lui rappelle son poste au Chatsfield ni les raisons pour lesquelles elle l'avait pris. Et curieusement, elle n'éprouvait aucune gêne à aider Sayed à lui enlever ses derniers vêtements. Pourtant, elle ne s'était jamais montrée nue à un homme. Ni à personne, d'ailleurs. L'éducation qu'elle avait reçue de sa mère l'avait rendue très pudique, y compris avec les autres filles à l'école. Mais apparemment, le désir brûlant de Sayed avait fait fondre la pudeur d'une vie entière... Une fois nue, elle aida à son tour Sayed à se déshabiller. Il la prit ensuite dans ses bras et la souleva de terre.

— On ne se contente d'un canapé que lorsqu'on n'a pas de lit à sa disposition, déclara-t-il avec sérieux en gagnant la chambre.

D'un geste habile, il défit le lit avant de la déposer délicatement sur les draps.

— Je suppose que c'est une habitude chez toi de porter les femmes jusqu'à ton lit, commenta-t-elle avec un sourire malicieux.

Il s'assit sur le bord du matelas et la regarda d'un air songeur.

— Non.

— D'habitude tu ne portes pas tes conquêtes jusqu'au lit ?

— Je ne me souviens pas d'un autre exemple.

— Oh.

Ravie, Liyah sentit une douce chaleur se répandre dans tout son corps.

— Sayed...

Il jura à mi-voix.

— Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle, décontenancée.

Quelle gaffe avait-elle donc commise ?

— Redis-le.

— Quoi donc ?

Posant les mains de chaque côté de sa tête sur l’oreiller, il se pencha vers elle.

— Mon nom.

Son nom ? Interloquée, elle eut une hésitation avant de dire :

— Cheikh Say...

— Non. Juste mon prénom.

— Sayed.

Un éclair jaillit dans les yeux couleur café. Il captura de nouveau sa bouche dans un baiser encore plus passionné que les précédents, puis il s’allongea contre elle. Au contact de sa virilité pleinement éveillée, elle s’enflamma tout entière et ses cuisses s’écartèrent d’elles-mêmes. Il posa la main contre son sexe et pressa doucement les doigts en un geste possessif.

— Ceci est à moi.

— Oui...

— Pour toute la nuit, tu m’appartiens.

Sur ces mots, il referma les lèvres sur la pointe hérissée d’un de ses seins et l’aspira, le léchant et le mordillant tour à tour. Elle crut défaillir. Jamais elle n’aurait pu imaginer des sensations aussi intenses... Sans cesser d’honorer son sein il enfonça un doigt dans le cœur de sa féminité, déclenchant des sensations encore plus inouïes. N’y avait-il donc pas de limites au plaisir que cet homme pouvait lui donner ? Sous ses caresses expertes elle se sentait basculer dans un tourbillon inexorable qui menaçait de lui faire perdre la raison. Soudain il y eut comme une explosion au plus profond d’elle-même et elle s’abîma dans un gouffre de jouissance.

— Sayed ! cria-t-elle dans un long gémissement de plaisir.

Tandis que ses doigts accompagnaient et prolongeaient son plaisir, la bouche de Sayed quitta son sein et son regard plongea dans le sien.

— Tu es magnifique quand la passion t’emporte, *habibti*.

A ces mots, elle sentit son cœur se gonfler de joie. Oh bien sûr, elle ne se faisait pas d’illusions. Elle savait qu’elle n’était pas vraiment son amour. Mais il aurait pu l’appeler *aashitii*, ou utiliser n’importe quel terme d’affection beaucoup moins tendre.

Toujours parcourue d’ondes de volupté, elle murmura d’une voix languissante :

— Sayed.

Puis elle répéta son prénom. Encore et encore. Elle n’osait pas faire comme lui et utiliser un mot tendre. Et de toute façon, il aimait qu’elle l’appelle par son prénom. Alors pourquoi se priver ?

Prenant place entre ses cuisses, il l’embrassa tout en pressant son sexe dressé contre le cœur de sa féminité. Des frissons de plaisir et de désir mêlés coururent dans tout son corps, impatient de se joindre au sien. Mais tout à coup, il s’arracha à sa bouche en étouffant un juron.

— Il nous faut un préservatif.

— Un préservatif ? répéta-t-elle, l’esprit embrumé.

— Oui. Je suppose que tu n’en as pas... Ce n’est pas ta chambre et tu ne te promènes sûrement pas avec ce genre de chose dans ton uniforme...

Il jura de nouveau.

— Regarde dans le tiroir de la table de chevet, dit-elle en retrouvant un semblant de lucidité.

Il se figea.

— Tahira en avait demandé ?

— Non.

Prise d'une envie irrésistible de le reconforter, elle posa la main sur sa joue.

— C'est moi qui ai pris l'initiative. Vous étiez fiancés. Il semblait opportun de fournir ce genre d'article.

— Opportun ? Tout à fait déplacé tu veux dire, commenta-t-il en ouvrant le tiroir.

Quelques instants plus tard, il reprit place entre ses cuisses, muni d'un préservatif puisé dans la boîte qu'elle avait mise elle-même dans le tiroir.

— « Opportun » est peut-être le mot approprié après tout, reconnut-il avec un sourire gourmand.

Elle lui rendit son sourire et retint son souffle, impatiente de s'unir à lui.

— Ça va être ardent et rapide, annonça-t-il. Je suis trop excité.

— Ça me va.

Elle avait tellement envie qu'il éprouve à son tour le même plaisir qu'elle...

— Tu es trop parfaite, *habibti*.

— Non pas par...

Elle s'interrompit alors qu'il entra en elle. Malgré ce qu'il venait de dire, il faisait preuve d'une lenteur délibérée. Elle savourait la joie incroyable de l'accueillir en elle quand une douleur aiguë lui arracha un gémissement.

— C'est bon ? demanda-t-il en arabe.

— Oui.

Malgré la douleur c'était bon, en effet... Il se retira légèrement et elle protesta aussitôt.

— Non !

— Ne t'inquiète pas, je reste là, *ya ghazal*, répliqua-t-il en riant.

Sans doute ne devrait-elle pas être aussi touchée par ce nouveau mot tendre, se dit-elle confusément. Mais sa mère avait l'habitude de l'appeler « gazelle ». Elle affirmait qu'elle avait la grâce et la beauté de cet animal si souvent loué dans la poésie arabe.

Alors comment ne pas être bouleversée en entendant Sayed l'appeler « ma gazelle » ?

Il s'enfonça de nouveau. Le souffle coupé par la douleur, elle réprima de justesse un cri aigu. Tant pis si elle avait mal, mais elle ne supporterait pas qu'il renonce. A son grand soulagement, la douleur finit par s'estomper pour laisser place à un plaisir nouveau.

— Ça y est, tu t'es détendue, murmura-t-il.

— Oui...

— Tu es sûre que tu n'as pas connu toi aussi une longue période de chasteté ?

Elle secoua la tête.

— Pourtant, *habibti*, aucune femme n'est aussi tendue quand elle a une vie sexuelle régulière.

— J'ai envie de toi, éluda-t-elle.

— Je n'en doute pas.

Il s'enfonça plus profondément et elle fut envahie par des sensations délicieuses.

— Mais je reconnais que je suis heureux d'être le premier depuis un certain temps, ajouta-t-il. Cette nuit tu es toute à moi.

La gorge nouée, elle se contenta de hocher la tête. Et il était tout à elle...

— Prête ?

— Oui, répondit-elle d'une voix étranglée après une brève hésitation.

Prête à quoi ? N'étaient-ils pas déjà en train de faire l'amour ?

Il se retira presque entièrement et s'enfonça de nouveau en elle d'un coup de reins puissant.

Oh... Oui. Tandis qu'il accélérât peu à peu le rythme, un tourbillon de plaisir l'emporta, balayant tout sur son passage. Le raz-de-marée qui la submergea fut si puissant que son cri d'extase resta coincé dans sa gorge. Quelques secondes plus tard celui de Sayed déchira le silence.

Comblée, elle se laissa retomber sur les oreillers.

Il s'affaissa sur elle tout en parvenant à ne pas l'écraser de son poids.

— Je suis désolé, *ya ghazal*.

— Pourquoi ?

— C'était trop rapide.

— Mais fantastique.

Soudain prise d'un doute, elle demanda :

— Tu n'as pas trouvé ?

— Oh ! si, *habibti*. Mais si ça avait duré plus longtemps ç'aurait été époustouflant.

Déjà, elle sentait le sexe de Sayed durcir de nouveau en elle.

— Montre-moi, dit-elle en souriant.

Il ne se fit pas prier.

* * *

A son réveil, Sayed sentit un corps délicieusement souple et chaud lové contre le sien. Il ouvrit les yeux avec circonspection. Le soleil matinal inondait une chambre qui n'était pas la sienne.

La chambre de Tahira.

La mémoire lui revint brutalement. Tahira s'était enfuie avec un employé du palais. Il était venu dans cette suite pour noyer sa colère dans l'ouzo, et il y avait finalement passé la nuit la plus torride de sa vie. Heureusement, il n'avait jamais la gueule de bois, songea-t-il en tournant la tête vers Aaliyah. Son visage était masqué par le drap, dont dépassait juste sa chevelure brune. Couchée sur le côté, elle était blottie contre lui.

Situation tout à fait inhabituelle pour lui. Il n'avait jamais passé une nuit entière avec aucune de ses maîtresses. Et pourtant, il y avait longtemps qu'il n'avait pas aussi bien dormi. Malgré les problèmes qui l'attendaient suite à la trahison de Tahira. Sans doute était-ce dû à l'ouzo.

Il retira sa main de la hanche d'Aaliyah et elle poussa un petit soupir dans son sommeil. Malgré lui, il reposa la main sur sa hanche. Juste un instant encore. Sa peau était si douce. Dommage qu'il ne puisse pas se permettre de céder de nouveau au désir qu'elle lui inspirait... Même s'il avait pu rester encore une semaine à Londres comme prévu, coucher de nouveau avec elle serait une mauvaise idée. Mais de toute façon, il fallait qu'il rentre au Zeena Sahra au plus vite.

L'annulation du mariage avec Tahira allait avoir des conséquences politiques fâcheuses. Pour commencer, dans toute l'histoire du Zeena Sahra, aucun émir n'avait accédé au pouvoir sans être marié. Son père et lui allaient donc devoir trouver une autre fiancée appropriée. Et très rapidement, s'ils voulaient limiter le préjudice causé à l'image du pays.

Son père... Il aurait dû l'appeler hier soir. Il fallait le faire le plus tôt possible. Devait-il réveiller Aaliyah avant de partir ? Eviter la gêne du lendemain matin serait peut-être préférable pour elle comme pour lui.

Cependant, il ne pouvait pas prendre le risque d'être surpris regagnant subrepticement sa suite dans la même tenue qu'hier, sans aucun doute toute froissée.

A contrecœur, il s'écarta d'Aaliyah, s'assit au bord du lit et décrocha le téléphone. Il appela Yusuf, son garde du corps personnel, pour lui demander de lui apporter des vêtements propres.

— Tes parents ont téléphoné tous les deux hier, annonça Yusuf.

— Je suis sûr que tu as géré ça avec tact et assurance, comme à ton habitude.

En plus de ses fonctions de garde du corps, Yusuf réglait les problèmes trop délicats pour Duwad ou Abdullah-Hasiba. C'était la seule personne à savoir où Sayed avait passé la nuit. En fait, c'était lui qui lui avait suggéré de profiter du bar de la suite de Tahira.

— Absolument.

— Bien, commenta Sayed avec satisfaction.

A côté de lui, Aaliyah remua en grognant.

— Tu n'es pas seul ? demanda Yusuf.

— Non.

— Tu veux que je m'en occupe ?

Sayed se raidit.

Non, que son ami « s'occupe » d'Aaliyah comme il s'était occupé de certaines de ses maîtresses était inenvisageable...

— Non.

— Il faut qu'elle signe un accord de confidentialité.

— Elle ne dira rien, Yusuf. Ce n'est pas son genre.

Sayed réprima une moue de dérision. Etait-ce vraiment lui qui venait de dire ça ? Il n'avait plus accordé sa confiance aussi aveuglément depuis l'assassinat de son frère, des années auparavant. Cependant, il était certain de ne pas se tromper.

— Retiens-la jusqu'à mon arrivée.

— Tu as oublié qui est l'émir ?

La tête d'Aaliyah émergea brusquement de sous le drap et ses yeux verts fixèrent sur Sayed un regard surpris.

— Je n'oublie jamais mes devoirs envers vous, O, Emir, répliqua Yusuf d'un ton sarcastique.

— Ce n'est pas ton sens du devoir que je mets en doute.

« Juste ton empressement à suivre un ordre. » Mais leur amitié était si ancienne que Yusuf et lui n'en étaient plus au stade des ordres depuis longtemps, songea Sayed. Ils avaient grandi ensemble et ils étaient pratiquement comme des frères. Sayed avait été formé à diriger le Zeena Sahra et Yusuf à protéger la famille royale. Ils avaient un objectif commun, qui avait renforcé le lien qui les unissait depuis l'enfance.

— Réfléchis un peu, Sayed. Si elle n'est plus là quand j'arrive, je serai obligé d'en référer à Omar.

Sayed ne prit pas la peine de faire remarquer qu'aucun nom n'avait été mentionné. Même si son garde du corps n'avait pas eu une conscience aiguë de son attirance pour Aaliyah Amari, découvrir l'identité de la femme avec qui il avait passé la nuit serait un jeu d'enfant pour l'équipe de sécurité...

— C'est ce que tu veux ? insista Yusuf.

Mettre Aaliyah entre les griffes du médiateur de son père ? Hors de question !

— C'est inacceptable.

— Comme tu dis.

Sayed réprima un soupir. Inutile d'essayer de fléchir Yusuf. Son rôle était de le protéger, y compris contre lui-même. Il ne le laisserait pas prendre le moindre risque.

— A tout à l'heure.

— A vos ordres, Emir.

Agacé par le ton de nouveau sarcastique de son ami, Sayed raccrocha.

Il se tourna vers Aaliyah. Elle avait reculé jusqu'à l'autre bout du lit. Les cheveux ébouriffés, elle était assise, adossée aux oreillers, le drap remonté sur la poitrine. Sans doute n'en était-elle pas consciente, mais ce dernier soulignait ses courbes féminines plus qu'il ne les dissimulait... Mais mieux valait ne pas s'attarder sur ce détail et aborder sans attendre le sujet qu'il préférerait éviter.

— Mon garde du corps insiste pour que tu signes un accord de confidentialité.

Aaliyah hocha la tête, puis elle pressa la main qui ne tenait pas le drap contre sa tempe et ferma les yeux.

— Ça ne te dérange pas ?

— Non, répondit-elle dans un souffle. Mais tu veux bien arrêter de crier, s'il te plaît ?

— De crier ? Tu as mal à la tête ? C'est l'alcool ?

Elle rouvrit les yeux et le foudroya du regard.

— Quel esprit de déduction...

Alors qu'il aurait juré que rien ne pourrait le dérider en cette journée où il devrait affronter la crise politique la plus grave de son existence, il pouffa.

7.

Les yeux émeraude d'Aaliyah lancèrent des étincelles.

Sayed rit de plus belle.

— Tu es une vraie bouffée d'air frais !

— Pourquoi ? Personne d'autre ne te lance des regards noirs ?

— C'est extrêmement rare.

Il se leva, entièrement nu et parfaitement à l'aise.

— Viens. Tu vas prendre ta douche la première. Ça va te faire du bien.

Elle le regarda comme s'il avait perdu la raison.

— J'attendrai que tu sois parti.

— Ne sois pas ridicule, dit-il en inspectant les tiroirs de la commode. Y a-t-il des antalgiques quelque part dans cette suite ?

— Ta fiancée... la princesse avait demandé une réserve d'ibuprofène. Il est dans l'armoire à pharmacie, dans la salle de bains.

— Ce n'est pas une princesse. Son père est un cheikh très influent, mais il n'a pas de sang royal. Et à présent, elle est juste « Mme Employé du Palais », ajouta Sayed avant de disparaître dans la salle de bains.

— On dirait que tu es un peu amer.

Revenant avec deux comprimés dans une main et un verre d'eau dans l'autre, il haussa les épaules.

— Elle a choisi sa vie, il ne lui reste qu'à la vivre.

Et il y avait des chances pour que la fille choyée d'un cheikh influent ait du mal à s'adapter à une existence plus modeste.

— L'amour compense le manque d'argent.

— C'est une vision des choses séduisante, mais pas très réaliste, objecta-t-il en tendant à Aaliyah le verre et les comprimés.

— Ma mère et moi nous étions loin de vivre dans le luxe, mais je n'ai jamais douté de son amour et ça compensait tout le reste.

— C'était certainement une femme fantastique, commenta-t-il avec sincérité.

Après tout, Mme Amari avait élevé Aaliyah.

— Oui, en effet.

La tristesse se peignit sur le visage d'Aaliyah et elle avala les comprimés en détournant les yeux. Quand elle lui rendit le verre, il secoua la tête.

— Bois toute l'eau. Ça te fera du bien.

— Je ne pense pas pouvoir.

— Bois à petites gorgées.

Elle soupira.

— Ce n'était pas l'alcool, n'est-ce pas ? Tu es autoritaire en permanence.

— C'est inhérent à ma qualité de prince héritier.

Il réprima à grand-peine l'envie de rire. Nul doute qu'elle n'apprécierait pas... Elle vida le verre et le posa sur la table de chevet.

— Bien. Maintenant, va prendre ta douche.

Si le timing était bon, elle devrait être dans la salle de bains quand Yusuf arriverait. Pourquoi éprouvait-il le besoin de la protéger ? Il n'en avait aucune idée. Mais elle serait sans aucun doute très embarrassée de se retrouver devant son garde du corps et il voulait lui éviter ça. Elle semblait suffisamment déstabilisée par sa propre présence...

Crispant les doigts sur le drap, elle prit un air buté.

— Je vais attendre.

— Je n'ai pas l'habitude qu'on discute mes instructions.

— Pauvre petit. Je suis sûre que tu y survivras.

— Tu n'étais pas aussi pudique cette nuit.

Elle le foudroya du regard.

— J'étais ivre.

— Tu m'as affirmé le contraire.

— J'avais envie que tu me fasses l'amour.

— Tu étais donc suffisamment lucide pour savoir ce que tu voulais, dit-il avec soulagement.

— Bien sûr, je ne suis pas une gamine.

Il tira sur le drap.

— Tu es sûre ? Je trouve un peu infantile ton refus obstiné de te lever. Après cette nuit.

Les joues d'Aaliyah s'enflammèrent, mais elle releva le menton.

— Très bien. Passe-moi un des peignoirs de l'hôtel qui se trouvent dans le dressing.

— Je t'assure que j'ai tout vu cette nuit.

Pourquoi ne pouvait-il s'empêcher de la taquiner ? se demanda-t-il avec perplexité.

— Ce n'est pas pareil.

— Tu as raison. Nous ne pouvons pas nous offrir le luxe de profiter de notre nudité et de la réaction inévitable qu'elle provoque.

D'un geste désinvolte, il indiqua son érection naissante.

— Sayed !

— Quoi ? Tu ne vas pas me dire que tu n'as pas aimé faire l'amour.

— Arrête d'en parler !

— Mais pourquoi ? demanda-t-il, sincèrement interloqué. C'était fabuleux.

Sans lâcher le drap, elle se leva d'un bond et s'enveloppa dedans avant qu'il ait le temps d'apercevoir grand-chose d'autre qu'un éclair de peau couleur miel. Il expira lentement.

— Tu es vraiment splendide.

Les joues rouges d'Aaliyah devinrent cramoisies. Elle traversa la chambre en trombe jusqu'au dressing, où elle enfila un peignoir avant de gagner la salle de bains d'une démarche altière.

Il la suivit des yeux jusqu'à ce que la porte de la salle de bains se referme derrière elle, puis il entendit le bruit du verrou. Incroyable... Aucune femme de son entourage ne réagirait comme elle le faisait, songea-t-il avec un pincement au cœur inexplicable.

Des coups frappés à la porte le tirèrent de ses pensées et il gagna le dressing pour enfiler l'autre peignoir avant d'ouvrir à Yusuf.

— Pose mes vêtements dans la chambre et l'accord sur le bureau. Elle a accepté de le signer.

— Parfait.

— Et elle n'a émis aucune objection.

— Tant mieux, Mlle Amari est apparemment une femme de principes.

— Je te l'avais dit.

Yusuf gagna la chambre. Quelques secondes plus tard un juron particulièrement grossier retentit et il reparut, l'air atterré.

— Dis-moi que les préservatifs sont dans la poubelle de la salle de bains, s'il te plaît.

Sayed crispa la mâchoire. Il avait l'habitude de l'omniprésence de l'équipe de sécurité dans sa vie, mais là ça dépassait les bornes. Oui, les préservatifs étaient dans la poubelle de la salle de bains. Pour qui le prenait Yusuf ? Il n'était pas complètement stupide !

— Tu t'oublies, Yusuf.

— C'est plutôt toi qui perds la tête, « Emir ».

— De quoi parles-tu ?

En même temps qu'il posait cette question, Sayed fut assailli par le doute. La dernière fois qu'ils avaient fait l'amour Liyah et lui, c'était comme dans un rêve. Des caresses délicieuses, puis deux corps qui se frôlaient dans l'obscurité, se rejoignaient et s'unissaient avec une nonchalance exquise, avant de glisser de nouveau dans un sommeil paisible... Il fut envahi par un grand froid.

Ce n'était pas un rêve et il n'avait pas utilisé de préservatif.

— Je doute très sincèrement que tu aies développé un goût soudain pour le sexe violent. Par conséquent, il n'y a qu'une explication aux taches de sang sur les draps. Mlle Amari était vierge.

De quoi parlait Yusuf ? Parce qu'il était furieux contre lui-même, Sayed demanda d'un ton plus vif qu'il ne l'aurait voulu :

— Quel sang ?

— Des traces légères, situées en un unique point stratégique du drap de dessous.

Ignorant momentanément le problème du préservatif, Sayed se précipita dans la chambre. Les traces de sang révélatrices lui sautèrent aux yeux. Comment avaient-elles pu lui échapper ce matin ? Comment ? Il était trop occupé à regarder Aaliyah, voilà tout. Rien d'autre n'avait attiré son attention.

— Elle doit les avoir depuis ce matin.

Ce qui expliquait sa pudeur soudaine...

— Ses règles ? demanda Yusuf avec un regard dubitatif sur les taches.

— Quoi d'autre ? De toute façon, nous avons utilisé des préservatifs judicieusement fournis par l'hôtel.

Sauf une fois. Et il ne pouvait pas ne pas le reconnaître...

— Comment as-tu pu être aussi inconscient ? s'exclama Yusuf avec un effarement flagrant.

Sayed secoua la tête. Impossible de l'expliquer. Il n'arrivait pas à y croire lui-même...

— Je croyais faire un rêve, mais ça n'en était pas un.

— Tu as été réveillé par des caresses ?

Sayed soupira. Il n'avait aucune envie de répondre à des questions aussi intimes. Malheureusement, sa qualité de prince héritier lui imposait de donner à Yusuf des détails qu'il n'envisagerait jamais de partager avec quiconque en d'autres circonstances.

— Oui.

Yusuf ne fit aucun commentaire. C'était inutile. Son expression était suffisamment éloquente.

Sayed serra les dents. Son ami et garde du corps pensait qu'il venait de tomber dans un piège vieux comme le monde. Et que ce piège lui avait été tendu par une vierge.

* * *

Liyah resta sous la douche plus longtemps qu'à l'accoutumée. Bien qu'elle soit seule pour les voir, elle ne put s'empêcher de rougir en nettoyant le sang qui avait coulé sur ses cuisses. Comment avait-elle pu faire preuve d'un tel abandon avec Sayed ? Dire que la dernière fois qu'ils avaient fait l'amour c'était elle qui l'avait réveillé par des caresses...

Elle ne regrettait rien. Comment le pourrait-elle ? Elle avait vécu avec lui l'expérience la plus extraordinaire de sa vie. Bien sûr, le whisky l'avait sans doute un peu aidée à perdre ses inhibitions. Mais la découverte éblouie de sa sensualité, c'était à Sayed qu'elle la devait. Sayed, l'homme. Pas l'émir.

Malheureusement, ce matin elle ne s'était pas réveillée auprès de Sayed, mais de Cheikh Sayed ben Falah al Zeena, émir du Zeena Sahra...

Mais elle ne pouvait pas se cacher éternellement dans la salle de bains. Elle sortit de la douche, s'essuya et enveloppa ses cheveux dans une serviette. Après avoir remis le peignoir, elle prit une profonde inspiration et ouvrit la porte.

En face d'elle il n'y avait pas un seul homme mais deux.

Le visage de Sayed exprimait une méfiance étrange...

L'autre homme était Yusuf, le garde du corps qui avait lâché un juron retentissant le jour où Sayed l'avait attirée dans l'ascenseur. Aujourd'hui il ne semblait pas de meilleure humeur. Pourquoi dardait-il sur elle ce regard noir ?

— Je suis désolée d'être restée aussi longtemps dans la salle de bains, déclara-t-elle au comble de la confusion.

— Aaliyah, as-tu besoin que Yusuf aille te chercher des serviettes ?

— Des serviettes ?

De quoi parlait-il ?

— Des serviettes périodiques.

Elle ouvrit de grands yeux. Aurait-elle raté un épisode ? Pourquoi cette proposition ?

— Non.

— Il ne faut surtout pas vous sentir embarrassée, mademoiselle Amari, intervint Yusuf. Si vous en avez besoin, ça ne me dérange pas du tout d'aller en chercher.

— Je n'aurai pas mes règles avant deux semaines, lâcha-t-elle, extrêmement mal à l'aise.

Comment se comportaient les maîtresses précédentes de Sayed ? Pour sa part, elle trouvait tout à fait incongru de parler d'une chose aussi personnelle avec lui, surtout devant un étranger !

— Tu étais vierge, lança Sayed d'un ton accusateur, comme si c'était un crime de lèse-majesté.

Déstabilisée, elle eut un mouvement de recul et se cogna à l'embrasement de la porte.

— Quel est le problème ?

Peut-être avait-il été déçu sexuellement. Mais vu ses réactions tout au long de la nuit, ça paraissait improbable.

— Tu as laissé entendre que tu avais une vie sexuelle.

— Quand ?

Et une fois de plus, quelle importance ?

— Quand je t'ai dit que trois ans sans relations sexuelles c'était long, tu as affirmé que tu étais mal placée pour en juger.

— Bien sûr, puisque moi je n'avais jamais eu de relations sexuelles, répliqua-t-elle avec une pointe d'exaspération.

De quoi se mêlait-il ? Sa virginité n'appartenait qu'à elle. Si elle avait décidé de la perdre, sans publier une annonce au préalable, c'était son droit.

— C'était à moi et à moi seule de décider ce que je voulais faire de ma virginité.

— Tu veux dire que tu avais prémédité de la perdre ?

— Bien sûr que non.

Qu'avait-il ce matin ? C'était pourtant elle qui avait la gueule de bois...

— C'est toi qui es arrivé dans la suite alors que j'y étais déjà. Je n'avais rien prémédité du tout.

— Je venais là parce que j'avais besoin de m'isoler.

— Mais ma présence n'a pas eu l'air de te contrarier.

— Le problème n'est pas là, objecta Sayed d'un ton glacial.

— Ah bon ? De toute façon, la discussion concernant ma virginité est close.

— Mademoiselle Amari ?

Elle se tourna vers Yusuf avec un air de défi.

— Oui ?

— Vous prenez la pilule ?

— Non.

Pourquoi la prendrait-elle alors qu'hier encore elle était vierge ?

— Cela ne vous a pas empêchée de déclencher des relations sexuelles sans préservatif.

Malgré son embarras, elle resta impassible.

— Nous avons utilisé des préservatifs.

— Pas la dernière fois, intervint Sayed.

— Pardon ? C'est faux. Tu as mis un préservatif chaque fois...

— Tu m'as réveillé et c'était comme un rêve, coupa-t-il d'un ton réprobateur.

— Cette conversation est extrêmement gênante. Je ne sais pas comment vous avez été élevés, mais ma mère trouvait inconvenant de parler de ce genre de choses.

— « Ce genre de choses » désigne le sexe ou bien de vous servir de votre corps pour piéger un homme ? demanda Yusuf d'un ton narquois.

Liyah regarda tour à tour les deux hommes, tandis que son embarras était balayé par la colère.

— Piéger un homme ?

— Comment appelleriez-vous ça ?

— Une erreur. Commise à deux, souigna-t-elle en s'adressant à Sayed.

— Une erreur très opportune, commenta Yusuf.

Elle le foudroya du regard, mais elle n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche pour lui répondre. Sayed la devança.

— Ça suffit, Yusuf. Tu vas présenter tes excuses à Mlle Amari pour cette accusation. Et de mon côté je vais lui présenter les miennes pour t'avoir laissé faire. Comme elle vient de le dire, cette erreur a été commise à deux, même si ma responsabilité est plus grande que la sienne, étant donné son inexpérience.

Les excuses de Sayed, manifestement sincères, calmèrent la colère de Liyah, mais ne réduisirent pas son embarras.

— Excuses acceptées. Et maintenant, puis-je signer cet accord de confidentialité ? Je voudrais m'en aller.

Elle n'avait qu'une hâte. Quitter cette suite, l'émir et son garde du corps. Même si elle ne devait plus jamais revoir Sayed.

— Malheureusement, ce n'est plus si simple, objecta Sayed, la mine sombre.

— Pourquoi ?

— Il est possible que tu sois enceinte.

Elle plissa le front.

— Les risques ne sont-ils pas minimes ?

— Étant donné le point où tu en es de ton cycle, non.

— Mais...

Elle s'interrompit. Elle aimerait lui démontrer qu'il avait tort, mais c'était impossible. Son estomac se noua. L'idée qu'elle allait peut-être suivre les traces de sa mère, à cause d'une seule nuit d'imprudence, était terrifiante.

— Pourrions-nous arrêter de parler de ça ?

— Tu sembles décidément très prude.

— Parce que je n'ai pas envie de parler de ça ?

— Les erreurs de la nuit dernière ne peuvent pas être ignorées.

Elle eut un pincement au cœur, tandis que tout espoir de garder un souvenir ému de cette nuit s'évanouissait.

— Je ne parle pas de sexe.

— Jamais ?

— Non.

— Même avec tes amis ?

— J'étais une boursière entourée d'étudiantes qui roulaient en BM et qui portaient des diamants. J'avais très peu d'amies et aucune avec qui j'aurais eu envie d'aborder un sujet aussi tabou.

— Le sexe est un sujet tabou ?

— Oui, et c'est précisément la raison pour laquelle j'aimerais que nous arrêtions d'en parler.

— Pourtant, la nuit dernière...

Elle soupira.

— L'alcool est apparemment très efficace pour réduire mes inhibitions.

— Les préservatifs ne sont pas aussi sûrs que la pilule, déclara Yusuf, visiblement déterminé à poursuivre la discussion.

La mine de Sayed s'assombrit encore.

— Je crois que l'accord de confidentialité vient subitement de devenir le cadet de nos soucis, *habibti*.

— Ne m'appelle pas comme ça.

Ce terme appartenait à des moments qui semblaient déjà très lointains. Il n'avait plus sa place dans cette journée qui commençait de manière aussi cauchemardesque...

Yusuf soupira.

— Mademoiselle Amari, il faut regarder la réalité en face. Il est possible que vous soyez enceinte du prochain prince héritier du Zeena Sahra.

— Non !

Une bouffée de panique assaillit Liyah. Pivotant sur elle-même, elle courut se réfugier dans la salle de bains et verrouilla la porte. Elle « ne pouvait pas » être enceinte ! Parcourue de tremblements, elle était au bord de la nausée. Elle n'était pas sa mère. Elle avait travaillé dur pour se construire une vie qui ferait la fierté de sa mère. Hena serait catastrophée par le tour que prenait la situation. Et le fait qu'elle ne soit plus là pour assister à sa disgrâce n'était pas une consolation. Elle n'avait plus personne pour la conseiller, la soutenir ni même la sermonner... Non, ce n'était pas possible. Ça ne pouvait pas lui arriver.

Elle déverrouilla la porte et se précipita dans la chambre.

— Je ne suis pas enceinte. Vous m'entendez ? « Je ne veux pas être enceinte ! »

Sayed écarquilla les yeux, puis il la regarda d'un air compatissant qui la hérissa.

— Aaliyah, je suis sûr que tu ne le penses pas vraiment.

— Je n'ai jamais voulu te tendre un piège !

— Je te crois. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Quoi, alors ?

— Mettrais-tu fin volontairement à l'existence de notre enfant ?

Elle chancela, de nouveau au bord de la nausée. Comment répondre à cela ? Non, bien sûr, elle ne mettrait jamais fin volontairement à l'existence d'un enfant. Elle avait grandi avec la certitude que son père ne voulait pas d'elle, malgré tous les efforts de Hena pour la convaincre du contraire. Elle ne pourrait jamais rejeter son propre enfant. Même avant qu'il naisse. Cependant, il y avait une autre vérité qu'elle ne pouvait pas ignorer.

— Je ne veux pas être enceinte.

Et tant pis si ces deux positions semblaient contradictoires. Dans son esprit, elles n'avaient rien à voir l'une avec l'autre.

Si elle était enceinte, elle en prendrait son parti et le bien de son enfant passerait avant tout le reste. Mais elle « ne voulait pas » être enceinte.

— Pourquoi est-elle morte ? demanda-t-elle sans s'adresser à personne en particulier.

Elle aurait tellement aimé pouvoir parler une dernière fois avec sa mère...

Sayed posa la main sur son bras.

— Je sais qu'elle te manque, mais ta mère n'a pas décidé de te quitter, *ya ghazal*.

Liyah tressaillit. Tout à son désarroi, elle ne s'était pas aperçue qu'il était aussi près d'elle. Elle leva les yeux vers lui. Pourquoi ses paroles, sa présence même, étaient-elles aussi réconfortantes ? Ce n'était pas normal...

— Tout est si dur depuis qu'elle est partie. Tout.

— Ça va aller.

En proie à une détresse accablante, elle secoua la tête.

— Non. Les Amari penseront qu'ils ont eu raison de me rejeter. Ils me prendront mon bébé. Elle grandira sans son père, comme moi.

Les pensées tourbillonnaient dans son esprit, se chevauchant les unes les autres et lui donnant le vertige.

— Mais ne l'accuse jamais de vouloir te faire chanter, poursuivit-elle d'un ton véhément. Ne prétends jamais ne pas te souvenir de moi. Tu n'es pas obligé de la reconnaître, mais tu ne la traiteras jamais comme une moins que rien. Tu m'entends ?

8.

— Il vaudrait peut-être mieux que j'aie cherché Abdullah-Hasiba, suggéra Yusuf.

Liyah se tourna vivement vers lui.

— Non. C'est mon problème.

Son problème. Ça ne regardait personne d'autre. Elle était seule, à présent. Liyah avait conscience que ses nerfs étaient en train de craquer, mais elle n'y pouvait rien. Sa capacité à réprimer ses sentiments et à afficher un calme imperturbable l'avait désertée. Yusuf regarda Sayed d'un air interrogateur. Ce dernier l'ignora et s'avança vers elle, l'obligeant à reculer jusqu'à ce qu'elle ait le dos contre le mur. Elle aurait dû se sentir piégée, mais curieusement les battements de son cœur ralentirent et sa respiration s'apaisa. Posant les mains sur ses joues, il plongea son regard dans le sien.

— Ecoute-moi, *ya ghaliyah ghazal*. Si tu portes mon enfant, nous ferons face ensemble. Tu n'es pas seule.

Elle sentit son cœur se serrer. Si seulement c'était vrai... Il l'appelait sa précieuse gazelle, mais elle n'était pas à lui et il ne la considérait pas comme précieuse. Peu importait qu'elle lui plaise. Les femmes qui ne venaient pas d'une famille riche ou royale, les femmes comme elle, qui travaillaient pour gagner leur vie, n'appartenaient pas à son monde. Elle réprima un rire amer.

— Tu ne me trouves même pas digne d'une liaison. Tu ne vas pas élever un enfant avec moi.

Et de toute façon, à quoi rimait cette discussion ? Elle n'était pas enceinte. Elle ne pouvait pas l'être.

Sayed soupira.

— Nous avons déjà eu cette conversation. Je t'ai dit que la différence entre nos deux mondes était juste une réalité, qui n'impliquait aucun jugement de valeur.

— Bien sûr. « Mme Employé du Palais », tu te souviens ?

Il eut un petit rire étouffé.

— Il me semble qu'après sa trahison, je peux me permettre quelques piques.

— Sans doute.

— Promets-moi juste une chose. Nous prendrons les choses au jour le jour... ensemble.

Comment pourrait-elle faire une telle promesse ? Comment pourrait-elle y croire ?

— Promets-moi, *habibti*.

— Tu m'as appelée comme ça délibérément.

— Tout ce que je fais, je le fais délibérément.

— Me prendre ma virginité, tu ne l'as pas fait délibérément.

Il pouffa.

— Non, mais coucher avec toi, oui.

— Tu étais ivre.

— Non.

— Oh.

— Et toi ? Étais-tu trop ivre pour savoir ce que tu faisais. Dis-moi la vérité.

— Non. Je te l'ai déjà dit.

— Alors, nous allons tous les deux accepter les conséquences des choix que nous avons faits, en toute lucidité.

Elle hocha la tête.

— Ensemble, ajouta-t-il.

— Pour l'instant.

— Tant que nous ne serons pas fixés.

Elle le dévisagea. Au fond de son regard, on n'y lisait rien d'autre que de la sincérité et de la détermination.

— D'accord.

Il sourit.

— Bien. C'est un début.

Yusuf s'éclaircit la voix.

— Il faudrait envisager de se procurer la pilule du lendemain.

Sayed se tourna vers lui.

— Non.

— Ce n'est pas...

— Une option, coupa Sayed d'un ton sans réplique.

— Ça pourrait être une solution, intervint Liyah.

Elle avait lu un article sur les différents types de pilules du lendemain.

— Si c'est celle qui n'interrompt pas la grossesse, mais se contente de la prévenir.

— Comment peux-tu savoir ça si tu n'oses pas parler de sexe ? demanda Sayed en se tournant vers elle.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je lis, figure-toi. Je suis inexpérimentée. Pas inculte.

— Parle-moi de cette pilule.

— Il y en a plusieurs types, mais je pense... j'espère... que celle dont parle Yusuf est sûre. Si je suis déjà enceinte, elle ne sera pas nuisible pour le bébé. Ni pour moi.

Elle ne pouvait pas croire qu'elle était enceinte, mais elle n'était pas non plus pour la politique de l'autruche. Elle ne cacherait pas sa tête dans le sable. Même si c'était très tentant.

— Ce n'est certainement pas efficace à cent pour cent, commenta Sayed.

— Non, en effet.

— Je vais m'adresser à la clinique la plus proche pour obtenir la pilule.

— Non, répliquèrent Sayed et Yusuf à l'unisson.

— Pourquoi pas ?

— Trop risqué, répondit Yusuf.

— Pourquoi ?

— Nous ne pouvons pas prendre le risque d'alerter la presse, surtout après le scandale causé par la défection de Tahira, expliqua Sayed.

— Je comprends.

— Si le destin a décidé que tu devais porter mon enfant, nous nous efforcerons de faire face à la situation avec courage et dignité, mais tant que nous ne sommes pas fixés nous devons rester sur nos gardes.

— Tu parles comme si nous étions en guerre.

— La vie est une sorte de guerre au cours de laquelle il faut faire des choix, Aaliyah. La nuit dernière nous n'avons pas fait le bon, mais ça ne veut pas dire que ce matin nous devons prendre des décisions irréfléchies.

— Nous considérerons les options et nous assumons nos responsabilités, résuma Liyah.

Une ligne de conduite qu'elle ne pouvait qu'approuver. Et c'était une chance que Sayed partage son point de vue. Sayed n'était pas un Gene Chatsfield.

— Absolument, approuva-t-il avec une satisfaction manifeste. Cependant certaines responsabilités exigent des réactions plus immédiates que d'autres.

— Que veux-tu dire ?

— Il faut que je rentre au Zeena Sahra. La fuite de Tahira va avoir de lourdes conséquences pour notre pays.

A ces mots, Liyah sentit un étau se refermer sur sa poitrine. Pourquoi était-elle aussi désemparée à l'idée qu'il partait ? S'efforçant de faire bonne figure, elle hochait la tête.

— Je comprends.

— Bien. C'est un heureux hasard que tu aies déjà pris la décision de quitter ton travail. Cependant, tu ne pourras pas effectuer ton préavis.

— Pourquoi donc ?

— Tu ne m'écoutes pas : je viens de te dire que nous devons partir pour le Zeena Sahra immédiatement.

— Tu as dit que « tu » devais partir.

— Tu dois venir avec moi.

— Pourquoi ?

— Tu es peut-être enceinte de moi.

— Mais nous n'en savons rien.

— Et jusqu'à ce que nous en ayons le cœur net, tu resteras sous ma protection.

— Mais...

— Allons, ne me dis pas que tu n'as pas envie de visiter le pays natal de ta mère.

— Si, mais pas dans ces circonstances.

— Les circonstances sont ce que nous en faisons. Allez, il est temps de nous préparer pour le voyage.

— Je n'ai pas dit que je venais.

— Mais tu vas venir.

Sayed eut un sourire charmeur.

— Quel meilleur guide pour te faire apprécier la magie du Zeena Sahra que son émir ?

Tandis que le jet roulait sur la piste, Liyah songeait à l'efficacité des employés de Sayed. C'était moins perturbant que de réfléchir aux raisons pour lesquelles elle se trouvait à bord de cet avion. Le temps qu'elle explique à la gouvernante générale qu'un imprévu indépendant de sa volonté l'obligeait à quitter Londres de toute urgence, ils avaient payé le loyer de sa chambre meublée, emballé ses affaires et les avaient transférées à bord du jet de Sayed. Elle n'avait pratiquement apporté que des vêtements des Etats-Unis, mais tout de même... Toute cette agitation juste au cas où elle serait enceinte de Sayed ! Heureusement, la gouvernante générale avait été beaucoup plus compréhensive qu'elle ne s'y attendait. Mme Miller lui avait dit que connaissant sa conscience professionnelle, elle savait que si elle partait c'était parce qu'elle n'avait pas le choix.

— Mon homologue à San Francisco et vos précédents employeurs n'avaient que des compliments à faire à votre sujet, mademoiselle Amari.

Ce commentaire élogieux, venant d'une femme elle-même très professionnelle, avait mis du baume au cœur de Liyah après les accusations de son père. Cependant, elle s'était également sentie coupable. Parce qu'elle n'avait pas dit toute la vérité et que si elle était obligée de partir c'était justement à cause de sa conduite irresponsable. Quelques instants après le décollage, le pilote annonça qu'ils avaient atteint leur altitude de croisière et qu'il était donc possible de se déplacer dans la cabine ou d'utiliser des appareils électroniques.

— Je ne m'attendais pas à entendre cette annonce à bord d'un jet privé, dit-elle à Sayed, assis à côté d'elle.

— La réglementation aérienne est applicable à tous les types d'appareils.

La réponse ne venait pas de Sayed, mais de Yusuf, qui s'était levé et se trouvait dans l'allée à côté de leurs sièges. Il était installé à l'avant de la cabine avec le reste de l'équipe de sécurité. Quatre hommes, assis à une table où ils jouaient aux cartes depuis la fermeture des portes juste avant le décollage. Excepté le steward, il n'y avait personne d'autre dans la spacieuse cabine. De toute évidence, Sayed prenait des précautions pour que sa présence à bord reste confidentielle. Heureusement, son attitude à son égard était trop respectueuse pour qu'elle ait l'impression d'être son secret honteux. Et puis, elle comprenait son souci de discrétion. Pour l'instant. Elle n'était pas Hena Amari. Elle n'était pas prête à s'effacer et à rester dans l'ombre pour éviter à l'homme avec qui elle avait couché d'assumer ses responsabilités.

A côté d'elle, Sayed avait étalé des papiers sur la table. Apparemment des articles de presse. La plupart comportaient des photos de Tahira en compagnie d'un homme au physique ordinaire. Bien qu'encore jeune, il commençait visiblement à perdre ses cheveux. Ses yeux étaient bordés de pattes-d'oie, mais son regard semblait doux. A vrai dire, elle pouvait comprendre qu'une femme préfère cet homme à un fiancé qui n'avait jamais manifesté la moindre attirance pour elle. Tahira était très belle, mais elle semblait surtout extrêmement jeune et encore plus innocente qu'elle l'était elle-même, la veille encore.

Remarquant son intérêt pour les articles, Sayed commenta :

— Mon ex-fiancée et son « employé ».

— Il va falloir que tu arrêtes de mettre l'accent sur sa position sociale, si tu ne veux pas être critiqué pour tes préjugés de classe dans les médias.

— Mlle Amari a raison, approuva Yusuf.

— Tu n'es pas mon conseiller en communication, lui rappela sèchement Sayed.

Sans prendre la peine de répondre, Yusuf lui tendit une petite boîte en carton.

— Ce dont nous avons convenu.

— Merci, répliqua Sayed en la prenant.

Yusuf regagna son siège.

— Quel est son taux d'efficacité exact ? demanda Liyah, les yeux fixés sur la boîte.

La pilule du lendemain... Mais pourquoi ne se souvenait-elle plus de ce détail ?

— D'après le Dr Batsmati, entre quatre-vingts et quatre-vingt-quinze pour cent.

— Mais alors, qu'est-ce que je fais dans cet avion ? J'aurais très bien pu la prendre à Londres.

— Cinq à vingt pour cent d'échec, ce n'est pas négligeable.

Sayed fit signe au steward d'apporter un verre d'eau. Une fois servie, Liyah se surprit à ouvrir la boîte avec réticence. Que lui arrivait-il ? Il était pourtant évident qu'elle devait prendre cette pilule. Elle n'avait pas prévu d'avoir un enfant pour l'instant. Si elle était enceinte elle ferait face comme sa mère, mais ça ne voulait pas dire qu'elle rêvait d'élever un enfant seule. Oui, mais Sayed avait exclu cette option... En fait, son cœur n'était pas tout à fait d'accord avec sa raison. Il lui disait d'oublier la pilule. N'avait-elle pas pensé, en apprenant la fuite de Tahira, qu'aucune femme sensée ne renoncerait à se marier avec un homme comme Sayed ? Certes. Mais aucune femme ayant de la dignité ne s'abaîsserait à le piéger.

— Dans ta main, elle n'a aucune efficacité, plaisanta Sayed.

— Chut...

— C'est juste une pilule. Tu n'as aucune raison d'être gênée.

— Mais tu sais bien quel genre de pilule, murmura-t-elle.

A son grand dam, une lueur malicieuse s'alluma dans les yeux couleur café.

— Oui, je sais.

— Je ne comprends pas comment tu peux plaisanter à propos de...

Elle s'interrompt, cherchant un mot qui ne risque pas d'accroître son embarras.

— Sexe ? suggéra Sayed d'un air faussement innocent.

Elle le foudroya du regard.

— Tu es zeena sahrien, tu devrais comprendre quelle éducation j'ai reçue. Maman m'a élevée dans l'idée qu'une femme devait à tout prix rester chaste jusqu'au mariage.

— Ce n'est pas le choix que tu as fait.

— Je ne suis pas sûre que je me marierai un jour. Je suis trop timide avec les hommes.

— Vraiment ?

— La plupart des hommes. Mais je reconnais que toi plus l'alcool ça fait un mélange détonnant.

— J'aimerais penser que l'alcool était superflu.

— Il le serait sans doute maintenant.

Pourquoi ne pouvait-elle s'empêcher d'être d'une franchise absolue avec lui ? se demanda-t-elle avant d'ajouter :

— Mais cette nuit ? Il a joué son rôle.

— Pourtant, tu m'as assuré que tu avais décidé de faire l'amour avec moi en toute lucidité.

— Et c'est vrai. L'alcool a simplement fait tomber mes inhibitions habituelles.

— Je suis sûr que tu seras moins inhibée avec les hommes à l'avenir, laissa-t-il tomber d'une voix sombre.

Comme si cette idée ne le réjouissait pas. Mais peut-être était-ce un effet de son imagination...

— Ma mère n'a plus fréquenté aucun homme après mon père.

— Mais elle t'avait, toi.

— Et une famille qui l'a rejetée. Moi, au moins, il ne me reste personne qui puisse me rejeter.

— C'est une pensée plutôt morbide.

— Excuse-moi.

— Je te rejetterai si ça peut te reconforter.

— C'est trop gentil.

Avec stupeur, Liyah constata qu'elle souriait. Elle aimait plaisanter avec lui. Ce qui était effrayant, à vrai dire...

Soudain déterminée à écouter sa raison plutôt que son cœur, elle prit une profonde inspiration et avala la pilule.

9.

Liyah avait besoin d'aller aux toilettes, mais elle n'osait pas déranger Sayed qui travaillait sur son ordinateur portable. Elle prit un magazine dans la poche latérale de son siège et le posa sur la table. Avec un peu de chance, les derniers potins sur la vie des gens riches et célèbres lui feraient oublier son envie pressante. Elle feuilleta le magazine en vain. Rien ne retenait son attention. Se balancer légèrement d'une fesse sur l'autre la soulageait en peu, mais bientôt elle serait obligée de déranger Sayed... Il cessa brusquement de pianoter et se pencha vers elle.

— Ça va, *habibti* ?

— Oui... c'est juste que...

Elle n'aimait pas plus parler de ce genre de besoins physiologiques que de sexe... Ce qui était ridicule. Elle était adulte, bon sang !

— Tu aurais dû me dire que tu étais vierge. J'aurais été plus doux, cette nuit.

Allons bon... Les joues en feu, elle serra les dents. Lui demander de bouger pour qu'elle puisse aller aux toilettes aurait été mille fois moins embarrassant...

— Ça va.

— De toute évidence, tu as mal.

— J'ai envie de faire pipi, murmura-t-elle, furieuse contre elle-même pour sa timidité et contre lui pour son insistance.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ?

Il se leva pour la laisser passer. Après son retour, quelques minutes plus tard, il lui tendit une tablette.

— Elle contient la plupart des best-sellers récents, mais si tu veux télécharger autre chose, il y a le Wifi à bord.

— Merci. Les magazines m'auraient suffi.

— Comme tu veux. Mais en réalité, il vaudrait peut-être mieux que tu fasses la sieste.

— J'ai l'air fatigué ?

— Un peu. La journée a été bien remplie.

— Pour toi aussi, mais je ne te vois pas t'assoupir.

— La dernière fois que j'ai fait la sieste, il y avait encore des animaux en peluche sur mon lit, répliqua-t-il en souriant. Dormir six heures d'affilée est un luxe pour moi.

— Mais ce n'est pas bon pour la santé.

— C'est la vie d'un émir sur le point de devenir chef de l'Etat, et obligé de continuer à assumer ses fonctions diplomatiques parce qu'il ne peut pas s'en décharger sur un frère plus jeune.

— Pourquoi ton père a-t-il décidé d'abdiquer ? Il a des problèmes de santé ?

Que lui prenait-il de poser une question aussi indiscreète ?

— Excuse-moi, tu n'es pas obligé de répondre.

— Je ne me sens jamais obligé de répondre à une question.

— L'arrogance a ses avantages.

Sayed sourit.

— Sans doute. Et je ne vois pas d'inconvénient à te dire que mon père est en excellente santé.

— Il en a assez d'être roi ?

— Pas du tout.

— Alors pourquoi ?

— C'est la tradition.

— Ton père assumera-t-il des fonctions diplomatiques une fois qu'il aura quitté le pouvoir ?

— Ça ne serait pas conforme à la tradition. Je ne pense pas que mon père apprécierait de recevoir des ordres de son fils. En revanche, il fera partie de mes conseillers.

— Mais à part ça ? Ne risque-t-il pas de s'ennuyer ?

— Pour être honnête, c'est une question que je me suis posée. Mon père est un homme très dynamique et je ne pense pas qu'il soit du genre à se contenter des passe-temps qu'affectionnait mon grand-père.

— Alors pourquoi quitter le pouvoir maintenant ? Tu as envie de prendre sa succession ?

— Personne ne m'a jamais demandé mon avis.

— On aurait peut-être dû. Tu as envie ou pas ?

— Mon devoir est clair.

— Oui, mais as-tu envie de l'assumer dès maintenant ?

— Tu parles de choses que tu ne peux pas comprendre.

— Peut-être.

Mais il n'avait toujours pas répondu à la question et c'était très révélateur, songea Liyah. Sayed reporta son attention sur son ordinateur et elle parcourut le numéro du *Times* qu'il avait téléchargé le matin. Il avait dû être satisfait de constater que la fugue de Tahira n'était pas mentionnée. Mais sans doute le serait-elle dans la prochaine édition. Au bout d'un moment, elle posa la tablette dans l'intention de suivre son conseil et de dormir un peu. Hélas, dès qu'elle ferma les yeux, elle fut assaillie par des souvenirs très perturbants. Lorsqu'elle parvint à chasser de son esprit la discussion avec son père, des images de sa nuit de passion avec Sayed prirent le relais. Elle rouvrit les yeux avec un profond soupir.

— Tu penses trop, Aaliyah.

— Tu ne crois pas que j'ai des raisons ? Je ne suis peut-être pas un émir, mais ma vie vient de prendre un virage à quatre-vingt-dix degrés.

— Tu avais peut-être besoin de faire un détour.

— Tu crois vraiment que tu sais ce qui est le mieux pour tout le monde ?

— Ça fait partie de mon boulot.

— C'est vrai.

Sayed eut un large sourire. Et elle faillit le lui rendre. Bon sang ! Si seulement elle parvenait à dormir... Mais elle rêverait sans doute de lui. Ça lui arrivait déjà avant qu'ils fassent l'amour. A présent, les rêves risquaient d'être encore plus fréquents. Et beaucoup plus indécents...

— Hier tu m'as parlé de ton père. Tu m'as dit que tu venais de faire sa connaissance et que ça ne s'était pas bien passé. C'est pour ça que tu es allée boire dans la suite de Tahira ?

Liyah ouvrit la bouche pour nier, puis elle se ravisa. Elle avait besoin de parler de cet épisode douloureux.

— Oui.

— Ça ne s'est pas bien passé.

— Non.

— Tu es plutôt laconique, commenta Sayed en souriant.

Elle aimait son sourire...

— Sans doute.

Feignant l'exaspération, il poussa un soupir théâtral. Elle se surprit à sourire, mais le souvenir de son entrevue avec son père s'imposa de nouveau à elle et son cœur se serra.

— Mon père pensait que je voulais le faire chanter. Ça m'a blessée, mais ce n'est pas ça qui a été le plus douloureux.

— Qu'est-ce qui a été le plus douloureux ?

— Le fait de découvrir que ma mère m'avait menti. Elle m'avait dit que même si mon père ne pouvait pas me faire une place dans sa vie, parce qu'il avait déjà une femme et des enfants, il ne se désintéressait pas de mon sort et lui envoyait une pension tous les mois pour participer à mon éducation.

— Et c'était un mensonge ?

— Oui. Il était marié, ça c'était vrai. Mais il ne connaissait même pas mon existence.

— Ça a dû être un grand choc, dit Sayed en posant sa main sur celle de Liyah.

Elle eut envie de se blottir contre lui, mais elle s'abstint.

— Je pense que c'est l'argent qu'elle économisait sur le loyer que maman me présentait comme la pension venant de mon père.

Une ruse nécessaire, parce que Hena avait tenu à initier très tôt sa fille à la gestion du budget domestique. Ses propres parents n'ayant pas eu la même démarche, son ignorance dans ce domaine l'avait conduite à faire quelques erreurs de gestion quand elle avait commencé à travailler. Elle avait voulu éviter à sa fille de se trouver dans le même cas.

— L'argent qu'elle économisait sur le loyer ?

— Oui, encore un détail qu'elle m'avait caché. Son père était propriétaire de notre appartement et il lui avait offert de l'occuper à titre gratuit contre la promesse de ne jamais m'emmener au Zeena Sahra.

— Quoi ? Mais pourquoi lui a-t-il imposé cette condition ?

— Pour que je ne risque pas de leur faire honte.

— Parce que ta mère a choisi de t'élever seule.

Apparemment, il comprenait mieux sa culture qu'elle. Pour sa part elle ne se ferait jamais à cette façon de penser...

— Oui.

— Est-ce pour cela que tu n'envisageais pas d'aller au Zeena Sahra dans l'immédiat ?

— J'avais bien l'intention d'y aller, au contraire !

— Tu es quelqu'un de très volontaire.

— C'est une autre facette de mon caractère que tu vas découvrir, acquiesça-t-elle avec un sourire malicieux.

Il hocha la tête, très sérieux.

— Oui, et je crois qu'elle me plaît.

— Autoritaire comme tu es, c'est difficile à croire.

— C'est pourtant la vérité.

— Tu es entouré d'une foule de personnes qui ne te contredisent jamais, je parie.

En réalité, elle n'en était pas si sûre...

— Tu as vu Yusuf, répliqua-t-il d'un air entendu.

Elle sourit de nouveau.

— Il ne semble pas impressionné par toi, c'est certain.

— Je peux t'assurer qu'il ne l'est pas.

— Eh bien, nous sommes deux.

— Je suis très peiné, répliqua Sayed d'un ton théâtral. Un homme a besoin que sa maîtresse éprouve un minimum d'estime et d'admiration pour lui.

Elle arqua les sourcils.

— Sa maîtresse ? On ne peut pas dire que nous soyons amants.

— J'aimerais bien pourtant.

A la vue de la lueur qui brillait dans le regard de Sayed, elle fut parcourue d'un long frisson.

— Je ne sais pas si je dois te croire.

— Et pourtant, l'idée de te faire de nouveau l'amour occupe une place très importante dans mon esprit. Beaucoup trop importante, étant donné les problèmes qui m'attendent.

— Tu as toujours envie de moi ? demanda-t-elle, les joues en feu.

— Très envie.

— Mais est-ce que ça n'augmenterait pas les risques de grossesse ?

— Nous utiliserons des préservatifs.

Elle s'empourpra de plus belle.

— D'accord.

— D'accord ?

— Moi aussi j'ai envie de toi.

Et de souvenirs à stocker pour l'avenir...

— C'est une excellente nouvelle.

Ils échangèrent un regard brûlant, mais au même instant le steward arriva pour servir le dîner. Tandis qu'ils dégustaient leur agneau braisé aux pommes de terre et légumes verts, Sayed demanda :

— Tu as fait toutes ces découvertes après la mort de ta mère ?

Liyah se surprit à lui raconter comment elle avait appris que son grand-père était propriétaire de l'appartement. Déjà dévastée par les funérailles, elle avait reçu le coup de grâce quand le notaire lui avait annoncé qu'elle devait partir de chez elle.

— Mais je n'ai pas laissé paraître ma détresse. Je ne leur ai pas donné cette satisfaction.

— Tu as un sang-froid admirable.

S'il savait à quel point elle était incapable de réprimer les sentiments qu'il lui inspirait, il ne dirait pas cela...

— Tu envisages de retourner à San Francisco ?

— Une fois que nous aurons la certitude que je ne suis pas enceinte ?

— Si c'est bien le cas, oui.

— Je ne sais pas. Je voyagerai peut-être pendant quelque temps.

Elle avait prévu de garder pour l'avenir ce qui restait de l'assurance-vie de sa mère. Mais dans quel but ? Elle avait vingt-six ans. Si elle ne profitait pas de la vie maintenant, quand le ferait-elle ?

— Seule ? demanda Sayed d'un ton réprobateur. Je ne pense pas que ta mère serait d'accord.

— Je suis adulte et nous sommes au XXI^e siècle, pas au XII^e. Une femme peut parfaitement voyager seule.

— Pas en sécurité.

Sayed cita des statistiques relatives aux agressions commises contre des femmes voyageant seules, en particulier hors de leur pays.

— Comment sais-tu tout cela ?

— Il y a deux ou trois ans, ma cousine Samira voulait parcourir l'Europe sac au dos, sans garde du corps.

— Quel âge avait-elle ?

Il en avait trente-six. Difficile d'imaginer qu'une femme du même âge soit tentée par ce genre de voyage. Mais après tout, pourquoi pas ?

— Vingt-deux. Sa mère est la sœur cadette de mon père.

— Et tu as dit non.

— En fait, c'est mon père qui lui a refusé son autorisation, à la demande de ma tante.

— Pourquoi pas son propre père ?

« Ou sa mère, d'ailleurs ? »

— Son père est mort dans l'explosion qui a tué mon frère aîné.

— Je suis désolée.

— Ça fait longtemps, maintenant.

— Mais la peine ne disparaît jamais complètement.

— Non.

— Je suppose que Samira était furieuse.

— Nous lui avons trouvé une équipe de gardes du corps féminines et une dame de compagnie.

— Et elles sont parties sac au dos ?

— Moyennant certains aménagements.

— Laisse-moi deviner. Elles voyageaient en train en première classe et des voitures avec chauffeur les attendaient dans les villes qu'elles visitaient selon un itinéraire fixé à l'avance.

— Quelque chose comme ça, reconnut Sayed en souriant.

— Samira est ta seule cousine ?

— Non, elle a un frère cadet. Bilal. Ma tante était enceinte quand elle a perdu son mari.

— Vous êtes proches ?

— Il a douze ans de moins que moi.

— Je suis sûre qu'il est en admiration devant toi.

— J'ai passé le plus de temps possible avec lui à mon retour des Etats-Unis, mais il est parti à son tour faire des études à l'étranger. Bilal devait rentrer au Zeena Sahra pour mon mariage, précisa Sayed avec une moue de dérision. Il est proche de mon père, qui a fait son possible pour pallier l'absence de son beau-frère décédé.

— Bilal a de la chance de vous avoir tous les deux.

Sayed haussa les épaules.

— C'est la famille.

— Et tu ne pourrais pas le former pour qu'il puisse succéder à ton père à ta place ?

— Tu ne penses pas que je ferais un bon roi ? demanda Sayed d'un air blessé.

— Bien sûr que si, mais je fais juste remarquer que la tradition n'est pas la seule option.

Il ne s'agissait pas de rejeter la tradition en bloc, mais de ne pas en être esclave.

— Parle-moi de ton enfance à San Francisco, demanda Sayed, manifestement désireux de changer de sujet.

Elle s'exécuta volontiers. C'était un tel soulagement d'avoir enfin quelqu'un à qui parler de sa mère... Il écouta attentivement toutes les anecdotes de son enfance, puis le récit de sa vie d'adulte en compagnie de Hena.

— Tu l'aimais beaucoup.

— Oui.

— Et elle te le rendait bien.

Submergée par l'émotion, Liyah se contenta de hocher la tête.

— Tu sais, il est évident que ses mensonges avaient pour but de te protéger, ajouta Sayed.

— Alors pourquoi me demander de me présenter à mon père ? Elle devait bien se douter que je serais profondément blessée en découvrant la vérité.

— Je ne vois qu'une explication : elle imaginait que ton père aurait une réaction très différente.

— Sur son lit de mort elle espérait encore que sa famille me reconnaîtrait un jour.

— C'était une optimiste.

Liyah sourit.

— On peut le dire. Elle avait tendance à ne voir que le bon côté des gens.

Elle poussa un profond soupir.

— Je pense également qu'elle n'a jamais cessé d'aimer mon père.

Et à cause de cet amour, Hena Amari s'était forgé une image de Gene Chatsfield très différente de la réalité.

— Son amour pour lui était peut-être mal placé, mais celui qu'elle éprouvait pour toi ne l'était pas. Tu étais de toute évidence l'être qu'elle chérissait le plus au monde.

— Elle s'est sacrifiée pour moi et elle ne me l'a jamais reproché.

— Une femme vraiment étonnante.

— Oui.

— Et je pense que sa fille lui ressemble beaucoup. Tu as déjà prouvé que tu étais d'une honnêteté absolue.

— Qu'est-ce qui te fais dire ça ?

— Beaucoup de femmes auraient tenté de tirer profit de ce qui s'est passé entre nous, la nuit dernière. Toi, tu as au contraire tout fait pour m'aider à en limiter les répercussions.

Liyah poussa un soupir de soulagement. Elle n'en avait peut-être pas eu tout à fait conscience jusqu'à présent, mais elle avait besoin de l'entendre prononcer ces mots. Elle se sentait tellement mieux à présent ! C'était incroyable.

— Merci.

— Tu n'as pas à me remercier. Nous avons tous besoin d'un ami de temps en temps.

— As-tu des amis ? Des gens à qui tu peux parler en toute confiance ?

— J'ai mes parents et Yusuf. Peut-être Bilal également quand il sera de retour au Zeena Sahra.

— C'est très peu.

— Un homme dans ma position ne peut pas accorder sa confiance sur un coup de tête.

Liyah hochait la tête. C'était compréhensible. Or, la nuit dernière, ils avaient pris des risques inconsidérés.

— Je suis désolée.

— Pour ?

— La nuit dernière.

— Pas moi. Je devrais regretter ce qui s'est passé, mais j'ai passé avec toi des moments trop fabuleux pour en être capable, avoua Sayed comme si c'était une faiblesse impardonnable.

— Tu es très dur avec toi-même.

— Mon père dit que je sens le poids du monde sur mes épaules.

— Pas que tu le portes ?

— Non. Il ne cesse de me répéter que je n'ai pas à me sentir responsable de tout, mais bientôt je gouvernerai à sa place alors qu'au départ je n'étais pas destiné à lui succéder. Par égard pour lui et pour mon frère, je ne peux que me dévouer corps et âme à mon pays.

N'importe qui serait dévasté par la perte d'un frère pendant son enfance. Mais pour Sayed, cette disparition n'avait pas été seulement douloureuse. Elle avait bouleversé le cours de son existence. Devant la gravité de son regard, Liyah fut submergée par une émotion qu'elle préféra ne pas chercher à identifier. S'efforçant de prendre un ton léger, elle déclara :

— Peut-être que tu es un peu impressionnant, finalement.

Le sourire qui illumina le visage de Sayed fut si spontané qu'il lui coupa le souffle.

10.

— Gene Chatsfield était l'amant de ta mère.

— Oui.

— J'imagine qu'il a des raisons d'être méfiant.

— Mais je ne lui mentais pas.

— Toi et moi nous le savons, mais lui il l'ignorait.

— Il ne l'a même pas reconnue sur la photo.

Liyah secoua la tête. Comment avait-il pu oublier une femme aussi fantastique ?

— Elle disait qu'il traversait une période difficile quand ils se sont rencontrés, rappela Sayed comme s'il lisait dans ses pensées.

— Ça n'excuse pas sa conduite.

— Beaucoup d'erreurs de jugement ne s'excusent pas, mais ça ne veut pas dire qu'elles ne peuvent pas être pardonnées.

— Tu vas pardonner à Tahira ?

— Oui. Mais sans doute pas avant que tous les problèmes causés par sa désertion aient été réglés sans que cela nuise à mon peuple.

— Tu es incroyable.

— J'ai des parents formidables, se contenta de répondre Sayed.

— Mais je pense que ta nature profonde y est pour quelque chose également.

Il haussa les épaules.

— Peut-être, mais ça aussi je le leur dois.

Elle ne put s'empêcher de poser la main sur sa joue. Il parut surpris, mais n'esquissa pas un seul mouvement pour la déloger.

— Je voulais juste m'assurer que tu es bien réel.

— Je suis de chair et de sang comme n'importe quel autre homme.

— Mais émir.

— Avec toi je préfère être juste un homme.

— Est-ce que c'est possible ?

— Maintenant, à cet instant, oui.

Ils restèrent les yeux dans les yeux pendant que le steward débarrassait la table.

— Sais-tu qu'il y a une petite chambre à l'arrière du jet ? demanda Sayed après le départ de ce dernier, tout en caressant la paume de Liyah avec son pouce.

Elle fut parcourue de délicieux frissons.

— Et... elle est agréable ?

— Tu veux la visiter ?

* * *

Sayed entraîna Aaliyah jusqu'à la chambre. Ils avaient vécu une expérience fabuleuse la nuit précédente, mais ils étaient tous les deux sous l'influence de l'alcool. Et puis surtout, il ignorait qu'elle était vierge. Il n'avait pas fait preuve de la douceur nécessaire. Comment être sûr qu'elle n'avait pas souffert, même si elle avait réussi à le cacher ? Dire qu'il était le seul homme à la connaître intimement... Cette pensée le rendait fou de désir.

Dès la porte refermée derrière eux, il la prit dans ses bras et s'empara de sa bouche dans un baiser vorace. Elle y répondit avec une fougue égale à la sienne tout en lui enlevant d'un seul geste son agal et son keffieh. Amusé malgré le feu qui le dévorait, il s'arracha à sa bouche.

— Tu ne veux pas l'émir ?

Elle plongea dans le sien un regard brûlant.

— Sayed, quand je suis dans tes bras, c'est seulement l'homme que je veux.

— Personne ne veut seulement l'homme.

Pas depuis le jour où de fils cadet et simple cheikh, il était devenu émir.

— Moi si, insista-t-elle d'une voix vibrant de sincérité. C'était vrai la nuit dernière et c'est toujours vrai aujourd'hui.

— Que nous le voulions ou non, je ne cesse jamais d'être l'émir.

— Tu as raison et tort en même temps. Parce que, en ce moment, tu es Sayed. Tu restes émir, bien sûr, mais tu n'es pas que ça.

Si seulement c'était aussi simple... Malheureusement la réalité était plus compliquée. L'honnêteté obligea Sayed à secouer la tête pour marquer son désaccord tout en promenant les mains sur le corps sublime d'Aaliyah.

— Comment appelles-tu le roi Falah ? demanda-t-elle en frissonnant, tandis qu'il tirait sur son corsage pour le libérer de sa ceinture.

— Père.

Elle frotta sa joue contre la sienne.

— Alors il n'est pas seulement le roi. Il est aussi ton père.

— C'est vrai.

— Eh bien en ce moment tu es mon homme, *rohi*. Même si c'est seulement pour une heure. Je n'en gaspillerai pas une seconde et je ne te laisserai pas le faire non plus.

— C'est moi qui suis censé être expérimenté et c'est toi qui me séduis.

Dire qu'elle l'avait appelé *rohi*, mon cœur... Sans doute avait-elle entendu ce mot dans la bouche de sa mère. Elle ne devait pas être consciente de l'intensité qu'il prenait entre deux amants. Une intensité qui ne correspondait que trop à ce qui les attirait l'un vers l'autre. Malheureusement, il n'aurait sans doute jamais la liberté de le reconnaître.

Elle lui enleva sa dishdasha, puis la veste de costume qu'il portait en dessous, qu'elle prit le temps de poser dans un fauteuil.

— Je suis peut-être inhibée, mais tu t'habilles comme un moine.

— Je ne pense pas que les moines portent du Armani.

Et à cet instant précis elle ne semblait pas très inhibée...

— Tu as peut-être raison.

Elle eut un sourire mutin avant d'ajouter :

— Et je préférerais que tu n'en portes pas non plus en ce moment.

Il pouffa.

— Tes désirs sont des ordres.

Il l'aida à le débarrasser du reste de ses vêtements, puis une fois nu, il la laissa dévorer des yeux tout son corps ainsi que son sexe fièrement dressé. La nuit dernière elle avait semblé apprécier ce spectacle. Or, rien n'était plus excitant que le regard gourmand de ses yeux émeraude...

Elle n'attendit pas qu'il le lui suggère pour commencer à se déshabiller à son tour. La fébrilité de ses gestes en disait aussi long que son regard sur son impatience... Ravi, il eut un large sourire.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en posant sa jupe dans le fauteuil.

— C'est moi, pas l'alcool.

Elle plissa le front tout en déboutonnant son corsage.

— De quoi parles-tu ?

— Tes inhibitions semblent t'avoir abandonnée.

Elle se figea, le corsage ouvert sur ses seins somptueux, prêts à déborder d'un nouveau soutien-gorge... aussi excitant que celui de la nuit précédente.

— Je me sens libre avec toi, reconnut-elle, les joues en feu. Libre de faire tout ce dont j'ai envie sans que ce soit mal.

— Exactement. C'est moi. Pas l'alcool.

Elle sourit et il crut que son cœur cessait de battre. Il secoua la tête.

— Tu ne peux pas imaginer l'effet que tu me fais.

— Je crois avoir une petite idée, *rohi*, rétorqua-t-elle avec un regard entendu sur son érection.

Il éclata de rire et la souleva de terre. Jamais il ne s'était autant amusé avec une femme. Elle laissa échapper un petit cri de surprise, puis elle éclata de rire à son tour, la tête renversée en arrière.

— Tu es sûr que ce n'est pas une habitude chez toi de porter les femmes jusqu'au lit ?

— Non, seulement avec toi.

Comme la nuit précédente, il déborda le drap avant de la déposer délicatement sur le lit.

— Tu es tellement doué pour ça qu'on jurerait que tu as des années d'entraînement, commenta-t-elle en riant de plus belle.

— Si je n'avais pas dîné avec toi, je pourrais croire que tu es ivre.

— Je vais te confier un secret, murmura-t-elle à son oreille, lorsqu'il s'allongea près d'elle.

— Oui ?

— Tu es beaucoup plus enivrant que le whisky.

— Et je ne te donnerai pas la gueule de bois.

— Juste quelques courbatures et...

— Je le savais, dit-il en se redressant.

— Quoi donc ?

— Je t'ai fait mal hier soir.

— Quoi ? Mais non ! Peut-être un petit peu, mais n'est-ce pas toujours comme ça la première fois ?

— Ça peut être bien pire.

Mais dans ce cas, il se serait sans doute rendu compte qu'elle était vierge...

— Tout ce que je sais, c'est que la nuit dernière j'ai vécu l'expérience la plus extraordinaire de ma vie.

— Alors, il va falloir que je me surpasse, commenta-t-il en lui enlevant son corsage, puis son soutien-gorge. Parce que je veux que ce soit encore mieux cette fois.

— Pourquoi ?

— Parce que tu le mérites.

Après lui avoir ôté sa culotte, il couvrit son corps de caresses et de baisers. Chacun de ses gémissements menaçait de lui faire perdre le contrôle de lui-même. Jamais aucune femme n'avait eu sur lui un effet aussi redoutable. Lorsqu'il effleura le cœur de sa féminité du bout de la langue, elle tressaillit et voulut se dérober.

— Non. C'est... Je ne pense pas...

Il releva la tête.

— Ne pense pas, *habibti*.

Il approfondit son exploration et sentit ses réticences s'évanouir. Il introduisit la langue en elle et elle se mit à onduler des hanches, les doigts enfoncés dans ses cheveux. Lorsqu'il entreprit de concentrer toute son attention à son clitoris gorgé de désir, un long gémissement s'échappa de la gorge d'Aaliyah. Les mouvements de son bassin s'accéléchèrent, jusqu'au moment où elle se cambra violemment. Lorsque les spasmes qui la parcouraient s'apaisèrent, il ranima son désir en couvrant de nouveau son corps de caresses et de baisers fervents. Jusqu'au moment où elle le supplia de mettre fin à son supplice.

Après avoir enfilé un préservatif, il la fit s'allonger sur le côté et se mit derrière elle. Il plongea dans son cœur brûlant, puis se mit à aller et venir entre ses reins tout en caressant ses seins d'une main ferme et son clitoris de l'autre. Quelques instants plus tard, ils sombrèrent ensemble dans le gouffre de la volupté avec un même cri rauque.

C'était si diaboliquement bon qu'il risquait de ne plus pouvoir s'en passer... Effaré par cette pensée, il s'écarta d'elle.

— Chut, murmura-t-il lorsqu'elle poussa un gémissement de protestation. Il faut que j'enlève le préservatif.

Il déposa un baiser sur sa nuque dans un élan spontané qui le surprit autant qu'il le perturba. Puis il se leva et il gagna la salle de bains d'une démarche chancelante. Il était émir. Il ne pouvait pas se permettre de perdre la tête pour une femme. Il fallait absolument qu'il se ressaisisse. Il avait des devoirs envers son peuple. Envers sa famille. Envers son frère mort trop tôt pour accomplir son destin.

Il aurait dû profiter du vol pour peaufiner une stratégie. Au lieu de ça, il avait passé des heures à discuter avec Liyah, puis à lui faire l'amour.

Il devait à tout prix prendre ses distances.

11.

La reine Durrah escorta elle-même Liyah jusqu'à son appartement dans le harem du palais.

Cependant, cette attention ne parvint pas à apaiser le sentiment d'abandon de Liyah. Sayed avait disparu presque aussitôt après leur arrivée au palais. Il avait à peine pris le temps de la présenter à ses parents avant de s'éclipser pour discuter seul à seul avec son père. L'accueil des monarques avait été étonnamment chaleureux, mais l'attitude de Sayed l'avait blessée. D'autant plus qu'il était devenu distant tout de suite après avoir fait l'amour.

L'homme tendre et passionné qui avait disparu dans la salle de bains en était ressorti, quelques instants plus tard, métamorphosé en émir obnubilé par les affaires d'Etat. Après s'être habillé en silence, il s'était tourné, le regard fixé sur un point derrière elle.

— Dors un peu, maintenant. Je demanderai au steward de venir frapper à la porte pour te réveiller, afin que tu aies le temps de prendre une douche et de t'habiller avant l'atterrissage.

Déjà presque endormie, elle n'avait pas songé à discuter. Comme promis, elle avait été réveillée à temps pour prendre une douche et remettre ses vêtements, qui avaient été miraculeusement repassés pendant son sommeil. Une fois prête elle avait regagné son siège, mais Sayed ne lui avait même pas accordé un regard et avait discuté jusqu'à l'atterrissage avec Yusuf, qui s'était installé dans un des sièges vides en face d'eux.

Ensuite, il avait passé tout le trajet en voiture jusqu'au palais au téléphone. Bien sûr, elle était consciente qu'il avait de nombreux problèmes à régler. Néanmoins, la distance de plus en plus grande qui s'installait entre eux était difficile à supporter. Une distance qui en principe n'aurait jamais dû être franchie, lui rappelait sa raison. Mais son cœur refusait de reconnaître cette vérité. Ses sentiments pour Sayed avaient beau être déraisonnables et sans espoir, elle était incapable de les réprimer. Toutefois, il était hors de question de s'en ouvrir à qui que ce soit, et surtout pas à lui.

Affichant un air serein, elle suivit la reine dans un escalier d'acajou à côté duquel celui du Chatsfield de Londres paraissait modeste. Tout le décor du palais de pierre, situé au bord de la mer Bahir, était d'un luxe prodigieux mais jamais vulgaire. Après avoir parcouru plusieurs couloirs interminables, elles arrivèrent en vue d'une imposante porte à double battant gardée par un homme portant le même uniforme que les membres de l'équipe de sécurité de Sayed. Sur un signe de tête de la reine, il ouvrit le battant droit. Lorsqu'elles eurent franchi la porte, la reine Durrah sourit à Liyah. Son regard ambre reflétait une détermination et une assurance hors du commun.

— Pendant les cinq prochains jours, vous serez notre invitée, mais votre nom et votre relation avec mon fils resteront secrets.

— Cinq jours ?

— Peut-être six. L'examen de sang définitif peut être effectué au plus tôt cinq jours après « l'événement ».

— Souhaitez-vous que je reste dans ma chambre ?

— Mon Dieu, non.

La reine ouvrit une porte qui donnait sur un ravissant salon décoré dans une dominante champagne avec des taches de bordeaux.

— Vous n'êtes pas prisonnière ici.

Juste une invitée qui était priée de rester anonyme... Liyah fut impressionnée par son logement. Si on l'avait installée dans l'aile des domestiques, elle aurait trouvé ça tout naturel.

— Ce salon est de la taille de notre ancien appartement.

— Notre ?

— Je partageais un appartement avec ma mère jusqu'à sa mort, il y a quatre mois.

— Je suis désolée, commenta la reine avec une compassion manifeste. J'ai perdu ma mère moi aussi et elle me manque toujours aujourd'hui.

— Merci.

— Mon fils a-t-il suggéré que vous restiez dans votre chambre pendant votre séjour ici ?

— Non.

La reine hocha la tête d'un air approbateur.

— Vous n'êtes pas prisonnière, mais il y a quelques concessions que nous apprécierions.

Ce n'était pas un ordre, mais il était clair à sa voix que la reine attendait son entière coopération. Liyah hocha la tête.

— Tout ce que vous voulez.

— Vos affaires sont arrivées, mais pendant votre séjour nous préférierions que vous portiez les vêtements traditionnels. Vous en trouverez dans votre penderie. Vous pouvez les considérer comme un présent et les emporter quand vous quitterez le palais.

— Ça ne sera pas nécessaire, répliqua Liyah.

De toute évidence, la reine était convaincue qu'elle ne resterait pas...

— Néanmoins, ils sont à vous. Nous apprécierions que vous les portiez en dehors de cette pièce, y compris le hijab.

— D'accord.

— Vous avez sans doute remarqué que pour ma part je ne porte pas le hijab. Ce n'est pas obligatoire dans notre culture.

La reine était coiffée d'un chignon tressé orné d'une tiare.

— Ça m'est égal de porter le hijab, assura Liyah, sans comprendre pourquoi la reine lui avait demandé de le faire.

— J'en suis heureux, mais ce n'est absolument pas obligatoire.

La voix profonde de Sayed fit tressaillir Liyah et elle se tourna aussitôt vers lui.

— Sayed.

Ce fut le seul mot qu'elle parvint à prononcer.

— Ta suite te plaît ?

— Elle est très belle.

— Mais ce n'est pas une prison, intervint la reine.

— Bien sûr que non, mère. Que lui as-tu dit ?

— Nous venons de préciser certains détails qui faciliteront son séjour.

Les yeux de Sayed lancèrent des éclairs.

— Il me semble avoir dit que je voulais lui en parler moi-même.

La reine secoua la tête.

— Tu ne devrais même pas être là.

— Tu savais pourtant que j'avais l'intention de venir parler à Aaliyah, dès que j'aurais fini de discuter avec père.

— Vous n'avez sûrement pas déjà fini d'élaborer une stratégie pour faire face aux conséquences de la petite escapade de Tahira ?

— Nous finirons une fois que je me serai assuré qu'Aaliyah est bien installée.

— Je suis capable de le faire.

Fatiguée de cet échange, Liyah laissa mère et fils s'affronter et sortit sur le balcon. Sayed la rejoignit quelques secondes plus tard.

— Ça va, Aaliyah ?

— Tu veux un mensonge poli ou la vérité ?

— La vérité, s'il te plaît, répliqua-t-il en posant la main sur son épaule.

— Je suis un peu déstabilisée. Et si cette suite est superbe, elle a quand même quelque chose d'une prison.

Il la fit pivoter vers lui et plongea son regard dans le sien.

— Ça n'en est pas une. Je veux que tu passes un bon séjour ici et que tu apprennes à connaître le pays de ta mère.

— Est-ce que je te verrai de temps en temps ?

— Tu me vois en ce moment.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est la seule que je puisse te donner.

Elle n'était pas la seule à être perturbée par la situation, comprit-elle. Le regard de Sayed indiquait qu'il était en proie à un conflit intérieur.

— Tu avais promis de jouer les guides touristiques.

— Et il le fera.

La reine se tenait dans l'embrasure de la porte-fenêtre donnant sur le balcon.

— Mère, pourrais-tu nous laisser seuls, s'il te plaît ?

— Je vais demander du thé et attendre dans le salon qu'il soit servi.

Était-ce une façon pas si subtile que ça d'informer son fils qu'elle ne les laissait pas tout à fait seuls, ou bien une offre de paix ? Impossible de le deviner...

— Aaliyah, s'il te plaît.

— Quoi ?

— Ne fais pas cette tête.

— Quelle tête ?

Elle qui faisait de son mieux pour garder un visage impassible... Sayed appuya son front contre le sien.

— Comme si tu étais sur le point de craquer.

— Je ne craquerai pas.

— Promets-le moi.

— Je te le promets. J'essaierai.

— Prendre les choses au jour le jour, d'accord ?

— Ça marche vraiment ?

— Oui, répondit-il en refermant les mains sur sa nuque.

Si elle ne rompait pas le contact, elle allait dire ou faire quelque chose qu'elle regretterait...

Elle s'écarta de lui.

— Je suppose que c'est une bonne philosophie, mais je pense que tu ne la mets pas en pratique très souvent.

Il fit un pas vers elle, puis se ravisa et recula de deux.

— Tu serais surprise. En politique, on peut essayer de planifier, mais en réalité on contrôle très peu de chose.

A cet instant, la reine vint leur dire que le thé était servi et que le roi demandait que son fils le rejoigne pour reprendre leur discussion. A la grande surprise de Liyah, Sayed déposa un baiser sur sa tempe avant de quitter sa suite. Dans la culture zeena sahrienne, les marques d'affection de ce genre n'étaient pas admises devant des tiers. Pourtant, la reine ne fit aucun commentaire.

— Maintenant, parlons du hijab, déclara-t-elle en servant le thé au jasmin.

— Oui ?

— C'est un moyen idéal de préserver son anonymat si nécessaire. Par ailleurs, si vous en portez un vous ne serez pas identifiée comme étrangère.

— Et les vêtements ?

— Mêmes avantages. La présence au palais d'une Zeena Sahrienne excitera beaucoup moins la curiosité que celle d'une Américaine.

Liyah réprima un sourire. C'était incroyable comme la reine lui rappelait Sayed. Même assurance, même conviction de savoir ce qui était le mieux pour les autres.

— Malheureusement nous ne pouvons rien faire pour masquer le fait que vous parlez l'anglais.

— Je serai ravie de parler arabe pendant mon séjour au palais, assura Liyah dans un dialecte zeena sahrien parfait.

Les yeux de la reine s'agrandirent, puis elle eut un large sourire, qui évoquait celui de son fils.

— C'est extraordinaire. Sayed ne nous avait pas dit que vous parliez couramment notre langue.

Liyah sourit à son tour.

— Il ne le sait pas. A la maison, ma mère ne parlait que le dialecte de son pays natal.

— Peut-être allons-nous attendre un peu avant de le lui révéler, dit la reine avec une lueur malicieuse dans les yeux.

— Vous êtes très différente de ce que j'imaginai, avoua Liyah, déconcertée.

— Sayed n'a pas hérité son impulsivité de n'importe qui.

La reine Durrah fit un clin d'œil.

— J'ai décidé que je vous aimais bien.

Ignorant cette dernière remarque, Liyah s'exclama avec incrédulité :

— Vous trouvez votre fils impulsif ?

— Moins aujourd'hui que lorsqu'il était enfant, c'est vrai. Mais votre présence ici prouve qu'il n'a pas complètement perdu ce trait de caractère.

— Ça ne semble pas trop vous contrarier.

Liyah avait du mal à masquer sa perplexité. La reine était décidément très surprenante.

— Non. Sayed est émir et un jour il deviendra roi, mais il reste mon fils. La mort de son frère l'a beaucoup changé.

Le chagrin assombrit furtivement le regard de la reine, mais elle poursuivit d'un ton égal.

— Je suis heureuse de constater qu'il n'a pas complètement changé.

— Alors cette situation ne vous contrarie pas ?

— On verra bien.

— Mais vous n'avez sûrement pas envie que je sois la mère de l'enfant de Sayed.

— Ça, je ne peux pas le dire. Vous m'inspirez de la sympathie, mais nous venons à peine de faire connaissance. En revanche, je suis certaine d'une chose. Votre présence ici va faire bouger les choses.

— Et vous considérez que c'est positif ?

— Oh ! oui. Mon mari et mon fils vivent encore sous l'influence de la mort d'Umar, qui date de plus de vingt ans. Mon fils me manquera tous les jours jusqu'à ce que nous soyons réunis dans l'au-delà, mais il est temps pour ma famille de tourner la page et de regarder vers l'avenir.

— Vous ne pensez pas que la désertion de Tahira a été un séisme suffisant ?

— Ça a certainement eu un rôle catalyseur. Et je trouve très intéressant que la réaction de mon fils ait été de céder à ses impulsions et de perdre la tête avec vous.

Liyah resta silencieuse. Elle n'avait rien à répondre à cela...

— Honnêtement, je m'attendais plutôt à ce que la trahison de Tahira le pousse à se retrancher encore davantage derrière les murs qu'il a érigés autour de lui, il y a des années. Je suis très heureuse de m'être trompée.

* * *

Liyah arpentait sa suite après avoir pris un thé en fin de matinée avec la reine Durrah. Qui, malgré sa qualité de reine et ses opinions tranchées sur les convenances, s'était révélée très sympathique. Et très soucieuse du bonheur de son fils.

Les deux monarques l'avaient d'ailleurs accueillie tous les deux avec une chaleur surprenante. Le roi était un peu plus distant que la reine, mais il la traitait comme une invitée bienvenue au palais. Quant à la reine, elle passait chaque jour un peu de temps avec elle, et avait le don de mettre Liyah à l'aise et de la pousser aux confidences. Au bout de deux jours, elle savait déjà pourquoi les Amari avaient rejeté Hena et sa fille. Elle avait le même sourire que son fils et avait gagné l'affection de Liyah presque aussi rapidement que lui. Outrée par l'attitude des Amari, elle estimait que quelqu'un devait leur parler pour leur faire prendre conscience de leur erreur. Mais au grand soulagement de Liyah, aucun rapprochement n'avait été tenté.

On frappa à la porte de la suite et Liyah s'empressa de mettre le hijab assorti aux broderies émeraude de son abaya de soie vert pâle, longue robe traditionnelle portée au-dessus des autres vêtements. Elle ne s'était jamais sentie aussi féminine que depuis son arrivée au Zeena Sahra. Elle avait troqué avec plaisir ses tailleurs stricts et ses corsages blancs contre des abayas aux couleurs chatoyantes. Malheureusement Sayed n'avait pas eu l'occasion de l'admirer dans ses nouvelles tenues. Elle ne l'avait même pas aperçu depuis quarante-huit heures. Lors du seul dîner qu'elle avait pris avec ses parents, il était absent. Comme elle l'avait demandé, elle prenait son petit déjeuner

seule dans sa suite et déjeunait dans le jardin du harem. Mais bien sûr, elle aurait été ravie de partager un de ces repas avec lui s'il l'y avait invitée. Consciente du conflit intérieur dont il était la proie, elle n'était pas surprise qu'il garde ses distances.

Elle ouvrit la porte et découvrit un visage familier.

— Abdullah-Hasiba ! Entrez donc !

La gouvernante secoua la tête, le visage fermé.

— La reine vous demande.

— Bien sûr.

Hasiba tourna les talons et s'éloigna sans un mot de plus. Liyah la suivit, blessée par son attitude. Hasiba s'arrêta devant une porte à double battant familière.

— La reine vous attend là.

Liyah hocha la tête, la gorge trop nouée pour parler. Elle appréciait beaucoup cette femme et perdre son amitié l'attristait profondément. Elle tendit la main vers la poignée de la porte, mais la gouvernante la saisit avant elle, lui bloquant le passage.

— Vous avez piégé l'émir.

— Pas du tout.

— Il était fiancé.

— Non. Tahira s'était enfuie.

— Vous ne pouviez pas le savoir.

— Si, je le savais. J'avais entendu l'émir en parler avec Yusuf dans l'ascenseur.

— L'émir ne ferait jamais preuve d'un tel manque de discrétion.

— Ils parlaient en arabe. Et de toute façon, je pense qu'ils n'avaient conscience ni l'un ni l'autre de ma présence. Ils étaient trop choqués par l'attitude de Tahira.

Le visage de Hasiba devint encore plus hostile.

— Alors vous avez décidé de profiter de la situation et de piéger l'émir.

Assaillie par une bouffée de colère, Liyah ouvrit la bouche pour répondre mais une voix masculine la devança.

— Je t'assure, Abdullah-Hasiba, que Mlle Amari n'a jamais essayé de me piéger, déclara Sayed d'un ton glacial. Elle aurait pu profiter de la situation, mais elle a au contraire fait tout son possible pour limiter les conséquences de mon inconscience.

Liyah ne songea pas à protester et à préciser qu'elle était aussi responsable que lui de ce qui s'était passé : elle était bien trop occupée à le dévorer des yeux après deux jours de séparation.

— Je vous présente mes excuses, Emir, déclara Hasiba, d'un air mortifié. J'ai tiré des conclusions hâtives.

Elle se tourna vers Liyah.

— Je suis sincèrement désolée, Liyah.

Liyah hocha la tête.

— Votre réaction est compréhensible.

Même si son injustice était blessante...

— Je ne suis pas d'accord, objecta sèchement Sayed.

Hasiba tressaillit, visiblement consternée. Liyah lui sourit.

— Ne vous inquiétez pas.

Elle lança un regard réprobateur à Sayed.

— Ne sois pas revêche. Tu devrais être reconnaissant à Hasiba de sa loyauté.

— De toute évidence, vous êtes amies. Ne devrait-elle pas être loyale envers toi également ?

— Au détriment de son dévouement à ta famille ? Voyons, sois raisonnable, Sayed.

— Je suis toujours raisonnable. Je ne me laisse pas dominer par mes émotions.

Le cœur de Liyah s'affola dans sa poitrine. Le regard entendu de Sayed indiquait que ces paroles ne s'appliquaient pas seulement à la situation présente. Fallait-il comprendre qu'il éprouvait quelque chose pour elle ? Si oui, et même s'il s'efforçait de lutter contre, c'était une excellente nouvelle. Après tout, n'essayait-elle pas elle aussi de réprimer ses sentiments pour lui ?

— Son Altesse attend Mlle Amari, déclara Hasiba en lâchant la poignée de la porte et en reculant. Je vous laisse l'accompagner.

Après son départ, Sayed demanda :

— Pourquoi t'appelle-t-elle Liyah ?

— C'est comme ça que tout le monde m'appelle.

— Tu ne m'as jamais autorisé à le faire.

— J'aime que tu m'appelles par mon prénom entier.

— Vraiment ?

— Ma mère était la seule personne à m'appeler Aaliyah. C'était très spécial pour moi.

Le visage de Sayed s'éclaira.

— Je suis très heureux de partager cet honneur avec elle.

* * *

— Ah, vous êtes arrivés tous les deux, parfait.

L'air satisfait de sa mère éveilla les soupçons de Sayed.

— Bonjour, reine Durrah, déclara Aaliyah avec un sourire.

— Bonjour, ma chère. J'ai pensé que vous aimeriez peut-être visiter la capitale aujourd'hui. Vous n'avez pas encore quitté le palais, ajouta la reine en lançant un regard réprobateur à son fils.

— Comme je vous l'ai déjà dit, vous n'êtes pas prisonnière. N'est-ce pas, mon fils ?

— Absolument.

— Bien. Tu peux accompagner Aaliyah. Quel meilleur guide pour lui faire découvrir notre ville ?

— Mais j'ai...

— Tu n'as rien de prévu cet après-midi, coupa la reine avec un manque de politesse inhabituel.

Sayed arqua les sourcils. L'après-midi libre ? Première nouvelle. Sa mère avait dû faire annuler ses réunions. Ce qui ne serait pas étonnant de sa part...

— Je ne peux pas prendre le risque d'être vu en sa compagnie, protesta-t-il tout en sachant que c'était parfaitement inutile.

— C'est toi qui l'as invitée au palais, non ?

— Tu sais bien que je n'avais pas le choix.

— Peu importe. C'est notre invitée et tu l'as honteusement négligée ces deux derniers jours. Ce manque d'égards est en totale contradiction avec ton éducation.

— Et si nous sommes vus ensemble ? insista-t-il.

Ce n'était pas une bonne idée. Il fallait qu'elle le comprenne.

— Quelle importance ? Je suis certaine que ce ne sera pas dans une attitude compromettante. Et puis ce serait très bon pour ton image d'être vu en aussi charmante compagnie, après la désertion de Tahira.

— Les médias vont tout faire pour découvrir son identité.

— Prends une voiture banalisée et évite de l'appeler par son nom, conseilla la reine d'un ton pince-sans-rire.

— Si le fait que je fréquente une femme de chambre s'ébruite, ça va provoquer un nouveau scandale et nous n'avons vraiment pas besoin de ça.

Il venait de passer deux jours à travailler sans relâche pour étouffer celui qui avait déjà éclaté...

— J'avais cru comprendre qu'elle était gouvernante d'étage ?

— C'est la même chose. Elle supervise le personnel d'entretien.

— Ne sois pas snob, Sayed. C'est déplacé.

— Je ne suis pas snob.

Sayed était au comble de la nervosité. L'attitude de sa mère était exaspérante. Mais il y avait encore plus perturbant. Aaliyah s'était ostensiblement écartée de lui. Et son regard blessé était insupportable... Il s'avança vers elle.

— Aaliyah...

Elle leva la main.

— Tais-toi. Surtout, ne dis rien. J'apprécie les efforts de la reine Durrah pour rendre mon séjour agréable, mais je ne suis pas ton invitée.

Elle s'écarta encore de lui et se rapprocha de la porte.

— Rien ne t'oblige à passer du temps avec moi. Tu n'as aucune raison de changer tes projets pour cet après-midi.

— Mon fils peut très bien vous accompagner, insista la reine.

Devant le petit sourire triste qu'Aaliyah adressa à sa mère, Sayed réprima un juron.

— Je vous remercie de m'avoir proposé l'autre jour une voiture avec chauffeur et d'essayer aujourd'hui de me fournir un guide, mais dans trois jours nous ferons le test sanguin et nous apprendrons que je ne suis pas enceinte.

Sayed était déchiré entre l'envie de protester et la conviction qu'il ne pouvait pas se permettre de céder à l'émotion.

— Ensuite, je m'installerai à l'hôtel et je visiterai le pays natal de ma mère, poursuivit Aaliyah. D'ici là, ça ne me dérange pas de rester au palais et de me faire la plus discrète possible.

— Il n'y a aucune raison pour que vous restiez cloîtrée au palais, et encore moins au harem.

— Je ne veux surtout pas vous offenser, mais je ne suis pas d'accord, reine Durrah. Sayed a raison. Il est beaucoup plus judicieux que je ne me montre pas. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais regagner ma suite. J'ai téléchargé un nouveau roman sur la tablette que Sayed m'a donnée.

— Quelle générosité de la part de mon fils de vous fournir de la lecture, commenta la reine d'un ton sarcastique qui ne lui ressemblait pas.

Aaliyah se contenta de hausser les épaules, puis elle quitta la pièce sans attendre que Sayed ou sa mère l'y invitent.

12.

— Bien joué, Sayed, ironisa la reine.

S'exhortant au calme, il se retourna. Jamais il n'avait été aussi furieux contre elle...

— Pourquoi as-tu suggéré une sortie aussi risquée ? Et si tu en avais l'intention, pourquoi ne m'as-tu pas consulté d'abord, en l'absence d'Aaliyah ?

Sa mère se leva, l'air réprobateur.

— Parce que je n'ai pas imaginé un seul instant que tu manquerais à ce point de courtoisie. Tu aurais pu aussi bien dire carrément à cette pauvre fille que tu n'avais aucune envie de passer du temps avec elle. Ça n'aurait pas été moins offensant. Elle est ici à cause de toi, tu te souviens ? Ou bien as-tu oublié pourquoi tu l'as amenée ici ?

— C'était une aventure sans lendemain.

— Vraiment ?

— Bien sûr, quoi d'autre ?

— Un cadeau du destin ?

— Comment peux-tu dire ça ?

Il se détourna vivement. Pas question que sa mère puisse lire sur son visage l'émotion qui l'étreignait. Surtout au moment où elle exprimait tout haut une pensée qu'il s'efforçait en vain de chasser de son esprit.

— Il n'y a aucun avenir pour Aaliyah et moi.

— Parce qu'elle n'a pas le pedigree approprié comme Tahira ?

— Je suis émir !

— Et moi qui pensais que faire des études et voyager te débarrasserait de ces préjugés de classe...

— Je n'ai pas de préjugés de classe.

Sayed prit une profonde inspiration. Il avait l'impression d'avoir avec sa mère une discussion qu'il avait déjà eue avec Aaliyah et c'était extrêmement déstabilisant...

— Peut-être pas, bien que tout suggère le contraire. Mais une chose est absolument certaine. Tu es un idiot.

Le ton affectueux de la reine atténuait la réprobation contenue dans ses propos. Sayed se retourna vers elle, mais elle avait déjà franchi le seuil de la pièce, laissant la lourde porte à double battant grande ouverte.

— Elle a toujours été douée pour les sorties théâtrales, commenta le roi, depuis le seuil d'une pièce voisine.

Sayed se passa la main sur le visage.

— Oui.

— Elle a également toujours eu beaucoup d'intuition. Si elle t'incite à passer du temps avec Mlle Amari, tu devrais peut-être l'écouter.

Sayed considéra son père avec perplexité. Était-il possible qu'il soit d'accord avec sa mère ?

— Pour quoi faire ? Commettre une nouvelle imprudence et être obligé d'attendre une semaine supplémentaire avant de faire un deuxième test ?

— Elle te plaît à ce point ?

— J'avais envie de lui arracher cette maudite pilule du lendemain et de la jeter à la poubelle, reconnut Sayed.

Il avait eu envie de laisser le destin suivre son cours. Seul le sens du devoir l'en avait empêché. Il était possible que Yusuf ait deviné son dilemme. Mais en véritable ami, il n'avait rien dit.

— Je suis surpris, déclara son père.

— Pas plus que moi.

— Ta mère et moi nous avons été fiancés au berceau.

— Je sais.

— Mais je suis tombé amoureux d'elle avant même que le mariage soit célébré.

— Ah bon ? s'exclama Sayed avec stupéfaction. Vous vous êtes mariés très jeunes.

— Dès que j'ai commencé à m'intéresser au sexe opposé, c'est Durrah qui m'a subjugué. Quand j'ai découvert pendant notre nuit de noces qu'elle partageait mes sentiments, j'ai été le plus heureux des hommes.

— Vous avez eu beaucoup de chance.

— Oui, acquiesça son père en souriant. Le destin nous a choyés.

— Mère était la reine idéale.

Avec un curriculum parfait, sans la moindre faille exploitable par les médias.

Pas comme Aaliyah, qui non seulement n'appartenait pas au même milieu que lui, mais dont la mère n'était pas mariée avec son père. Pour sa part, il s'en moquait éperdument, mais c'était le genre de détails que les médias ne manqueraient pas de monter en épingle. Et vu la cruauté dont ils étaient capables, elle souffrirait beaucoup.

— Oui, et c'est toujours la reine idéale.

— Je connais à peine Aaliyah.

Était-ce bien vrai ? se demanda Sayed. Il avait le sentiment de la connaître déjà trop bien pour pouvoir l'oublier facilement.

— Tu connaissais Tahira depuis toujours.

— Et je ne me doutais pas qu'elle avait une liaison.

— Tu ne peux pas être certain qu'elle en avait une.

— Elle s'est enfuie avec lui.

— Par amour, d'après le mot qu'elle a écrit à son père. Il me semble que l'éducation que je t'ai donnée devrait t'empêcher de condamner les gens sur des présomptions.

— En effet.

— Elle devrait également t’empêcher d’être blessant comme tu l’as été avec Mlle Amari, en refusant de passer du temps avec elle. Ne m’as-tu pas dit que tu lui avais promis de lui faire visiter le pays natal de sa mère ?

— C’était une promesse stupide.

— Peut-être, mais tu t’es engagé.

Le ton et le regard de son père indiquaient clairement qu’il était inutile d’essayer de le contredire. Et de toute façon, pourquoi le contredirait-il puisque passer du temps avec Aaliyah était son vœu le plus cher ? Alors qu’il quittait la pièce, la voix de son père arrêta Sayed sur le seuil.

— Il peut être utile de garder à l’esprit un point fondamental, Sayed.

— Oui ?

— Ta mère et moi nous sommes déjà engagés à aider Aaliyah à remplir au mieux son rôle si elle était enceinte.

— Et si elle ne l’est pas ?

— Tu nous connais assez bien pour avoir la réponse à cette question.

* * *

Debout sur le balcon donnant sur les jardins du harem, Liyah ignora les coups frappés à la porte comme elle les avait déjà ignorés moins d’une heure plus tôt. Avec un peu de chance, si elle ne répondait pas celui ou celle qui venait la voir n’insisterait pas. Le bruit de la porte qui s’ouvrait, suivi de pas étouffés sur le tapis, lui indiqua qu’elle n’avait pas eu cette chance, cette fois.

— J’ai été stupide.

— Oui.

Le cœur de Liyah s’affola dans sa poitrine, mais elle garda un visage imperturbable. Sayed était un homme qui assumait ses responsabilités et sa mère avait apparemment réussi à le convaincre qu’il avait des obligations envers elle. D’où cette visite. Pour lui présenter des excuses ? Pour l’inviter à sortir ? Peu importait. Tout ce qu’elle voulait c’était qu’il reparte au plus vite. Elle était toujours désarmée devant lui et elle n’avait aucune envie qu’il voie couler les larmes qui lui nouaient la gorge. Il se mit derrière elle et posa les mains sur ses épaules.

— Je t’ai blessée.

Elle se contenta de hausser les épaules. Elle ne pouvait pas se résoudre à mentir et encore moins à admettre sa faiblesse. Ce serait trop révélateur. L’amour faisait souffrir. Il n’y avait pas d’autre mot pour le tourbillon d’émotion qu’il déclenchait en elle. Elle l’aimait. Et elle était pratiquement certaine qu’elle l’aimerait toujours. Le grand amour, unique et éternel ? Celui qu’elle avait toujours considéré comme une invention stupide qui n’existait que dans les contes de fées ? Elle était en train de le vivre. Sauf que la fin heureuse, le mariage et la famille nombreuse, ça restait du domaine de la fiction. Et il en serait toujours ainsi.

— Je suis vraiment désolé. Ce n’était pas intentionnel.

Il posa une main sur son ventre et l’attira contre lui.

— Je sais.

Elle n’était qu’une aventure sans lendemain et ses excuses n’y changeaient rien. Malgré tout, elle était contente de les avoir entendues.

— Lâche-moi, s’il te plaît.

Il effleura sa tempe du bout des lèvres.

— Passer l'après-midi avec toi est ce que je désire le plus au monde.

— Bien sûr.

Il la fit pivoter vers lui et plongeait son regard dans le sien. Sur son visage se lisait un tourbillon d'émotions qui semblait le reflet de celui dont elle était la proie. Et cette fois, il ne faisait rien pour le cacher. Fuyant son regard, elle ouvrit la bouche pour lui demander une nouvelle fois de la lâcher. Les mots ne franchirent pas ses lèvres. Elle avait trop envie de rester comme ça...

Il soupira tout en lui caressant le dos.

— Je viens de passer deux jours à tenter de limiter les dégâts. Deux pays frontaliers nous proposent des alliances similaires, mais accepter l'une ou l'autre créerait un dangereux déséquilibre politique qui aboutirait presque certainement à un conflit armé. En principe nous devrions obtenir du pays de Tahira réparation de l'affront, mais la stratégie adoptée par son oncle est de rejeter la responsabilité de sa désertion sur moi.

Liyah, qui gardait résolument les yeux fixés sur le torse de Sayed, ne put s'empêcher de les lever vers son visage pour voir s'il était très affecté par ces développements. Leurs regards se rencontrèrent et elle fut submergée par un mélange d'amour, de désir, de souffrance. Et d'inquiétude. Les pattes-d'oie s'étaient creusées autour des yeux de Sayed. Comme mue par une volonté propre, sa main se leva et elle effleura ces petites rides du bout des doigts comme pour les effacer.

— La situation est tendue.

— C'est une façon de le dire. J'en ai d'autres, mais je préfère te les épargner. Elles sont trop grossières.

— Est-ce que ça va s'arranger ?

— Oui, parce qu'il n'y a pas d'autre option.

— Vas-tu épouser quelqu'un d'un de ces deux pays ?

— Non.

— Et Tahira n'a pas une sœur ? Une cousine ?

Il secoua la tête.

— L'idée d'un mariage arrangé pour raisons politiques me répugne, à vrai dire.

— Ça peut se comprendre, approuva Liyah en s'efforçant d'ignorer les battements pleins d'espoir de son cœur.

— Avec tous ses problèmes qui l'accaparent, on pourrait penser que mon esprit n'est pas disponible pour quoi que ce soit d'autre.

— Tu n'as pas à te justifier. Ta mère est très gentille, mais elle a tort. Tu n'as aucune obligation envers moi.

— Je n'essaie pas de me justifier. Je veux juste te dire que malgré tous mes problèmes, je n'arrête pas de penser à toi, d'être en manque de toi.

— Pour le sexe.

Décevant mais pas inattendu. Et après tout, elle ne dirait pas non. Il devait le savoir.

— Bien sûr, mais pas seulement. J'ai vraiment envie de t'emmener faire du tourisme.

— Y a-t-il un endroit où nous pouvons aller sans risquer d'être repérés ?

Il fallait bien reconnaître qu'il avait raison tout à l'heure. Avec tous les problèmes qu'il avait déjà, mieux valait éviter de déclencher un nouveau scandale.

— Tu es d'accord pour passer du temps avec moi, malgré mon attitude inqualifiable de tout à l'heure ? demanda-t-il, visiblement ravi.

— Oui. Mais nous devons jouer les touristes en catimini, répliqua-t-elle avec un sourire malicieux.

Comment négliger une chance de passer encore un peu de temps en sa compagnie avant l'inévitable séparation définitive ?

— Nous pourrions aller dans le désert. Notre famille a une retraite qu'elle utilise depuis des siècles. Elle semble sortir tout droit des *Mille et Une Nuits*. Ça te tente ?

— Oui.

— Alors prépare un sac. Nous y passerons au moins une nuit.

— Tu peux te permettre de t'absenter aussi longtemps ?

— Si je disparaissais du tableau pendant quelque temps, ça laissera le champ libre à mon père pour faire de la diplomatie à sa façon.

— C'est-à-dire ?

— Il crie beaucoup plus que moi et il finit par épuiser ses interlocuteurs. A mon retour, tout le monde voudra traiter avec moi.

— C'est un peu la méthode du bon flic et du méchant flic.

— Au niveau politique, oui, approuva Sayed avec un sourire joyeux qu'elle lui rendit aussitôt.

* * *

Il n'avait pas exagéré. La retraite de la famille royale avait tout d'un décor des *Mille et Une Nuits*. Sauf que chaque tenture de soie et chaque tapis était authentique. Ils passèrent trois jours à explorer le désert. Et ils firent l'amour. Souvent et dans des décors romantiques qu'elle n'aurait jamais pu imaginer, même en rêve. Le dernier jour, Sayed l'emmena dans une oasis où une somptueuse tente était dressée. Garnie de couvertures et de coussins de soie, elle sentait le jasmin. Ils y firent l'amour jusqu'à une heure avancée de la nuit, puis, blottis l'un contre l'autre, ils contemplèrent le ciel étoilé par l'ouverture de la tente, dont ils avaient laissé les rideaux ouverts. Les gardes du corps s'étaient retirés dans leurs propres tentes pour la nuit, mais elle avait appris à oublier leur présence.

— Quand est prévu le test ? demanda Liyah.

— Dr Batsmati te fera la prise de sang demain matin.

— Et il est fiable à cent pour cent ?

— Celui-ci, oui.

— Alors je vais bientôt quitter le palais pour m'installer à l'hôtel.

— Tu pars du principe qu'il sera négatif.

— Pas toi ?

— Non. Je me suis préparé à un résultat positif.

— Pardon ? s'exclama-t-elle, stupéfaite ? Et peut-on savoir ce que tu as prévu si je suis enceinte ?

En réalité, Liyah n'avait pratiquement aucun doute sur le résultat du test. Les signes avant-coureurs de ses prochaines règles se manifestaient dans son corps.

— Un mariage royal.

— Quoi ? Nous ne pouvons pas nous marier !

Stupéfaite, Liyah s'écarta de Sayed pour le dévisager. Etant donné ses sentiments pour lui elle devrait sans doute être ravie, mais jamais elle n'avait éprouvé une telle panique... Elle ne voulait pas qu'il se sente piégé, obligé de l'épouser par devoir. Surtout pas !

— Si tu es enceinte de moi, c'est la seule chose à faire.

— Mais j'ai pris la pilule. Je ne suis pas enceinte.

— S'il y a une chose que m'a enseignée la politique, c'est qu'une probabilité de cinq pour cent peut devenir réalité. A plus forte raison vingt pour cent.

— Mais le mariage ? Tu n'y penses pas sérieusement.

— Je n'ai jamais été aussi sérieux.

Sayed tourna le visage vers elle, mais elle ne parvint pas à déchiffrer l'expression de son visage dans la pénombre.

— Tu ne veux pas m'épouser ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas le problème.

— C'est vrai. Le problème c'est qu'il est hors de question que tu élèves notre enfant toute seule.

— Pourquoi ne pourrions-nous pas partager la garde ? Je pourrais m'installer au Zeena Sahra. Il y a des hôtels, ici. Je pourrais continuer à travailler.

— Tu imagines pouvoir faire ça sans provoquer un scandale ?

— Et toi, tu ne crois pas que m'épouser — une femme de chambre — en provoquerait un également ?

— Une femme de chambre en chef, rectifia-t-il. Et avant de venir à Londres pour rencontrer ton père, tu avais des postes plus importants.

— Ça ne change rien au fait que nous appartenons à des mondes très différents. C'est toi-même qui l'as souligné.

— Oh ! il y aura une tempête médiatique, reconnut-il d'un ton étonnamment désinvolte. Mais sans commune mesure avec le scandale qui éclaterait si mon fils était élevé par une mère célibataire.

— Tu ne peux pas avoir envie de m'épouser. Je ne suis pas faite pour être princesse.

— Je ne suis pas d'accord. Tu as déjà prouvé que tu avais du cœur, le sens de l'honneur et beaucoup du sang-froid. Par ailleurs, tu es intelligente et tu t'exprimes bien. Une fois que tu auras suivi une formation appropriée, le monde entier sera en admiration devant la femme que j'ai choisie pour épouse.

— Une formation appropriée ? répéta-t-elle avec circonspection.

— Considère ça comme des études universitaires débouchant sur un diplôme de femme politique.

— De femme d'homme politique, tu veux dire.

— Ne crois pas ça. Tu aurais un rôle politique, comme ma mère.

— Où pourrais-je suivre une formation de ce genre ?

Sayed eut un sourire charmeur qui fit fondre Liyah.

— Après des meilleurs professeurs que j'ai eus.

— Aux Etats-Unis ?

— Non, je parle de mes parents. Ils se sont déjà engagés à t'aider à apprendre ton nouveau rôle, si cela s'avère nécessaire.

— C'est complètement fou. Tu en es conscient, n'est-ce pas ?

— Difficile, peut-être. Fou, non.

— Arrête de délirer.

Elle n'était pas enceinte et ce genre de discussion ne risquait pas de rendre la séparation moins pénible.

— D'accord, j'arrête. Pour l'instant.

Se penchant sur elle, Sayed entreprit de chasser toute pensée cohérente de son esprit.

* * *

Sayed fit irruption dans le bureau de son père et lança le journal qu'il tenait à la main sur le bureau.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

— Une fois l'information publiée, il n'y avait plus rien à faire.

Le roi jeta un coup d'œil à la photo de Sayed et Liyah en train de s'embrasser passionnément. Une photo qui n'était pas la première à être publiée dans le quotidien à plus fort tirage du pays depuis trois jours.

— A part attendre et voir quel impact elle aurait, ajouta-t-il.

— Des photos d'Aaliyah et de moi en train de nous embrasser ont été mises en ligne quelques heures après notre arrivée à la retraite.

— Tu l'as bien embrassée, oui ?

— Dans nos jardins privés !

— Pas si privés que ça.

Curieusement, son père ne semblait pas hors de lui, constata Sayed avec perplexité.

— Comment les paparazzi ont-ils su que nous avons quitté le palais ?

— Tu sais bien qu'ils nous surveillent en permanence.

— Pas d'aussi près. Quelqu'un a dû les renseigner.

— Peut-être. Notre peuple aime le côté cendrillon. Tu as remarqué ? D'après Omar, c'est un des sujets les plus commentés sur les réseaux sociaux.

— Et il n'a pas mis le holà ?

— Sur internet ? Impossible.

— Je doute fort que les pays frontaliers qui cherchent une alliance avec nous s'enthousiasment eux aussi pour le côté romantique de l'histoire.

— Ils sont ravis, au contraire.

— Que veux-tu dire ?

— Apparemment, ils ne souhaitent pas tant que ça une union avec l'un d'entre eux. Trop de risques de déstabilisation de la région. Ils préfèrent le statu quo. Le fait que tu épouses une étrangère arrange tout le monde.

— Qui a parlé de mariage ?

— Tu crois vraiment qu'il y a une autre solution après ça ?

Le roi indiqua une autre photo. Sayed soupira. Lui et Aaliyah sortant de la tente à l'oasis, avec tous les signes extérieurs du couple qui vient de faire l'amour...

— Et si elle n'est pas d'accord ?

Aaliyah ne voulait pas l'épouser. Elle avait été très claire.

— Tu devras la convaincre, répliqua son père. Apparemment, ça ne devrait pas être très difficile.

— C'est ce que tu crois.

* * *

Liyah raccrocha, le cœur serré. Le Dr Batsmati avait déjà les résultats du test. Négatif. Très bientôt, elle quitterait le palais. Et elle ne reverrait plus jamais Sayed. La souffrance qui la transperça lui arracha un gémissement. Même après la mort de sa mère elle n'avait pas été accablée par un tel désespoir. Elle avait l'impression que la joie venait de sortir de sa vie à tout jamais. Mélodramatique ? Peut-être. Mais elle aimait Sayed et elle n'était pas certaine de survivre à leur séparation.

La tentation était d'ailleurs grande de partir tout de suite, sans le revoir. Mais elle n'était pas du genre à fuir devant les épreuves. Hena Amari ne l'avait pas élevée comme ça.

Liyah se changea et enfila l'abaya noire que Sayed aimait tant lui voir porter. Puis elle se brossa longuement les cheveux tout en se préparant mentalement à la discussion à venir. Après avoir drapé le hijab autour de sa tête et ses épaules, elle ouvrit la porte. Et sursauta en laissant échapper un petit cri aigu. La main en l'air, Sayed s'apprêtait à frapper.

— Je ne crois pourtant pas être hideux à ce point, plaisanta-t-il avec un de ces sourires charmeurs qui lui faisaient fondre le cœur à chaque fois et lui étaient apparemment réservés.

Elle l'avait bien observé et elle ne l'avait jamais vu sourire comme ça à personne d'autre...

— J'ai été surprise. D'ailleurs, tu sais que tu n'es pas censé venir ici. C'est le harem.

— Je suis émir.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas respecter la tradition. Mais dis-moi, il y a un passage secret ? Je suis sûre que tu ne passes pas par la porte principale devant le garde.

A la grande stupéfaction de Liyah, les pommettes de Sayed s'empourprèrent légèrement.

— Oui, il y en a un.

— C'est vrai ? Où ça ? Montre-moi !

Elle ferait n'importe quoi pour retarder le moment de la discussion...

Il pouffa.

— Tu es irrésistible quand tu t'enthousiasmes.

— Allez, montre-moi.

— Il faut d'abord que nous parlions.

Elle sentit son cœur se serrer.

— Dr Batsmati t'a appelé toi aussi. Je m'en doutais.

— Non, je n'ai pas parlé au médecin.

Sayed scruta le visage de Liyah.

— Cet air déprimé, c'est parce qu'il t'a dit qu'il n'y avait pas de bébé ou bien parce qu'il t'a annoncé que tu étais enceinte ?

— Je ne suis pas déprimée, mentit-elle.

— Bien sûr...

Elle se laissa tomber sur le canapé. A quoi bon essayer de faire bonne figure ? Elle en était incapable.

— Je ne suis pas enceinte.

— Et tu es déçue.

Elle soupira. Il était tentant de mentir, mais il la connaissait tellement bien qu'il ne serait pas dupe.

— Oui.

— Parce que ?

— Est-ce vraiment important ?

— Oui, justement. Figure-toi que nous sommes dans une situation délicate.

Sayed laissa tomber un journal sur le canapé à côté d'elle.

— Lis ça.

— D'autres nouvelles de Tahira et de son employé du palais.

— Pas exactement.

Liyah lut l'article, l'estomac de plus en plus noué au fil des paragraphes. Le conte de *Cendrillon* revisité, où elle tenait le rôle de la domestique métamorphosée en princesse par l'amour de son prince. Sauf que Sayed ne l'aimait pas et qu'il devait être furieux.

— Oh ! mon Dieu... Qu'allons-nous faire ? Comment ont-ils su mon nom ? Pouvons-nous publier un démenti ?

— Pour démentir quoi ? Tu as vu les photos ?

Liyah déglutit péniblement.

— Tes parents doivent être furieux.

— Mon père prend ça avec philosophie et ma mère est ravie de pouvoir continuer à préparer le mariage royal.

Liyah sursauta violemment.

— Mariage ?

Sayed pouffa.

— Sous tes dehors imperturbables, tu es une vraie boule de nerfs, n'est-ce pas ?

— Ne plaisante pas. C'est trop sérieux.

— Tu as raison.

Il la fit se lever et l'embrassa tendrement.

— Tu veux bien y réfléchir ? Tu veux bien faire ça pour moi ?

— Réfléchir au mariage ? demanda-t-elle sans oser y croire.

— Oui.

Il l'embrassa de nouveau.

— Jusqu'à ce soir.

— Que se passe-t-il, ce soir ?

— Au dîner je te poserai une question. Si tu me donnes la bonne réponse, je te montrerai le passage secret et la chambre cachée que mon arrière-arrière-grand-père a construite pour abriter ses rendez-vous galants avec sa femme.

— Sa maîtresse, tu veux dire ?

— Non. Il était très romantique et il voulait lui offrir un cadeau de mariage très spécial.

— Alors il a construit une chambre cachée.

— Oui.

— Pas étonnant.

— Quoi donc ?

— Que tu sois aussi incroyable.

Elle sourit.

— C'est dans tes gènes.

— Je te l'avais dit, il me semble.

— Alors ce soir tu vas me poser une question ?

— Oui.

— Bien que je ne sois pas une princesse ?

— Aaliyah, je t'ai dit cent fois que ce qui compte c'est l'être humain, pas le titre ni quoi que ce soit d'autre. S'il m'est arrivé de te blesser, je suis vraiment désolé. Mais sache que depuis le premier instant où j'ai posé les yeux sur toi, je n'ai jamais cessé de penser à toi.

— Tu n'es pas sérieux.

— Bien sûr que si.

— C'est bien vrai ?

— Tu as ma parole d'honneur. Je te la donne en tant qu'émir du Zeena Sahra, mais surtout en tant que « ton homme ».

— Sayed...

Elle prit son visage à deux mains et l'embrassa avec ferveur. Sans interrompre leur baiser, il la souleva dans ses bras et la porta dans la chambre.

— Nous ne sommes pas censés faire ça ici, déclara-t-il après l'avoir déposée sur le lit.

— Tu es beaucoup plus doué que tu ne le crois pour transgresser les règles, répliqua-t-elle avec un sourire mutin.

Sa mère avait raison. Sayed était très impulsif...

13.

Liyah se préparait pour son dîner avec Sayed lorsqu'on frappa à sa porte. Presque aussitôt, la reine pénétra dans sa chambre, une superbe abaya bordeaux richement brodée d'or entre les mains.

— J'ai entendu dire que Sayed vous emmenait dîner dehors ? Tenez.

— Mais... c'est la couleur de la famille royale, commenta Liyah, interloquée.

— En effet. C'est la robe que j'ai portée pour l'annonce officielle de mon propre mariage.

Liyah recula d'un pas.

— Je ne peux pas accepter. Si je la déchire ou si je la tache ?

— Ne soyez pas ridicule, Aaliyah, répliqua la reine avec un sourire amusé. Si j'avais eu une fille, elle aurait porté cette robe pour sa première sortie officielle. Ça me fait plaisir que vous la portiez.

Des larmes brûlèrent les paupières de Liyah. La reine lui effleura la joue.

— Allons, allons... Pas de ça. Je me réjouis à l'avance de vous accueillir au sein de notre famille, *ya 'eni*.

— Maman m'appelait comme ça, dit Liyah, de plus en plus émue.

— Alors je serai très honorée si vous m'autorisez à vous appeler comme ça dorénavant. De même que vous étiez précieuse aux yeux de votre mère, vous le serez toujours aux miens.

Liyah fut profondément touchée.

— Vous devriez plutôt être en colère contre moi.

— Non, Aaliyah. J'ai vu plus de vie chez mon fils au cours de la semaine passée que depuis vingt ans. Vous lui faites un bien fou. Comment pourrais-je ne pas être heureuse à l'idée que vous allez devenir ma fille ?

— Il n'a pas encore fait sa demande.

— Il va la faire.

— C'est très étrange, vous savez.

— Quoi donc ?

— Qu'il y tienne tant. Après tout, ce sont les circonstances qui l'obligent à se marier.

— Les hommes de cette famille sont très romantiques. Depuis toujours. J'aurais dû me douter qu'il y avait un problème en voyant que Sayed ne manifestait aucun intérêt pour Tahira.

— Il m'a parlé de la chambre cachée.

— J'ai toujours adoré cette histoire. Je voulais que Falah me construise une chambre, mais il m'a dit que ça avait déjà été fait.

— Pas si romantique que ça, alors.

— Eh bien, en réalité...

— Oh ! dites-moi.

La reine eut un sourire attendri.

— Il m'a emmenée en lune de miel dans un château en Europe.

— Mais vous vivez déjà dans un palais.

— Il m'a acheté le château et le titre qui va avec.

— Etre reine ne vous suffisait pas ? plaisanta Liyah.

— C'était quelque chose qui était juste pour moi. Qui n'avait rien à voir avec le Zeena Sahra.

Ce château est devenu notre refuge après la mort d'Umar. Un endroit où nous pouvions emmener Sayed et être simplement en famille.

— Un endroit où il pouvait être un enfant et jouer librement.

La reine hocha la tête.

— Et en sécurité.

* * *

Liyah songeait toujours à la visite de la reine lorsque Hasiba vint la prévenir que le chauffeur l'attendait dans la voiture.

— Où est Sayed ? demanda-t-elle avec circonspection.

Pourvu que Hasiba ne pense pas de nouveau qu'elle profitait de la situation...

— C'est censé être une surprise, répondit Hasiba avec un sourire de conspiratrice.

— D'accord.

Hasiba posa la main sur le bras de Liyah avant son départ.

— Je suis vraiment désolée pour mon attitude de l'autre jour. L'émir n'a jamais été aussi heureux que depuis qu'il vous a rencontrée. Même à Londres, même si aucun de nous n'avait compris que son air rêveur n'avait rien à voir avec son mariage, mais avec la femme qui allait lui voler son cœur.

Liyah réprima un soupir. Si seulement c'était vrai...

— Merci Hasiba. Votre soutien est très important pour moi.

* * *

Le trajet en limousine dans la ville ne dura que vingt minutes, mais ce furent les vingt minutes les plus longues de la vie de Liyah. Enfin, la voiture s'arrêta devant un élégant hôtel. Un homme se précipita pour accueillir Liyah et la conduisit jusqu'à un ascenseur ancien.

Elle déboucha sur une terrasse située sur le toit de l'hôtel. Sayed l'attendait sur une estrade où une table avait été installée au centre de la vaste salle de restaurant bondée. Il portait une dishdasha bordeaux, avec un keffieh de la même couleur, maintenu en place par un agal noir strié d'or.

— Tu ressembles à l'émir, dit-elle à mi-voix tandis qu'il lui prenait la main pour l'aider à monter sur l'estrade.

— Mais tu n'oublies jamais l'homme sous le costume d'émir, répliqua-t-il avec un sourire radieux.

— C'est vrai.

Le dîner fut succulent et Sayed très charmeur. Ils ne burent pas d'alcool, mais au moment du dessert elle se sentait légèrement grise, le cœur gonflé d'espoir. Plusieurs photos avaient déjà été prises au cours du repas, et les clients des tables voisines souriaient d'un air complice. Sayed attendit que les assiettes du dessert aient été débarrassées pour mettre un genou à terre à côté de la chaise de Liyah.

S'il avait décidé de l'épouser, c'était pour couper court au scandale, se rappela-t-elle. Mais cela ne l'empêcha pas d'être submergée par l'émotion.

— Aaliyah Amari, veux-tu me faire le grand honneur d'accepter de devenir ma femme et de gouverner le peuple du Zeena Sahra à mon côté ?

Elle sourit, tandis que des larmes de joie ruisselaient sur ses joues.

— Oui, oh oui, Sayed. C'est ce que je désire le plus au monde.

— Je suis très heureux.

Révélaient l'influence des nombreuses années qu'il avait passées aux Etats-Unis, il scella cette promesse d'union par un baiser. Des applaudissements retentirent dans toute la salle, tandis que les flashes des photographes crépitaient. Toute cette agitation ne perturba pas Liyah. Si partager sa vie avec Sayed impliquait de la partager également avec le reste du monde, elle y était prête.

A la fin de leur baiser, elle murmura pour lui seul :

— Je t'aime. Je veux que tu le saches.

Ses yeux couleur café étincelèrent d'un plaisir manifeste.

— Merci. C'est un cadeau qui m'est très précieux.

Elle ne s'attendait pas à ce qu'il lui fasse une déclaration. Il ne l'aimait pas. Elle le savait. Mais il semblait sincèrement touché par son aveu et peut-être qu'un jour... En tout cas, même s'il ne tombait jamais amoureux d'elle, elle pouvait compter sur son estime, sa considération et sa fidélité.

* * *

Sayed attendit que la connexion soit établie pour la visioconférence. Il avait envoyé Yusuf à Londres la veille avec une enveloppe à remettre à Gene Chatsfield. Le visage de ce dernier apparut à l'écran.

— Cheikh Sayed, qu'est-ce qui me vaut ce plaisir ?

— Yusuf vous a remis mon enveloppe.

Gene souleva la lourde enveloppe marquée du sceau bordeaux de la famille royale du Zeena Sahra.

— Oui.

— A l'intérieur vous trouverez plusieurs documents.

La confusion de Gene était manifeste.

— Dois-je l'ouvrir maintenant ?

— Oui.

Gene sortit les documents de l'enveloppe et pâlit en les lisant.

— Vous savez où elle se trouve ? Ma fille ?

— Vous reconnaissez que c'est votre fille, aujourd'hui ?

— Ma réaction initiale était due à plusieurs démarches similaires dans le passé qui étaient toutes du bluff.

— Et vous avez finalement décidé que celle d'Aaliyah était sérieuse ?

— Elle a laissé le médaillon. Je l'avais donné à sa mère. Rien de plus qu'une babiole pour moi, mais elle l'a gardé pendant toutes ces années et elle l'a légué à sa fille.

Gene déglutit péniblement.

— Elle avait laissé ma photo derrière la sienne. Quand la mémoire m'est revenue, j'ai regardé.

— Si vous avez besoin de preuves supplémentaires, vous trouverez également dans l'enveloppe l'analyse ADN d'Aaliyah. Il vous suffira de faire vous-même le test pour en avoir le cœur net.

— Je le ferai. Dans ma position, je ne peux pas me permettre de croire les gens sur parole. Mais je suis certain du résultat.

— Moi aussi.

— J'aimerais voir ma fille, déclara Gene d'un ton plein d'espoir. Travaille-t-elle pour vous à présent ?

— Nous nous marions le mois prochain.

— Comment est-ce possible ? Elle est enceinte ?

— Non, pas encore. Quant au reste de l'histoire, pour l'instant vous n'occupez pas dans sa vie une place vous permettant d'obtenir des réponses aussi personnelles.

— J'aimerais beaucoup.

— Vous devrez présenter des excuses.

— Bien sûr.

— Sincères, de préférence.

— Quoi que vous pensiez de moi, mes enfants comptent pour moi.

— Vous allez avoir une occasion de le prouver.

— Et si je ne suis pas assez convaincant, je ne reverrai jamais ma fille ?

— Vous êtes un homme perspicace.

— Et vous, vous avez la réputation d'être implacable. Aaliyah le sait-elle ?

— Elle m'aime malgré mes défauts, répliqua Sayed avec une intense satisfaction.

— Je suis très heureux de l'apprendre.

— Vraiment ?

— J'espère bien que si ma fille se marie c'est par amour.

— Venez au Zeena Sahra le lui dire vous-même.

— Quand ?

— Yusuf attend de vous conduire à notre jet.

— Maintenant ?

— Oui. Vous pouvez amener votre fiancée.

— Elle est très occupée par les préparatifs du mariage.

— Alors c'est le moment idéal pour que vous veniez.

— Vous ne manquez pas d'arrogance, n'est-ce pas ?

— Aaliyah vous le confirmera.

Gene sourit.

— Laissez-moi quelques jours et je prendrai un vol commercial.

— Non. Votre visite doit rester secrète. Vos liens avec Aaliyah ne seront officialisés que si elle est prête à vous reconnaître comme père.

— Je ne peux pas m'absenter immédiatement.

— Avec Giatrakos aux commandes ? Je suis sûr que si.

— D'accord. Je lui dois bien ça.

* * *

— Tu as appelé mon père ?

Aaliyah se leva d'un bond et se mit à arpenter nerveusement le bureau de la reine.

— Et il sera là d'ici une heure ?

— Environ, oui.

— Mais pourquoi ?

— Parce que tu mérites des excuses pour sa stupidité.

— De quoi l'as-tu menacé pour l'obliger à me présenter des excuses ? demanda-t-elle avec méfiance.

— Aucune menace n'a été nécessaire. Il essayait justement de te retrouver ?

— C'est ce qu'il t'a dit ?

— Oui.

— Ça m'étonnerait.

— J'avais déjà engagé un détective privé, déclara Gene Chatsfield.

Il venait d'entrer dans la pièce avec Yusuf par l'entrée latérale.

— Comment il a fait pour ne pas te retrouver alors que tes fiançailles font la une de toute la presse, je l'ignore, poursuivit-il avec un sourire bienveillant.

Aaliyah se tourna vers son père et pâlit. Puis son visage se ferma. Sayed traversa la pièce et passa un bras autour de sa taille.

— Ça va aller. Tu n'es pas seule.

Gene leur sourit.

— Vous allez très bien ensemble.

— Pourquoi êtes-vous venu ?

— Je te dois des excuses. J'aurais dû t'écouter, mais je suis un homme méfiant. J'ai commis des erreurs dans le passé et elles m'ont rendu vulnérable aux manœuvres d'une certaine catégorie de gens. Tu n'en fais pas partie, mais je ne l'ai pas compris tout de suite.

— Alors maintenant, vous reconnaissez que je suis votre fille ?

— Oh ! oui.

— Vous ne voulez pas un test ADN ou quelque chose dans le genre ?

— C'est fait. Ton fiancé m'a transmis les résultats.

— Tu as utilisé l'échantillon sanguin ? demanda Aaliyah à Sayed.

— Oui.

— Et s'il s'était conduit de manière aussi odieuse que la première fois ?

Sayed plongea son regard dans le sien.

— Je l'aurais ruiné. J'aurais détruit l'empire Chatsfield de Londres à Sydney.

Sayed la fit asseoir sur un canapé et invita son père à s'installer dans un fauteuil. Une fois que tout le monde fut assis, Gene déclara :

— Je suis conscient que j'ai beaucoup de choses à me faire pardonner pour construire une relation, mais je veux essayer.

Aaliyah regarda Sayed.

— Est-il sincère ou bien est-il là uniquement parce que je vais épouser un prince, qui en plus a la réputation d'être implacable.

— Il est sincère. Tu peux le croire.

— D'accord. On peut essayer, ajouta-t-elle à l'adresse de Gene.

— Tu es très magnanime. Je ne suis pas certain de le mériter.

— Et moi, je suis certaine que vous ne le méritez pas, rétorqua-t-elle avec sa franchise habituelle.

Gene tressaillit.

— Touché.

— Mais maman voulait que j'essaie, et si vous êtes prêt à faire des efforts, j'en ferai aussi. Pour elle.

— Merci.

— Mais il ne faut pas me demander de vous appeler papa ni de vous tutoyer.

— Je comprends. J'imagine que nous pouvons nous appeler Gene et Aaliyah.

— Liyah. Mes amis m'appellent Liyah.

— Je croyais que Cheikh Sayed vous appelait Aaliyah.

— Seule ma famille m'appelle comme ça.

Sayed sourit. Sa famille c'était ses parents et lui...

— Et je n'en fais pas partie, comprit Gene d'un air triste.

— Pas encore.

— Vous y travaillerez, intervint Sayed.

Gene hocha la tête.

— Oui. Liyah, je te suis reconnaissant de bien vouloir essayer de me pardonner. Cependant, cette nouvelle va causer un grand choc à mes autres enfants. Je veux te présenter à eux avec le respect que tu mérites. Mais pour le moment, ils sont dispersés aux quatre coins du monde. Ils ont certaines choses à apprendre. Giatrakos et moi nous nous en occupons, et ils seront tous de retour bientôt. D'ici là, j'espère que tu comprends qu'il faille attendre.

Gene Chatsfield ne put rester qu'une seule soirée au palais, mais pendant cette courte visite il manifesta un désir sincère de construire une relation avec sa fille et fit preuve d'une bonne volonté touchante. Il lui rendit le médaillon de sa mère juste avant de repartir.

* * *

— C'était incroyable, s'exclama Liyah, tandis que la limousine reconduisant Gene Cahstfield à l'aéroport s'éloignait.

— Je suis heureux que tu aies passé de bons moments avec lui.

— Il n'est pas aussi odieux que je le croyais.

— Juste un homme avec des angoisses et des problèmes, comme tout le monde, acquiesça Sayed.

— Il m'a proposé une donation égale à celle que mes demi-frères et sœurs ont reçue. Sayed hocha la tête. Il s'y attendait et il aurait été déçu si Gene ne l'avait pas fait.

— Qu'as-tu dit ?

— Non.

— Bien.

Ça aussi, il s'y attendait.

Aaliyah sourit.

— Je n'ai pas besoin de son argent. Je n'en ai jamais eu besoin.

— Tu voulais juste une famille et maintenant tu as la mienne.

— Une famille merveilleuse.

— Ma mère et mon père seront heureux de te l'entendre dire.

Alors qu'ils regagnaient le palais, elle demanda :

— Tu ne vas pas essayer d'intervenir auprès des Amari, j'espère ?

— Absolument pas. Si tu n'étais pas assez bien pour eux avant, il n'est pas question de les autoriser à se rapprocher de toi maintenant.

Elle hocha la tête avec satisfaction.

— Bien.

— D'autant plus que si ma mère en croisait un, je ne pense pas qu'elle serait capable de se dominer. Il passerait un très mauvais quart d'heure.

Aaliyah éclata de rire.

— Ça ferait une photo sensationnelle en une !

— Oui. Mais on va essayer d'éviter ça, d'accord ?

— Ta mère m'appelle sa fille. J'aime bien ça.

— Elle aussi.

Son père également appréciait beaucoup Aaliyah. Quant à lui, il n'aurait jamais imaginé éprouver un jour des sentiments aussi forts pour quelqu'un n'appartenant pas à sa famille. Était-il amoureux d'elle ? Il le pensait, mais il n'en était pas sûr. Tant qu'il n'en aurait pas la conviction, il ne dirait rien. Aaliyah méritait des certitudes.

* * *

Liyah regarda autour d'elle. Son mariage était un événement royal auquel assistaient des chefs d'Etat, des cheikhs, d'autres familles royales et des membres de la noblesse européenne. Cependant, ce qui lui faisait le plus plaisir c'était la présence de son père et de sa fiancée. Sa seule autre invitée personnelle était Stephanie Carter, la gouvernante générale du Chatsfield de San Francisco, que sa mère considérait comme une amie.

Liyah était vêtue d'un ensemble traditionnel blanc, créé par un célèbre styliste italien qui avait créé plusieurs tenues pour la reine Durrah. Sayed portait une version plus richement décorée du costume dans lequel il lui avait demandé sa main. Son couronnement eut lieu tout de suite après le mariage, mais il resta prince, son père ayant décidé qu'il n'était pas prêt à prendre sa retraite.

Le pays tout entier célébra le mariage et le couronnement jusqu'aux premières heures de la matinée.

* * *

Alors que la fête battait encore son plein, Sayed souleva Liyah de terre et quitta la salle de réception pour monter le grand escalier, puis suivre de longs couloirs qu'elle ne connaissait pas encore jusqu'à une pièce qu'elle devina être sa chambre.

— Notre chambre, désormais, dit Sayed comme s'il lisait dans ses pensées, en la posant délicatement sur le lit, comme à son habitude.

— Oui, notre chambre.

— Cette nuit, je vais faire l'amour à ma femme.

Elle posa la main sur sa joue.

— Quoi que nous soyons au-delà de cette porte, quand nous sommes en tête à tête tu es mon homme, *ya habibi*. Et moi, je serai toujours avant tout ta femme.

Le visage de Sayed s'illumina.

— Oui. Ça y est. J'en suis sûr.

— De quoi parles-tu ?

— Je t'aime, *habibti*. Je n'en étais pas certain parce que je n'ai aucune expérience dans ce domaine. Mais l'évidence vient de s'imposer à moi. Mon cœur t'appartient depuis l'instant où j'ai posé les yeux sur toi pour la première fois.

A ces mots, Liyah crut que son cœur allait exploser dans sa poitrine.

— Tu m'aimes ?

— Oui. Je ne sais pas pourquoi j'ai mis autant de temps à en prendre conscience. Je t'aime depuis le premier instant et je t'aimerai jusqu'à la fin des temps.

— Moi aussi, je t'aime Sayed. Je t'aime tellement...

— Et un jour, tu porteras nos enfants.

— Oui, tu seras un père fantastique.

— Et toi une mère extraordinaire. Il faut dire que nous avons eu de bons exemples, l'un et l'autre.

Sayed saisit un paquet sur la table de nuit.

— Tiens. Merci de m'avoir épousé.

Avec un sourire, Liyah se leva pour aller chercher le paquet qu'elle avait demandé à Hasiba de déposer dans la suite. Elle le trouva sur le bureau, regagna le lit et le tendit à Sayed.

— Merci à toi de m'avoir épousée.

Il ouvrit le paquet en souriant, puis son visage devint très solennel à la vue du bijou qu'il contenait. Un bracelet de mariage traditionnel en platine, incrusté d'un unique rubis, symbole de la royauté.

— Le cercle éternel de l'amour et de l'engagement, commenta-t-il en le mettant.

Liyah l'avait acheté avec ses dernières économies et elle ne pouvait pas imaginer faire un meilleur usage de l'argent que sa mère lui avait laissé.

— A ton tour, maintenant.

Elle déchira le papier qui enveloppait une boîte plate et en souleva le couvercle.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle à la vue d'une liasse de documents.

— Tu te souviens l'hôtel où je t'ai demandée en mariage ?

— Bien sûr !

— Je te l'ai acheté.

— Tu m'as acheté un hôtel ?

— Tu as ça dans le sang. Cependant, tu devras engager un directeur général parce que tes fonctions au palais ne te permettront pas de travailler à temps plein en dehors.

— Ta mère m'a expliqué.

La reine Durrah donnait à Liyah des « cours de princesse » depuis qu'elle avait accepté d'épouser Sayed.

— Et ça ne te déplaît pas trop ?

— Non, Sayed. Quand je dis que je t'aime, ça veut dire que j'aime l'homme et aussi l'émir.

— Tu es fantastique, *habibti. Intee albi.*

— Et toi tu es très généreux avec moi. D'abord tu m'as fait cadeau d'une famille. Mon père, tes parents, tes cousins, ta tante. Et maintenant l'hôtel. Le côté romantique des hommes de ta famille sans doute...

— J'aurais dû comprendre que je t'aimais, quand j'ai commencé les négociations pour l'hôtel.

— Peut-être.

— Peut-être as-tu besoin de preuves supplémentaires, pour en être convaincue ?

Sous le regard étincelant de son époux, Liyah fut envahie par une vive chaleur.

— Je ne dis jamais non à ce genre de preuves.

Toute la nuit ils se prouvèrent leur amour avec fougue et douceur, tendresse et passion, ferveur et humour.

C'était à sa mère qu'elle devait ce bonheur prodigieux, songea Liyah juste avant de sombrer dans le sommeil, blottie dans les bras de son homme. En lui demandant d'aller à Londres, sa mère l'avait envoyée à la rencontre de Sayed. Elle lui en serait éternellement reconnaissante.

* * *

Si vous avez aimé ce roman,
ne manquez pas la suite de la saga
« L'héritage des Chatsfield »
tous les mois jusqu'en décembre 2015
dans votre collection Azur !

Et dès aujourd'hui, tournez vite la page pour découvrir, en avant-première, un extrait du tome 2 de votre saga à paraître en juin 2015.

Il fallait reconnaître que même pour un Chatsfield, le dernier de ses exploits à s'étaler en une de la presse à scandale londonienne était gratiné... Lucca se cala dans son siège en face de Christos Giatrakos, le nouveau gendarme de son père, et arbora un de ses légendaires sourires indolents.

— Qu'est-ce qui vous a le plus tapé sur les nerfs ? Les menottes ?

Le nouveau directeur général de la chaîne hôtelière Chatsfield manquait autant d'humour que d'indulgence. Tout dans son visage de marbre, depuis ses traits durs jusqu'à sa bouche pincée en passant par ses yeux bleus au regard glacial, reflétait sa nature intransigeante.

— Nous avons l'habitude de lire le récit de vos aventures sordides dans les tabloïds, mais celle-ci crée en plus le buzz sur les réseaux sociaux. Vous n'avez jamais rien fait d'autre que de ternir la réputation de cet hôtel par votre conduite indigne.

Blablabla... Lucca bâilla ouvertement. A-sso-mmant. Déjà entendu. Des centaines... peut-être des milliers de fois. Il se renversa sur les pieds arrière de sa chaise et se maintint en équilibre sans quitter des yeux le P.-D.G. Ce genre d'affrontement, il en avait l'habitude. Et il y prenait un certain plaisir. C'était une façon de se rattraper après la fois où il avait tremblé de peur à sept ans quand il avait été convoqué dans le bureau du directeur de la pension. Il ne se laissait plus jamais intimider.

Jamais.

— La seule chose qui est prévisible chez vous c'est votre imprévisibilité, poursuivit le P.-D.G. Puisque vous avez systématiquement refusé de vous acheter une conduite, on va prendre les mesures nécessaires à votre place.

— C'est juste une fête qui a un peu dérapé. La presse l'a présentée comme une orgie, mais je n'ai même pas couché avec une seule de ces filles. Enfin, peut-être juste une, mais c'est parce que j'étais menotté au lit. Comment aurais-je pu faire autrement ?

La mâchoire du P.-D.G. se crispa.

— Votre père a décidé de ne plus vous verser la rente prévue dans le cadre de la fiducie familiale des Chatsfield, à moins que vous n'acceptiez de remplir la mission que je vais vous confier. Ce sera un grand changement pour vous de travailler au lieu de passer votre temps à faire la fête.

Lucca redressa sa chaise et les pieds avant retombèrent sur le tapis avec un bruit étouffé. La semaine prochaine il comptait se rendre à Monaco pour assister à une vente d'œuvres d'art. Il voulait absolument acquérir pour sa collection un des portraits miniatures mis aux enchères. Son instinct lui disait que dans quelques années ce dernier vaudrait des millions. Il n'avait aucune envie de rater la

vente de sa vie parce qu'il serait exilé dans un coin perdu. Cependant, il n'avait pas envie non plus de perdre sa rente.

Sa famille — sa lamentable famille — la lui devait.

— Quel genre de mission ?

— Un mois en poste au Chatsfield de l'île de Preitalle dans la Méditerranée.

Lucca réprima un soupir de soulagement. Le petit royaume de Preitalle se trouvait à moins d'une heure d'hélicoptère de Monaco. Malgré tout, il serait peut-être dans son intérêt de paraître contrarié. Le P.-D.G. de son père avait décidé de le punir et de toute évidence ça le réjouissait.

Ordure.

— Pour faire quoi ?

Lucca feignit l'appréhension. Ça faisait partie du jeu. Donner à l'adversaire ce qu'il attendait. Du moins en apparence... Une lueur malveillante fit briller les yeux froids du P.-D.G.

— Organiser en collaboration avec Son Altesse Royale la princesse Charlotte le mariage de sa sœur Madeleine, qui aura lieu à la fin du mois.

Renversant la tête en arrière, Lucca éclata de rire.

— Vous plaisantez, n'est-ce pas ? Moi ? Organiser un mariage ? Je n'y connais absolument rien ! Une fête ? D'accord. Un mariage ? Impossible.

— Ce sera l'occasion de faire votre apprentissage. Et puis vous avez la réputation d'être expert en matière de femmes. Vous savez exactement ce qu'elles veulent, paraît-il. Voilà une chance de faire enfin bon usage de votre science.

Autant jouer le jeu, décida Lucca. Vu la date du mariage, les préparatifs étaient sûrement bien avancés. Il laisserait les spécialistes régler les derniers détails pendant qu'il se prélasserait sur une des plages de Preitalle.

De toute façon, il commençait à en avoir assez de Londres. Il s'était amusé comme un fou à causer des scandales et à narguer l'establishment avec ses provocations, mais on ne pouvait pas passer sa vie à faire la fête et à coucher à droite et à gauche. C'était épuisant.

Et même — oui, il fallait bien l'admettre — ennuyeux.

Il avait envie de consacrer plus de temps à ses peintures. Pas seulement celles qu'il collectionnait. Les siennes aussi. Sa passion pour le dessin était née dès qu'il avait su tenir un crayon. Dessiner lui permettait de s'isoler dans un univers bien à lui, où il trouvait le calme et l'équilibre. C'était ce qui lui avait servi de point d'ancrage pendant son enfance chaotique. Quand le cyclone familial faisait rage autour de lui, il avait pris l'habitude de se réfugier dans son monde intérieur. Il avait passé des heures assis en tailleur sous le portrait de sa mère, par Graham Laurent, s'exerçant à reproduire ces traits qui s'effaçaient inexorablement de sa mémoire, mais qui resteraient à jamais fixés sur la toile.

Il prenait un plaisir infini au processus de création, qui débutait par les premières esquisses au crayon, sur une toile minuscule, pour aboutir à une miniature encadrée portant sa signature.

Passer le mois de juin dans la Méditerranée lui permettrait de s'adonner à cette passion plutôt qu'à ses vices. En fait, cette punition qu'on lui infligeait était plutôt une aubaine.

Lucca se renversa de nouveau sur les pieds arrière de sa chaise.

— Et la petite princesse, ça lui plaît l'idée d'avoir un adjoint ?

TITRE ORIGINAL : SHEIKH'S SCANDAL

Traduction française : ELISABETH MARZIN

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

Azur® est une marque déposée par Harlequin

© 2014, Lucy Monroe.

© 2015, Traduction française : Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-3609-3

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.



Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :

Osez
la romance érotique !



Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



H HARLEQUIN

LUCY MONROE

Scandaleuse nuit d'amour

Aaliyah est effondrée. Si elle a accepté ce poste de gouvernante au sein du luxueux hôtel Chatsfield de Londres, c'est pour une seule raison : rencontrer Gene Chatsfield, son père et propriétaire de l'hôtel. Jamais elle n'aurait imaginé qu'il la rejetterait aussi durement, alors qu'elle ne demandait qu'à faire sa connaissance. Terriblement blessée, Aaliyah se réfugie dans une suite inoccupée de l'hôtel. Et quand elle voit entrer le cheikh Sayed al Zeena, le client dont chaque regard éveille depuis des jours en elle un feu brûlant, elle se demande si s'autoriser, elle qui est toujours si sage et réservée, une nuit de passion entre les bras de cet homme charismatique et troublant ne serait pas le meilleur remède à son désespoir...

SAGA
L'héritage des
CHATSFIELD

Passez les portes des hôtels Chatsfield,
installez-vous dans la luxueuse suite qui vous
a été réservée et plongez au cœur d'un univers
fait de scandale et de passion...

 HARLEQUIN
www.harlequin.fr